

*LA NUIT JUSQU'AU DEBORD*

© Camille Bréchaire

*Camille Bréchaire*

*La nuit jusqu'au  
débord*



	Prologue   La denture	8
	1 Les heures	14
	2 Comme si de rien n'était	18
3	Elle se regarderait en train de se regarder	23
	4 Les laissés-pour-compte	27
	5 Tenir lieu	31
	6 Non pas de mon enfance	39
7	Avant l'eau	42
	8 Les portes closes	45
	9 La goutte	49
	10 La vie comme elle va	52
11	Une femme de chambre	55
	12 L'âge de ses artères	68
	13 Mon rêve d'eau	74
	14 Les matins blêmes	80
15	Trois images de la vie d'une femme	83
	16 Le dentier	88
	17 Entre les murs	97
	18 Corps emmurement	102
19	Parler de la pluie et du beau temps	107
	20 Le mur	118
	21 Distorsions	122
	22 Les pieds devant	128
23	La nuit jusqu'au débord	134
	24 Dimanche	143
	25 Le bol	152
	26 La cour	155
27	La pellicule des mythes	160
	28 Comme un fracas	165
	29 - Le sous-sol	168
30	Agrandissement 1967	178
	31 La traversée	184
	32 Le pacte du chêne	190
	33 Alejandra	195
34	Point de suture (délire)	198

	35 Le puits	205
	36 La boîte de nuit	211
	37 La rupture d'anévrisme	220
	38 De l'autre côté de la route	224
	39 Caramel	227
	40 La tête endormie	235
	41 L'homme-toupie	241
	42 Véritable route de campagne avec fictions	244
	43 Une grande inspiration	250
44 Rien le paysage intact et du délire (poème de la maison d'eau)		257
	45 La forêt du lieu-dit du père (divagation)	264
	46 Une femme qui dort	269
	47 La pluie et la fureur	272
	48 L'odeur de mort est couleur de bleu	281
	Epilogue   La voix qui déborde	287



## *Prologue / La denture*

Soucieux de ça. Ta beauté comme un mythe qui se dit un peu vidée non pas de ta splendeur mais de l'effondrement des dents. Voilà ça tes dents effondrées. Tout revient à la bouche, aux lèvres capitonnées qui relâchent leur étreinte, et la gencive à même pour qui n'a jamais pu quitter le lieu, pour qui n'a jamais quitté la terreur de ce pacte. La voix rauque déjà des soirs plus anciens, Rothmans rouge le soir à minuit. Le chavirement du sommeil, le train sonore de la nuit avec les voix noires de La Rochelle, les voix sur la jetée à la Grand' Rive, quand tu riais à pleines dents, à dents pleines, à dents blanches et solaires. Mais non tu n'as rien vu venir, non tu n'as rien vu de cette cendre au bleu noirci qui maquillait déjà tes dents. Tes dents c'est ton corps dans la rue Saint-Sauveur qui déambule et qui sourit. C'est aussi une histoire qui se raconte. Une histoire d'enfant

délaissé, jamais soigné – pas le temps ni l'argent d'aller chez le dentiste – dissous dans la lumière, une lumière noire de caries ferrailles et de dents calcinées. L'enfant devenu mère, devenu chantre des apparences, veut garder des dents dans sa bouche, les dents qui riaient sur le Vieux-Port de La Rochelle. Mais comme une histoire tragique pénétrant au hasard sa mémoire fautive, chaque matin la mère fume et l'ombre continue de gagner ses dents. L'enfant face à l'Enfant. Il voit se consumer ses dernières quenottes. Sa résolution d'être. Alors il regarde sa mère blanche mate, la tête contre le mur, tenter d'arracher les dernières parois de sa jeunesse. Se taire au choc des incisives. Se taire à l'arrachement des tissus sanguinolents. Elle a mal après le grand fracas. Et sa bouche évidée répète qu'elle a mal après le grand fracas. C'est une fille à la douleur. Une fille sans dent sortie la bouche les lèvres les gencives ensanglantées, sanglées par le dentier, cuirasse déjà prête à

remplacer les anciens chicots, débris dédiés au père, à la grande fissure des familles. A présent elle porte un appareil. Elle embrasse cette fiction. Elle a des dents. Enfin pouvoir mâcher et faire semblant de sourire, toujours avec la main devant les lèvres. Mais elle n'a pas la force de supporter ce mensonge très longtemps. Elle a comme une gêne dans la bouche. Un corps étranger qui la brûle et lui donne envie de vomir. Alors elle enlève ses dents. Elles les posent dans un vieux bol au milieu de la table du salon et chaque parcelle de sa denture garde tout le jour la trace humide de sa bouche et l'odeur de sa salive. Dans la maison, le lendemain, elle fait la cuisine avec les restes de la vieille, elle lève souvent les yeux vers moi, je la regarde elle me sourit.



*I*  
*Avant l'eau*



Parfois l'impression de vivre sous un drap de brume qui me prend loin au fond du ventre et me serre la gorge. Avec comme une poussée impérieuse lorsque j'appelle Vincent, en bredouillant c'est toi qui as téléphoné, alors qu'il sait que c'est un prétexte pour lui parler, quand le manque de mots échangés avec quelqu'un tambourine trop dans la gorge, que les mots justement, le son des mots qui résonnent, leurs mots, ceux de Jean surtout, dans la chambre d'à côté, pour discuter des derniers résultats de football ou de rugby, toujours mieux que de rien se dire du tout, toujours mieux que d'essayer de parler vraiment des choses qui rongent. Alors oui, moi, je lui en veux à Jean de nous prendre le peu de temps qu'il nous reste, au lieu d'avancer sur la maison de sa mère et de

demander de l'aide à Vincent, lui qui est déjà propriétaire, lui qui maîtrise mieux que nous toutes ces histoires de successions ou de propriété par donation de son vivant. Mais Jean est encore parti sur son île pour faire ses réserves, parce qu'il a peur de manquer d'argent depuis qu'il est à la retraite, et moi je reste calfeutrée entre les murs de la maison, des murs qui puent la pierre, le vieux moellon moisi parce que ça fait déjà deux hivers que l'eau rentre par capillarité, et qu'on doit monter notre misère sur des parpaings. Mais Jean dit qu'on va bientôt déménager et puis les t'inquiète pas on va la virer la vieille, parce que c'est ma maison après tout, elle pensait quand même pas que j'allais pas la dégager, et toute la logorrhée qui va avec. Mais moi ça m'éloigne encore plus de lui ces accès de colère, ces moments de haine qu'il déverse comme une carafe sur le sol. Je ne suis pas venue là pour écouter ses cris. Il la voulait sa maison, il fallait qu'il la prenne, qu'il l'arrache avant de se faire voler par les

siens. Son frère et son allure de chien mouillé par exemple. Pas si bête l'animal. Il l'a eue lui sa maison. Pas besoin de taper du point sur la table. Pas eu d'histoire d'usufruit avec le drôle. Mais moi, en attendant, je me retrouve dans ce tas de pierres en location au bord de la Charente, avec rien d'autre que quelques casseroles pour cuisiner et la télé pour passer le temps. On a laissé l'essentiel de nos affaires dans des cartons pour être prêts et ne pas avoir à tout remballer au moment du déménagement, mais ça fait bientôt deux ans que la vieille peau doit mourir, deux ans qu'on vit là terrés, sans voir personne sauf les enfants, quand ils nous proposent de venir, et alors on accourt, parce qu'on a tellement envie de fuir, et de leur dire aussi qu'on étouffe ici, qu'on étouffe entre nous, que cette solitude elle est encore plus forte depuis qu'on est tout le temps ensemble, et que sans cette soupape de décharge, sans ces moments qu'on arrache parfois en faisant semblant de chercher une autre

location en attendant qu'elle meurt, ça fait déjà longtemps que je me serais jetée au fond du fleuve avec une pierre.

*Le 28 mars 1941, Virginia Woolf quitte à pied sa maison du Sussex, au sud de Londres, elle laisse le village de Rodmell derrière elle, elle traverse les champs jusqu'à la rivière la plus proche, elle remplit ses poches de lourdes pierres et lentement se laisse couler jusqu'à disparaître. Quand son mari Leonard Woolf rentrera chez eux ce même jour, il découvrira ces mots: « Mon chéri, j'ai la certitude que je vais devenir folle à nouveau : je sens que nous ne pourrions pas supporter une nouvelle fois l'une de ces horribles périodes. Et je sens que je ne m'en remettrai pas cette fois-ci. Je commence à entendre des voix et je ne peux pas me concentrer. Alors, je fais ce qui semble être la meilleure chose à faire. »*

*Comme si de rien n'était*

Continuer comme si de rien n'était et pouvoir se dire qu'il sert encore à quelque chose. Il a d'abord hésité à partir. La pluie qui cogne au dehors. Le peu de temps passé ensemble. Il sent que chacun de ses départs la blesse. Qu'elle est assaillie. Il entend ses pas dans sa chambre en haut. Il reconnaît sa détresse quand elle se manifeste. Il devrait rester avec elle. Il devrait l'installer mais il n'y parvient pas. Les idées grimpent dans sa tête. Il faudrait pouvoir s'extirper, ne pas regretter les moments, les aubes qui n'arrivent pas. Il pleure en cachette de temps en temps. Elle ne le sait pas. Elle ne saura jamais. Il faut monter vite dans la voiture. Précipiter les gestes et durcir le regard. Le corps qui se libère dans l'habitacle. Ressentir les premières fraîcheurs du vent lorsqu'il se

détache, quand la voiture démarre, qu'elle se met en mouvement, et alors le coeur qui bat à tout rompre de la laisser elle dans la maison humide, dans cette maison de peu, qui ne représente rien du tout pour lui, pour eux, ni pour Vincent, sauf qu'il trouve le cadre pittoresque avec la rivière, qu'il se voit déjà venir là l'été pour faire du pédalo, mais lui ne ressent rien pour ce fichu tas de pierre. Ce n'est pas sa maison. L'apercevoir alors sur le pas de la porte telle qu'elle est dans ce moment suspendu, petite et rabougrie, attendant l'instant définitif de son départ, la disparition de la petite tache, de la Renault Clio blanche qu'il a rachetée à Vincent et qui n'est plus qu'une vague forme lointaine dans le regard qui déjà se résigne à retourner dans la maison. Il voit loin dans son rétroviseur. Il la regarde longtemps rester là hagarde sur le pas de la porte, pendant que lui continue de rouler dans la nuit sans pouvoir faire marche arrière, alors qu'il sait combien il le devrait. Les champs qui défilent. Rouler

jusqu'à la côte. Il faut continuer et ne pas revenir en arrière. Et ruminer encore. Res-sasser les mêmes vieilles histoires. Pester contre la vieille peau qui habite sa maison. Se dire qu'il va y aller mais continuer quand même de rouler vers les îles. Actionner les feux de croisement lorsqu'il croise un autre véhicule de temps en temps. La dérive des dimanches soirs. Les pensées tourbillonnantes quand il faut repartir au poste qu'on croyait avoir abandonné pour de bon. Le poste. Il faudrait dire la caserne. La première image qui lui vient lorsque la route se fait dense sans les autres voitures et la lumière des pleins phares qui illumine les bois la nuit, les bordures sauvages, le vert devenu noir de jais au beau milieu de ses songes de caserne, de bureau où s'amassent des procès verbaux, des plaintes, des mains courantes en quinconce et les ordinateurs qui tournent en continu dans un amoncellement de paperasses qui recouvre un bureau à peine singularisé par la photo de son fils.

Se souvenir en roulant du premier bureau et de la machine à écrire qui remplaçait alors les ordinateurs. Retrouver l'émotion de montrer à Vincent comment on l'utilise et lui faire taper des lettres les unes après les autres pendant qu'il finit de traiter une énième audition. L'odeur du café qui monte du bureau de l'adjudant. Retrouver cet afflux de sensations et celles aussi de la cave qui relie le bureaux au sous-sol des appartements de fonction. Et alors une autre odeur, non plus celle du café, non, mais celle de l'adjudant L. Il part au moins une fois par heure dans cet enchevêtrement de boyaux souterrains, armé, le colt au ceinturon, il file boire du whisky en cachette et ce qu'il faut de loyauté pour ne rien dire de ses failles, de ses largesses professionnelles quand le corps d'inspection vous interroge sur les résultats de la brigade et les défaillances supposées de l'adjudant L. Cela, toujours le dimanche soir sur la nationale dix pendant l'heure qu'il faut pour rallier les îles et le malaise

alors de repenser à celle qui reste dans cette maison vide de tout passé, sans rien d'autre à faire que d'attendre son retour à lui, alors qu'il n'y a là rien de plus qu'une fuite en dedans, un malaise qui fuse à mesure que sa colère monte quand il se dit qu'il n'habite pas dans sa maison à l'âge où les autres retraités, ses anciens collègues, se la coulent douce.

*Elle se regarderait en  
train de se regarder*

Ce serait donc une grande pièce à vivre avec une table de ferme vissée au milieu. Des chaises recouvertes d'un simili cuir bordeaux seraient disposées tout autour. Dans un coin, entre le réfrigérateur et la panière à pain, le fusil du père serait triomphalement rangé dans une housse en tissu marron. Il n'aurait toujours pas bougé depuis sa mort. De la table où elle se tiendrait corsetée par la peur de la maladie, obsédée par l'angoisse de mourir, l'arbre continuerait pourtant de donner des fruits. On ne distinguerait plus ses branches. La nuit aurait tout recouvert. Des châtaigniers peut-être. Non, ils n'habitaient plus la maison de la Bonnetière. Donnée à son autre drôle. Quand ? Elle ne savait plus. Comment se terminerait sa vie ? Par sa déréliction

progressive dans des albums photos. Elle aurait les mains pleines de l'épaisseur de ses volumes jaunies, remplis par des êtres et des moments à jamais disparus. Elle se regarderait en train de se regarder sur une grande photo dentelée en noir et blanc, tout près de sa mère qui porterait comme elle une grande blouse fleurie et tout serait exactement comme avant ; le vieil évier en pierre avec les guenilles posées au bord, le plan de travail carrelé, ébréché de partout, la longue lignée de placards encastrés dans les murs avec les portes coulissantes, certaines seraient entrouvertes, on y apercevrait les assiettes oranges en verre fumé borosilicate, les verres d'eau marrons, les compartiments à couverts en plastique rouge posés à même les étagères, elles-mêmes recouvertes d'une sorte de papier peint écossais, les moules à tarte dans lesquels elle aurait confectionné des gâteaux au yaourt avec son petit-fils, et puis le réfrigérateur vieux de cinquante ans, avec le crucifix planté juste au-dessus. Elle se

regarderait en train de se regarder et déjà on apercevrait, à travers la porte vitrée de la salle à manger, le petit salon de lecture où crépiterait un feu de cheminée, les vitraux de la porte d'entrée, les carreaux de ciment en damier vert et blanc, les moulures, les hauts plafonds fissurés, l'énorme escalier qui donnerait sur deux étages, les grands paliers vides, les six chambres, le plancher en chêne qu'il faudrait poncer, le grenier enfin. À droite de la porte communicante, apparaîtrait déjà le futur meuble de télévision dans lequel se trouverait toujours les bouteilles d'alcool, les différents becs doseurs pour servir le Ricard, les carafes d'eau, et dans un coin le nécessaire de couture serait posé là où auraient dormi Pollux, Titi, Poupi, Capi et tous les autres chiens du père, à même le sol, sur de vieilles sinces – comprenez des serpillères – qui n'apparaîtraient ni maintenant, ni sur la photo, mais il y aurait déjà le portemanteau avec son miroir qui serait attendant à la porte d'entrée de la cour, ce serait

alors une sorte de vide-poche où se trouveraient en vrac des clefs, des jeux de cartes, une piste de dés, deux lampes torches, des gants, des bouchons de pêche, un mètre ruban, des anciens numéros de Télé Z, une notice d'aspirateur, un cendrier en verre, une boîte de Valda menthe Eucalyptus, un portefeuille à scratch, trois cartouches de fusil, des tendeurs à vélo, parmi d'autres babioles difficilement identifiables. La porte serait déjà recouverte de condensation. Cet hiver il faudrait que Jean installe une guenille sur le carrelage et colmate les fenêtres sans quoi elle aurait froid.

*Les laissés-pour-compte*

La Rochelle, seize rue Saint-Sauveur – que reste-il de vos amours quand ton corps androgyne se soulevait dans vos étreintes. Peut-être que l'enfant ne dormait pas et prenait part dans les ténèbres de sa chambre à vos longs râles bestiaux dans le salon, aux chaloupés des corps, aux respirations fractionnées qui venaient ponctuer chacune de vos séquences. On dit que les enfants dorment avant l'aube mais cet enfant n'avait fait qu'attendre le retour de sa mère, ton retour, et peut-être que dans la pénombre du petit appartement de la rue Saint-Sauveur, un deux pièces déjà, il fêtait avec vous la fin de la nuit, la fin de l'angoisse qui l'avait abasourdi et qu'il s'apaisait de la jouissance de sa mère.

Mais tu ne seras jamais la femme d'un seul

homme. Châtenay-Malabry, trois avenue Saint-Exupéry – celle qui a été trahie ne sait pas que l'enfant, qu'elle emporte avec elle, attend encore son retour. Comment pourrais-tu le savoir, toi qui prends racine dans ce nouvel appartement, dans ce taudis de moisissure et de crasse, dans lequel tu fais roc au fond de ton lit pour ne pas être déplacée. Couché sur le dos, j'ai longtemps imaginé la petite mère prendre par la main l'enfant pour l'emmener courir au bord du lac, et je me suis demandé s'il elle n'avait pas rejoué là l'échec de sa propre enfance, qu'elle aurait enterrée pour toujours avec les souvenirs de la rue Saint-Sauveur. Alors les petits cailloux et les fleurs de camomille qu'elle ramassait se confondraient avec ses cris à Elle, l'autre femme, qui m'appelle dans la maison pour que je fende à la lame la toile de sa mémoire.

Elle serait prise entre les fils de l'histoire. Car entre les rues de mon enfance, il y a la

rue Jules Ferry qui sépare le vingt-six rue de l'Avenir du dix-sept rue des trois Frères Nadeau. Six-cents mètres à pied. À peine sept minutes de marche mais quatorze ans d'écart entre les deux laissés-pour-compte. Quand ils se croisent pour la première fois, Fifi, le père, a peut-être déjà décheté le masque de fille. On sait qu'il détestera la mère. Et avec elle toutes les autres femmes. Hélène – l'autre mère – est enceinte à seulement dix-neuf ans d'un cousin honni de la famille, dont la boulangerie jouxte la maison du chêne centenaire, tout près du quereu.

Pour l'instant l'enfant ignore tout de ces filiations. Il est seul avec la mère qui a décidé de quitter ce père trop jeune et de l'emmener chez ses grands-parents dans la maison du vingt-six rue de l'Avenir, à Surgères. L'enfant dort avec elle dans la grande chambre du milieu mais une tension l'empêche de trouver le sommeil. Demain il ira à l'école. Il entrera au cours

préparatoire pour la première fois dans une ville inconnue. Celle de ses parents. Il arrivera en retard pour son premier jour. Et tous les matins sa mère le lavera en morceaux dans le petit bidet froid du premier étage, sans prêter attention à l'heure.

## 1

Dans la maison où elle se tient, corsetée par la peur de l'eau qui pénètre les murs, des nuits à l'odeur de moisissures, aux hurlements des flots, des arbres qui cognent aux volets ou des tuiles qui s'envolent, elle ne distingue plus ce qui tambourine. La montée des eaux a tout recouvert. Des branches d'arbres peut-être. Non, c'était plus loin, enfouies elle ne sait où.

## 2

Comment sortir de la maison ? Comment cesser d'habiter des murs qui ne sont pas les siens ? Par la dissolution des souvenirs, sans revenir à l'enfant qui a manqué, au fils resté là-bas, dans le quereu, de l'autre côté

de la berge à regarder monter les eaux boueuses de la rivière.

### 3

Finir l'atroce incantation, l'atroce supplique faite à la mère supérieure. Le malheur tout neuf d'une maison de filles-mères. Du corps étendu dans un dortoir après qu'on a mis bas. Et la faute d'être là qu'on emporte partout avec soi.

### 4

La vieille femme, elle, ne peut plus jouer dans la poussière de la ferme, foncer en vélo sur les chemins forestiers ou courir derrière le gros chien noir armé d'un bâton. Elle ne peut plus voir les poules picorer ni leurs yeux noirs et voilés. Le vol flamboyant des oies sauvages et des rapaces. Les vagues de chevreuils à travers les allées de pommiers et les lapins la queue dressée franchir le fossé, la marmaille aux troussees, variété grotesque de

frères et de cousins alignés et courant pieds nus ou en sabots, dans un galop de violence, d'endurance, sans dévier de leur but, inconnu puisque lesdits lapins ont depuis longtemps échappé à leur fureur. Et puis les arbres aux pics-verts vociférant, les fourmilières géantes, les colverts et les cygnes. La vieille femme voit tout cela. Elle continue de voir sa maison d'enfance longtemps après le départ de Jean.

## 5

Elle dirait comme on s'excuse : « je suis l'idiote bloquée dans la maison, dans une maison vide comme savent l'être les maisons, posée comme une poupée, face à une porte que je ne peux pas franchir sans me noyer, avec un ralenti d'images, de sensations, de dégoûts, un rétrécissement des gestes. Juste une petite fenêtre pour apercevoir la montée du jour par dessus celle des eaux avec un bout d'arbre, un bout de ciel, un bout de mur et tout ce qui manque.

Le hors-champ n'a jamais semblé plus infini, plus vaste, plus claironnant que dans ces moments d'intense solitude. »

6

Restée seule au seuil d'une porte qui attendrait d'elle qu'elle la franchisse, elle ne bougerait pas de son lit. Elle resterait là à attendre qu'il rentre de ses réserves ou que son fils vienne la chercher après le déluge. Et elle rêverait longtemps à une maison inconnue où « les tempêtes n'y atteindraient pas, les crues et les inondations non plus ». Sereine Berlotier, *Habiter*

7

La montée des marches repousse la peur et fait resurgir ce monde oublié. Le grenier de la vieille maison s'enfonce dans le noir. La pluie est tombée toute la nuit. Le plafond s'effiloche. Il faudrait que quelqu'un intervienne rapidement, sans quoi il

s'effondrera. Le clapotis l'a empêché de dormir. L'eau s'est répandue sur la cheminée et a ruisselé par ricochet le long du mur. Il a installé une serviette éponge pour absorber l'eau et protéger le plancher. Quand il cesse de pleuvoir il monte. La main sur l'échelle, le corps agité, Il tente de rejoindre l'ouverture. C'est une lutte perdue d'avance. Son corps ne s'accorde guère avec l'effort. Il est une concession de plus au monde qui se dérobe. La main touche le plafond. Il se hisse. Les attaches fines tombent sur le sol. Un râle sort de la gorge. Il est au bord, à la limite. La poitrine cherche l'air. En dépit de la douleur, l'enfance résiste. L'oeil sonde le noir, tâche de retrouver la forme de quelques objets familiers. Partout l'humidité. Rien d'autre. La pièce disparaît dans l'eau. Il faut quand même fouiller. Il faut quand même y aller. Chercher une autre image que celle de la liquidité des murs.

La mémoire détache une image dénuée d'eau. Les cartons sont encore pleins des choses vives et palpables qui font basculer l'instant. Le cendrier de la mère remplit l'air de ses odeurs. Fumée de cigarettes, vin, parfums entêtants par-dessus les re-lents de cuisine. Les restes de la vieille. Les livres qui flottent à même le sol n'offrent aucune couleur. Ils ont parfois aimé les mêmes livres elle et lui mais ça n'a plus d'importance. Elle lui a toujours dit qu'elle l'avait rencontré avant son père. Une es-pèce de chaleur persiste malgré l'humidité qui emplit son corps. Il est désorienté. Il ne sait plus si elle a prononcé cette phrase. L'image est loin dans sa mémoire. Les jouets flottent. Ils circulent dans le grenier. L'armoire-penderie où ils ont laissé la plu-part de leurs cartons est là sous un drap, livrée aux intempéries. Elle est sans dé-fense. L'eau a recouvert ses pieds. Elle pourrait presque s'effondrer. Il ose un

mouvement imprévisible dans cette ultime ligne droite. Il soulève le drap. Il tourne la clef. Il tire la lourde porte. L'eau ruisselle sur son visage. Tout a disparu. Des traces légères laissent penser que des cartons ont pu être posés là, sur les étagères. Il contemple l'armoire si fragile, son armature d'acier et de bois, que l'eau tente de pourrir et d'abattre. Il n'y consent pas. N'y renonce pas. L'enfance résiste, ou ce qui tient lieu d'enfance.

9

On dit que l'os naît, vit et meurt avec la dent. C'est la raison pour laquelle l'os fond lorsque l'on extrait une dent. L'ensemble est recouvert par la gencive. La gencive forme autour de la dent un sillon hermétique qui isole et protège l'os du milieu extérieur. C'est par cette zone fragile que les bactéries s'infiltrèrent pour déchausser les dents. Elles gisent alors sur le sol. Elles n'habitent plus la bouche.

Il y a là, peau, os, racines, tissus, molaires, ciment, nerfs, dents, veines, sang, une maison qui crie.

*Non pas de mon enfance*

Non pas partir mais enfin vivre. Après tout elle me revient la maison. C'était stipulé noir sur blanc dans l'acte notarié. Ou alors j'ai peut-être mal compris, mal lu. Et depuis l'enfance je reste bloqué entre les murs de la maison, avec tous les souvenirs qui remontent à la surface comme des résidus de bois, de la matière flottante qui stagne à l'intérieur de moi et qui s'amoncelle. J'aurais tellement voulu être capable d'une insouciance comme celle de Vincent. J'aurais tellement voulu vivre comme lui vivait d'un seul tenant. Non pas d'un seul tenant mais d'un seul trait. D'un seul et unique élan pour m'affranchir, non pas de mon enfance, mais de celle qui l'a piétinée. Qu'arrivera-t-il à la femme qui m'a privé de mon enfance ? Qu'arrivera-t-il à la mère qui m'a privé de ma maison ? Catherine dit

que je n'arrive pas à me décider. Elle raconte à Vincent que j'ai une boussole qui tourne à la place du cœur. Que je ne sais pas où aller, ni par quoi commencer. Que je n'oserai jamais la mettre dehors et reprendre ce qui me revient de droit. Non pas ce qui me revient de droit mais ce qu'elle me doit de mon enfance. Et des restes de l'enfance impossible de s'en départir. De tous ces moments de joie quand mon père rentrait de l'usine, et qu'on entendait la voiture arriver depuis le quereu. Alors on se figeait un moment avec mon frère pour le laisser apparaître. Parce qu'on savait que les autres n'allaient pas tarder non plus, et qu'on aurait aussi notre part de vivre à piocher là-dedans. Parfois quand je les entends parler au téléphone de mes hésitations, du fait que je devrais choisir une autre maison où m'installer, et ne pas attendre que l'hiver s'abatte de nouveau sur nous, avec la flotte qui sourd de partout, je me dis qu'ils ne comprennent rien de ce que ça me fait, à moi,

d'habiter dans ce taudis, alors que j'en ai déjà une de maison, la mienne, celle pour laquelle j'ai accepté d'attendre en me disant qu'elle allait finir par arriver quand je serais à la retraite, moi qui l'espérais depuis plus de quarante ans, quarante années foutues, à bosser comme un chien sans jamais profiter d'un lieu vraiment à moi. Non pas un lieu mais un refuge, c'est ça oui, un refuge. Parce qu'une maison c'est d'abord un refuge pour qui n'a pas eu de lieu, pour qui n'a jamais quitté la douleur de l'enfance. Longtemps, j'ai pensé que Vincent serait bien entre ces murs. Les mêmes que ceux de mon enfance. Il aurait été ancré quelque part. Son enfance aurait eu un lieu. Notre famille n'a jamais vraiment vécu quelque part, au sens de s'installer et de se projeter dans un endroit. Mais aussi au sens de vivre. Son enfance n'a pas de lieu.

J'ai aimé être seule. J'ai rêvé que j'étais seule. Sans le bruit des enfants qui courent. Sans le cri des enfants qui jouent. Je me suis toujours sentie envahie par la présence des autres. Je me suis consumée de leur absence. Je me suis éteinte. J'ai fait semblant d'être bien avec eux, même quand le son des voix tambourinait trop fort dans ma tête. J'ai attendu longtemps leur départ le matin. La nuit j'ai refusé de dormir pour être suffisamment épuisée. J'ai fini terrassée, absente au monde. J'ai fait acte de présence quand il le fallait. J'ai cessé de parler ou alors j'ai beaucoup trop parlé. J'ai occupé tout l'espace. Je me suis démultipliée dans le vide de notre salon. J'ai tyrannisé leur vie. J'ai parlé trop fort pendant leurs matchs de football. J'ai annoté leurs mots. Parfois, j'ai aimé me

balader nue dans la maison silencieuse. J'ai écouté le frottement de ma peau lorsque les jambes s'allongent sur le canapé. J'ai souvent mis mon corps à l'horizontale. J'ai regardé la cime des arbres. J'ai espéré le mouvement des racines. J'ai entendu le chant des oiseaux dans le vent. J'ai vibré de solitude. Avant que l'eau ne vienne à moi, je l'ai désirée. Je la regardais si longtemps par la fenêtre que j'en oubliais presque le monde autour. La solitude me grisait. Je mettais un certain temps pour réapprendre à parler. Je ne voyais plus personne pendant des jours, des semaines. Peut-être des mois. J'ai pensé allumer le four pour y mettre la tête. J'ai songé à remplir mes poches de cailloux. J'ai interagi avec le voisinage. J'ai regardé les enfants qui sautaient dans l'eau. J'ai pensé que j'aurais aimé savoir nager comme eux. J'ai attendu leur retour. J'ai ponctué correctement chacune de mes phrases. J'ai été polie et bien élevée comme il fallait l'être. J'ai joué le jeu de la sociabilité. En venant au

monde, j'étais une enfant solitaire. J'ai appris à parler seule. J'ai appris à vivre seule. Je me suis nourrie de cette solitude. Elle m'a engloutie alors que j'étais avec eux. C'est peut-être ce qui me rend coriace dans cette maison vide. J'ai trouvé ma juste place au milieu des pierres. Mais depuis sa retraite, la solitude qui circule dans la maison menace de m'effondrer. Je suis seule du matin au soir. J'ai accepté qu'il parte faire ses réserves. J'ai attendu qu'il rentre. J'ai régurgité ma vie de femme. J'ai compris que nos existences de presque soeur et frère ne sont pas séparables. J'ai joué. J'ai joué au mépris des autres regards. J'ai joué à la maman et au grand enfant. J'ai perdu. J'ai tout perdu. Je sais qu'il ne quittera jamais sa maison. Au contraire, quand il part, il l'habite chaque jour un peu plus.

*Les portes closes*

Avant d'entrer chez nous je pose toujours mon oreille sur la porte d'entrée. Le silence qui règne à l'intérieur m'angoisse. Je dois rester longtemps à contempler cette porte, une de ces portes sans charme qu'on trouve dans les casernes où logent les familles de militaire. Je me souviens que je n'ose pas frapper les quelques coups légers que je devrais tapoter pour l'avertir de ma présence, pour ne pas la couper dans son feuilleton ou peut-être la réveiller. Alors je rentre sans prévenir, même si je sais que ce que je vais découvrir derrière peut me laisser sur le carreau. Mon frère m'a déjà raconté la fois où il l'avait trouvée inanimée dans le salon, comme morte. Elle ne m'entend pas entrer. Je la regarde. Elle est allongée comme toujours sur le canapé et elle fume en regardant son émission. Le

cendrier est en verre transparent. Il est plein de mégots et de cendres, tout prêt de déborder. Lorsque je repense à cette porte, et à toutes les autres, toutes celles que par la suite j'eus peur de repousser en rentrant de l'école, j'ai encore le souffle coupé. Quelquefois, elle m'accueillait avec ses yeux rieurs et aimants qui m'invitaient à venir la rejoindre, mais le plus souvent c'était un regard perçant et noir qui me pétrifiait, tu vois je suis encore là, une journée de plus à vous supporter, une journée de plus à oublier ma vie de femme pour jouer les bonnes mères de famille et vivre dans un appart' encore plus minable que celui de la butte, ça me fait une belle jambe d'être une bonne mère de famille, tout le monde s'en fout des mères de famille, mais un jour je m'en irai et là tu n'auras pas d'autre choix que de me suivre, je ne vais pas te laisser à ton père, on m'a déjà volé mon premier enfant, ces choses-là n'arrivent pas deux fois dans une vie, surtout pas avec toi et elle se levait tout en

continuant de fumer, elle touchait frénétiquement les cartons de livres qu'elle n'avait pas ouverts et qui restaient dans la deuxième partie du salon, condamnés, comme si elle avait remisé là ses derniers espoirs de fuite ou les derniers vestiges de son passé avec lui. J'ai souvent repensé à cette porte, mais aussi à celle de la rue Saint-Sauveur, et puis à celle du petit village dans le Loir-et-Cher où elle avait vainement tenté de fuir pour essayer une dernière fois de refaire sa vie. Alors quand il m'a demandé de passer les voir, je me suis dit qu'elle devait être encore derrière une porte, la porte qui la séparait de la rivière, mais cette fois je n'avais plus envie d'aller l'ouvrir, je n'avais plus la force d'aller vérifier si j'allais retrouver ma mère morte, le visage ensanglanté sur le sol par le canon de l'arme de service de mon père ou si j'allais la découvrir recroquevillée, en boule dans le canapé, à regarder sa série en avalant les tonnes de sucre qui avaient remplacé la cigarette depuis son infarctus.

Et puis j'ai pensé qu'elle devait certainement faire ça, manger des bonbons à la menthe en attendant que mon père rentre de son tour, parce que la télévision ne devait plus fonctionner à cause des inondations – il est comme ça mon père il fait des tours quand ça ne va pas. J'ai raccroché le téléphone, avant ça j'ai dit à François que oui j'allais passer les voir et puis j'ai appelé maman. La sonnerie a retenti longtemps dans mon oreille mais personne n'a décroché. C'était bien la première fois que ma mère ne répondait pas au téléphone, de jour comme de nuit. J'ai regardé ma montre. Lou n'allait pas rentrer tout de suite, j'avais une heure de route, ça me laissait largement le temps de faire l'aller-retour pour vérifier si tout allait bien et leur proposer de venir s'installer à la maison, le temps de la dé-cruie.

*La goutte*

Sur la porte dont je devinais la présence plutôt que je ne la percevais, tant le noir était devenu dense dans la chambre, une goutte, une simple et dérisoire petite goutte d'eau perlait. Je n'avais jamais remarqué cette porte auparavant. La veille, il y avait le mur à la place. Mais peut-être cette confusion était-elle due au manque de sommeil. Aux insomnies qui se répétaient depuis son départ ou plus simplement à l'accommodation incertaine de ma vue dans l'obscurité. Mon corps était lourd. Je ne pouvais pas me lever. Et je ne voulais surtout pas m'approcher de la porte pour regarder de plus près cette goutte qui me pétrifiait. L'aube finirait bien par arriver jusque dans ma chambre et, peut-être, par effacer, par la grâce de sa propre lumière, cette ombre indésirée.

Pour l'heure, il faisait toujours nuit. Le sommeil me fuyait et, à défaut de pouvoir m'échapper dans la liberté du rêve, je pouvais au moins imaginer que cette porte m'offrait une possible évasion. Les souvenirs d'une autre vie remontaient à la surface, tandis que je me disais que le clapotis de l'eau, que j'entendais au loin, était celui des vagues qui caressaient la coque des bateaux endormis dans le Vieux-Port de La Rochelle. J'imaginai aussi cette goutte comme une sorte de maladie, de lupus qui dévorait la porte dans ses profondeurs, la pourrissait, la rongait, la cariait. Et me laissant entraîner d'une maladie à l'autre, comme lorsque Vincent, dans son enfance solitaire, traquait ses hantises dans les pages de l'Encyclopédie médicale, je me racontais que cette porte charriait en elle le pourrissement du corps, la gangrène et que mon processus de décomposition était entamé depuis la chute des dents. Cette ancienne idée selon laquelle les dents sont aussi des structures

vivaces me revenait violemment. Ce que j'avais d'abord pris, par ignorance, pour de la matière osseuse m'apparaissait comme un souvenir obstinément vivant, sujet à la réminiscence, à la folie et à la mort. L'image de la porte suintante donnait invariablement raison à cette vérité. Je devais donc m'attendre à une déflagration lente et quasi organique de cette porte apparue comme par enchantement. La goutte rouge allait se répandre ou se démultiplier. Des oedèmes et des crevasses apparaîtraient. Des rhizomes et des réseaux de sillons traverseraient le bois de toute part et libéreraient l'écoulement des liquides. Cette porte me forçait à affronter une peur qui ne s'arrêtait plus de croître et me tordait tout le dedans du corps. Il me semblait, sans l'avoir examinée de près, que cette porte, avec cette goutte qui perlait à sa surface, avait affaire avec ma disparition – qui avait commencé par les dents – et pas seulement la mienne mais celle du monde dans sa totalité.

*La vie comme elle va*

Comme si moi je ne rêvais pas aussi d'une autre vie, comme si les mots qu'on met dessus n'étaient pas les derniers espaces de refuge, les ultimes barricades, entre l'image qu'ils se font de moi, et tous les mots qu'avec acharnement j'accumule dans un coin de ma tête, pour qu'ils me servent le jour où je n'en pourrais plus, le jour où je parviendrais à leur dire qui je suis vraiment, ce qui moi aussi me ronge dans leur attitude, et surtout leur expliquer pourquoi je n'y arrive pas, moi, à vivre comme les autres, ceux que Vincent prend en modèle, ceux qui arrivent à vivre selon les bons critères, dans la norme, comme cette fille là, avec qui il pense construire une meilleure vie que la nôtre, mais qui ne fait rien que lui mettre des idées de grandeur dans la tête, avec les mots

compliqués, les grands concepts qu'elle pose sur chaque petite chose du quotidien, et puis la drôle de façon qu'elle a de regarder les gens comme nous, sans vraiment les voir, comme si derrière nos visages elle traquait quelque chose d'autre qui la rassure. Notre médiocrité sans doute, et puis aussi la satisfaction de nous faire détourner le regard, devant lui, quand elle aborde le sujet de la maison. Le silence qui s'installe après ça. Pas sûr que Vincent soit fait pour ça, supporter la vie comme elle va, parce que je sais qu'il n'a jamais oublié l'autre, la folle comme l'appelait Catherine, celle qui écrivait sur les murs, celle qui faisait vriller ses yeux quand je lui disais qu'ils feraient mieux de cesser de boire comme ça tous les deux, que vivre la nuit c'était pas naturel, que la nuit c'était fait pour dormir et le jour pour se lever et travailler et puis qu'on a besoin de sommeil pour trouver son équilibre. Enfin toutes les phrases qu'on dit à un fils parce qu'on n'a rien réussi à faire d'autre dans la vie

que de se conformer. Pas certain aujourd'hui que je dorme beaucoup plus que lui à l'époque. La retraite, rien d'autre qu'un fracas qui révèle ce que je refusais de regarder quand je n'avais pas autre chose à faire que me lever et d'aller travailler justement, comme un automate, un bon petit soldat tiens, sans autre rêve que de m'échiner à faire les choses avec l'ardeur de celui qui applique les consignes et les règlements à la lettre. Mais moi, au moins, je n'ai pas arrêté de bosser à la naissance de Vincent. Je n'ai pas mis ma vie entre parenthèses pour élever mon enfant. Elle aurait fait quoi Catherine si je n'avais pas rapporté d'argent, si plus tard je n'étais pas rentré dans l'armée pour essayer de leur donner une vie plus stable, et tenter d'offrir à Vincent autre chose que des barres d'immeubles pour seul horizon.

*Une femme de chambre*

Elle est comme une femme de chambre. Elle attend qu'il revienne. Le facteur est passé ce matin. Il faudra payer le loyer. Avant elle savait faire. Avant elle marchait jusqu'au bureau de poste pour envoyer un chèque avec le petit coupon vert et blanc. La quittance de loyer. Elle s'en souvient. Elle gardait précieusement toutes celles de Vincent quand il était étudiant, même à la fin quand c'est lui qui payait toutes ses factures. Elle lui demandait de lui envoyer, au cas où. Au cas où quoi. Elle ne le savait pas elle-même, alors elle lui répondait toujours on ne sait jamais. Le boulanger est régulier dans sa tournée. C'est un petit village au bord de l'eau, c'est le bout du monde, plaisante-t-il avec elle. Il passe tous les jours. Le marché s'installe sur la petite place en face de leur maison deux

fois par semaine. C'est bien assez pour elle. Le maraîcher lui demande souvent quand son mari reviendra. Elle ne veut pas le dire, ça ne les regarde pas. Est-ce que les autres disent qui ils attendent. Elle ne va pas bien vite depuis son infarctus. Son corps la pèse. Elle s'essouffle en quelques mètres alors elle prend le temps de voir venir. De toute façon elle est seule et personne ne viendra déjeuner. Ses voisins sont gentils. Surtout l'anglaise qui la salue quand elles se croisent. Elle est toujours bien coiffée, bien préparée. Elles essaient de parler un peu mais elle ne comprend pas l'anglais. On ne lui a jamais appris autre chose que la langue maternelle. Enfin ça lui fait une présence, quand elle l'aperçoit. Mais ce n'est pas ça la vie. Il manque quelqu'un dans la maison pour se taire ensemble. Une fois que les gens sont partis, que les commerçants ont rangé leurs étalages, que les employés municipaux ont nettoyé la place, il faut sortir du jambon, deux tranches de pain de mie, un peu de

fromage râpé, faire réchauffer la soupe et se mettre au lit. Ne plus penser à son corps de femme. À ce qu'elle est devenue en vieillissant. Elle regarde son dentier sur la table de nuit. Le soir le champ est libre pour la rêverie qui s'arrête toujours quand ses dents touchent le fond du bol.

L'autre fois elle a vu des danseurs à la télé secouer leurs corps et sauter dans tous les sens. Elle n'est plus capable d'en faire autant mais elle aimerait bien sortir de temps en temps, voir un peu de monde, se sentir exister. Si Vincent habitait plus près, il pourrait venir la chercher en voiture et l'emmener quelque part, loin de cette maison et de sa maudite rivière. Elle a toujours aimé les paysages d'eau mais l'humidité lui donne des rhumatismes. Elle n'imaginait pas qu'elle serait si diminuée à la retraite de Jean, ni qu'elle se retrouverait si seule, si vieille. Quand il pleut sur les tuiles et que l'horizon est comme un torchon gris sur le ventre de la rivière, le visage affolé de Jean

lui revient. Il traverse le jardin avec son seau à la main. Il sort de la maison et s'en va ruisselant vers les herbes froides et humides récupérer les parpaings agglutinés dans la cabane de jardin. Le propriétaire leur a dit, quand ils ont loué la maison, qu'elle était en zone inondable. C'est pour ça qu'elle n'était pas chère et que Jean a décidé, sans rien lui demander, que c'est là qu'ils habiteraient en attendant que sa mère meure. La vieille peau a la peau dure, ça peut durer longtemps. Les parpaings, c'est le propriétaire qui les a laissés là en cas de sinistre. La dernière fois, Ils ont monté tous leurs meubles dessus avec Vincent. Ils ont habité trois longues semaines chez les enfants. C'était long et humiliant. Surtout quand il y avait les parents de la petite. Au poste de radio, ils ont annoncé une tempête pour cette nuit. Elle a rangé son linge, fermé les volets et elle a écouté la pluie tomber sur la rivière. Demain, elle rangera tout dans la maison. Cette fois elle ne fera pas d'histoires. Du moment que

Jean est content et que la pluie ne dure pas, tout ira bien. Elle regarde son téléphone. Il ne l'a pas appelée. Elle regarde ses messages, pour vérifier s'il ne lui a pas écrit. Pas un mot. Rien. De personne. Mais pourquoi espère-t-elle encore. Entre elle et Jean, tout le monde le sait, ça fait belle lurette que ce n'est plus le grand amour. Il n'était pas porté sur la chose de toute façon. Jean c'est un original. Oh et puis de toute façon, à cette heure-là, il dort. C'est normal qu'elle n'ait pas de nouvelle. Il lui a installé un petit réchaud et un chauffage d'appoint au grenier si jamais l'eau revenait à monter. On ne sait jamais. Mais Jean ne doit rentrer que dimanche prochain de ses réserves. Avec la tempête, le ferry devra peut-être attendre avant de traverser. C'est la dernière fois qu'il part sur son île. Il lui a promis qu'ils iraient en vacances l'année prochaine. Sept ans qu'ils ne sont pas partis. La dernière fois, ils avaient loué une petite maison en Dordogne. Vincent les avaient rejoints. Il n'était pas encore en

couple avec la petite. Il n'avait pas d'enfant. C'était encore son petit garçon. Elle a perdu son fils. Ce n'est pas perdu le mot mais elle sent que ce n'est plus comme avant, qu'il ne compte plus vraiment sur eux.

Elle repense au monsieur du restaurant. La guinguette des Glycines. Il tourne. Il lui sourit. Il porte une chemise en lin et un parfum de ville. Ça lui rappelle la Grand' Rive quand elle habitait avec David et François – son autre fils – à La Rochelle. Il lui sourit. Il la conseille. Il s'intéresse à elle. Et après il tape sa commande sur un boîtier électronique. C'est moderne. C'est beaucoup plus moderne désormais. Elle est dépassée. Il lui offre un petit morceau de tarte aux pommes, tout ça pour faire comme d'habitude et ça lui fait plaisir. Ça fera un euro quarante pour le café, s'il vous plaît chère madame. Il est poli et gentil avec elle. C'est agréable les gens gentils, ça change. Demain avec la pluie qui

tambourine ils seront fermés. C'est dommage, il ne lui reste plus grand chose à manger. Une poignée de radis avec du gros sel et du beurre écrasé sur le rebord de l'assiette, ça fera bien l'affaire. Elle mange assez comme ça. Jean l'emmènera faire ses courses quand il rentrera. De toute façon il n'a pas le choix, il n'y a plus rien dans le réfrigérateur et le marché n'est pas prêt de revenir s'installer avec un temps pareil. Autour de chez eux, si le boulanger et le maraîcher ne viennent pas, il n'y a rien avant des kilomètres. Le paysage dessine une rivière qui traverse des champs à perte de vue. Quand il pleut et qu'elle les inonde, on dirait de longs torchons sales et mal repassés. Plus haut, des ruines du château, on embrasse l'horizon et on constate les dégâts. C'est le seul point d'accès vers le village en cas de crue. Mais le reste du temps, des paysages comme celui-là attirent l'oeil. C'est pour ça que Vincent était heureux qu'ils s'installent ici. Il se voyait venir avec les enfants en vacances. Lui

aussi avait imaginé autrement la retraite de son père. La première fois qu'ils sont venus les voir, ils ont bifurqué par le chemin en sommeil derrière le chai, pour monter au château. C'est une sorte de venelle, presque négligée, et si on n'y passe pas de temps en temps, les orties finiront par en tuer le tracé. Il pique déjà les jambes, et toute la nuit d'avant, elle n'a pensé qu'à lui. Du reste, à quoi sert-il ce chemin, si plus personne ne l'emprunte ? Elle se dit qu'elle y montera demain, enfin s'il s'arrête de pleuvoir. La dernière fois elle a fait un malaise. Elle s'est évanouie dans les bras de Jean. Juste un peu de fatigue. Elle doit se reposer cette nuit. Mais il faut qu'elle marche. C'est impératif. Son cardiologue lui a dit de marcher avec des bâtons pour entretenir son coeur, sans quoi elle pourrait faire une nouvelle attaque. Elle ne pourra pas le supporter. Ne plus pouvoir marcher avec son fils et ses petits-enfants. Ils parleraient d'elle et elle ne serait pas à côté pour entendre. Quelle

idée insupportable. Pour son bien il faut qu'elle dorme mais la pluie tambourine de plus en plus fort sur les tuiles de la maison.

Elle enrage.

Jean lui a gâché les plus belles années de sa vie.

De l'autre côté de la rivière il y a la route. C'est par là qu'il s'en va. Qu'il part rejoindre sa petite maman dans sa maison. C'est pour ça qu'il fait des réserves pour habiter là-bas. Il ne supporte pas de payer encore un loyer à son âge. Il pense qu'il ne méritait pas ça. Trimer comme un chien alors qu'il est à la retraite. Elle a encore de la compassion pour lui mais elle déteste sa belle-mère. Ils sont venus dans cette maison ensemble, ils ont toujours été malheureux et tout ce qu'ils auront enduré dans leur vie, ils le doivent à cette femme méchante et acariâtre. Elle rêve de voir sa vieille carcasse couler tout au fond de la

rivière qui les sépare. Ça fait une semaine que Jean est parti. Sa photo est accrochée dans sa chambre, en face de son lit. Un jour elle partira elle aussi, elle le sait bien. Mais ce sera différent. Ce ne sera pas pour aller faire des réserves. Il ne faut pas exagérer non plus, elle n'a plus l'âge. Il fallait qu'il choisisse une femme plus jeune. On sait comment finissent les femmes comme elle. En général, elles meurent seules, en pleine semaine, et on met plusieurs jours avant de s'apercevoir qu'elles sont mortes. L'odeur. C'est l'odeur qui alerte à chaque fois le voisinage. Il n'y aura pas beaucoup de monde à son enterrement. Ce serait normal, vu qu'elle ne va pas souvent aux enterrements des autres. Ce n'est pas de sa faute, elle ne conduit pas. Elle est tributaire de Jean. Il ne l'emmène jamais nulle part. La maison est pleine d'escargots quand il pleut. Elle ne comprend pas par où ils rentrent. En cuisinant, elle tombe souvent sur une cagouille. Elle la remet dans le jardin, aux pieds des roses

trémères. Les premiers jours de crue, la dernière fois, elles étaient très nombreuses. Elle les avait mises dans une casserole et les avait mangées. Jean n'en avait pas voulu. Il disait qu'elle allait se rendre malade, qu'il fallait d'abord les faire baver. Mais elle sait mieux que lui qu'on ne fait pas baver les escargots avant de les manger. C'est une ancienne croyance. Parfois, il est plus archaïque qu'elle. Après s'être régalée, elle sème les coquilles dans le jardin, une par-ci, une par-là, c'est mieux, leur mort fait plus naturelle. Elle se demande à quoi ça sert de maquiller la mort d'un escargot. On pense à de drôle de choses la nuit quand on est seule et que la pluie vous empêche de dormir. Elle se lève sur la pointe des pieds pour aller chercher des gâteaux. C'est absurde. Il n'y a personne d'autre qu'elle dans la maison. Heureusement, s'il était là, il la disputerait. Depuis sa crise cardiaque, elle n'a plus le droit d'en manger. Elle a retiré ses dents. Elle mâche le petit biscuit

fourré de chocolat à même les gencives. C'est moins pratique qu'avec le dentier mais au moins elle sent le goût du cacao qui réveille ses papilles. C'est bon. C'est bon ces petits plaisirs solitaires quand on est seule et abandonnée. Elle n'a que ça. Elle n'a plus que ça. Il ne lui reste plus que le ventre pour remplir encore un peu son corps. Elle sauterait par-dessus la rivière s'il le fallait pour manger du chocolat. L'autre jour, elle a entendu à la radio un anthropologue qui racontait que le secret de longévité d'une centenaire, d'elle ne sait plus quel village perdu au fin fond du monde, provenait de sa consommation excessive de chocolats. Elle rit toute seule en repensant à cette histoire. Elle aime bien les faits divers et les émissions qui racontent la vie des gens. C'est son ultime lien au monde quand il n'est pas là et que plus personne ne répond au téléphone. Vincent lui a acheté une enceinte Bluetooth mais elle ne sait pas s'en servir et il ne lui a pas montré comment il fallait faire. Il est comme

son père, il est trop impatient. Elle ne sait plus comment le prendre. Il ne lui parle plus vraiment lui non plus. Quand il vient la voir, elle papote un peu, elle relance la conversation au moment où il monte dans la voiture. Il a du mal à partir avec elle. Elle lui fait signe longtemps de la main. Il la regarde dans son rétroviseur. Au loin, il a déjà disparu dans l'obscurité, sur une route qu'elle ne connaît pas. Demain c'est sûr elle l'appellera. Elle aimerait s'entretenir avec lui au sujet de la pluie.

*L'âge de ses artères*

Hélène veut de nouvelles chaises. Il ne veut pas. Il ne voit pas l'intérêt d'en acheter d'autres alors qu'il y en a déjà plein la maison. Elle ricane à l'intérieur. Son fils ne cédera jamais rien à sa bru. Elle le connaît. Il est comme était André. Il vivote. Quand elle sera morte, il ne voudra rien changer, il préférera que tout reste à sa place. Il n'aime pas le changement. Son père aurait dit la même chose. Il est assis à sa place, au bout de la table, près du tiroir à pain. Il regarde la télévision. Il revient de l'île. Il est trop fatigué pour rentrer chez lui ce soir. Il reverra le match demain, à la demande. Elle ne sait pas de quoi il parle. Il ne lui parle pas vraiment. Il a acheté les fleurs en rentrant. Demain matin ils iront fleurir la tombe de son père et de son frère, puis il repartira dans l'autre maison, celle qu'il

loue et qui le fait pester depuis qu'il est à la retraite. Elle le comprend il est le propriétaire, mais elle a l'usufruit. Elle habite cette maison depuis toujours et elle n'a pas envie de partir. C'était la maison de sa mère. Elle ne l'a jamais quittée. Elle a toujours connu ces murs et elle n'entend pas vivre ailleurs. Elle ne va plus dans les pièces du haut. Elle dort en bas. Elle vit en bas. C'est assez grand, c'est même beaucoup trop grand pour une vieille dame. Quand il est là, il remplit l'espace de sa présence. Ça lui plait d'avoir quelqu'un à la maison. Il ne reste jamais longtemps dans la cuisine. Il mange une brique de soupe qu'il fait réchauffer dans une casserole puis il monte se coucher dans sa chambre d'enfance. Elle ne sait pas ce qu'il fait. Comment il s'organise ou s'il fait son lit. Elle ne peut plus monter les escaliers. Il dit qu'elle s'écoute, que c'est une comédienne, une souffreteuse, mais elle a l'âge de ses artères comme on dit, et son corps la fait souffrir. D'ailleurs elle a des dames qui

viennent pour s'occuper d'elle. Elles ne sont pas bien intelligentes. Elles lui font sa toilette, elles lui apportent ses repas et elles discutent un peu de la pluie et du mauvais temps. C'est déjà ça. Elles entassent aussi des prospectus et des journaux sur un coin de la table, juste devant elle pour que ce soit accessible. Elle les feuillette de temps en temps, ça lui rappelle quand elle allait chez le coiffeur en face de la maison. Il n'existe plus, il a été remplacé par une boutique de cigarettes électroniques. Elle se souvient de l'odeur chaude de l'espèce de cloche que lui posait sa coiffeuse quand elle faisait des permanentes. C'était le seul luxe que lui permettait André. Maintenant une des filles lui coupe les cheveux, en même temps qu'elle lui fait sa toilette, pour qu'elle reste présentable. Jean ne le remarque même pas, ou alors il fait semblant de ne pas le voir. Avec lui elle ne parle de rien. Il rumine ses rengaines. Il est en colère. Elle sent qu'il lui en veut de ne pas lui avoir laissé la maison alors qu'il

est à la retraite. Il doit payer un loyer et c'est pour ça qu'il continue de travailler. Sinon il n'aurait plus besoin de le faire. Ou alors il y a autre chose. Il s'ennuie peut-être avec Hélène. Elle ricane. Elle est bien contente qu'il soit là. Ça lui fait une présence quand les filles sont absentes. Elles viennent un peu tous les jours mais seulement trente à quarante minutes. Alors quand il rentre pour ses réserves, elle s'ennuie moins. Il ne l'embête pas. Il ne lui parle pas beaucoup sauf quand il doit remplir ses papiers. Il a peur qu'elle fasse n'importe quoi. Elle donnerait tout pour qu'il ne ramène pas sa bonne femme chez elle. Elle l'imagine seule dans leur maison en location tout près de la rivière et elle jubile. Elle jouit à l'idée que cette femme qui lui a pris son fils soit encore plus seule qu'elle, dans une maison qui n'est pas la leur. Elle ricane encore et cette fois Jean se tourne vers elle et la regarde d'un air mauvais. Il n'est pas facile le petit. Il ne l'a jamais été. Il lui en a fait des coups tordus

quand il était gosse. Il lui faisait des crises pour ne pas porter les habits de son frère. Il disait qu'elle ne voulait rien lui acheter et qu'elle le traitait comme une fille. Il faut dire qu'il n'était pas bien épais à l'époque le Fifi. Il doit rester des tas de vêtements dans l'armoire et sur le lit de la grande chambre du haut où elle n'entre plus. Fifi y dort toujours, au milieu des piles d'habits froids qu'il a dû poser dans une autre chambre, sur un autre lit où plus personne ne dort depuis longtemps. Elle vit en bas. Dans la chambre du bas. Ils restent, elle et lui, ensemble, seuls, chacun à un bout du monde, dans la maison. Elle continue de porter ses vieux tabliers fleuris comme avant. Lui avait pleuré au moment de la mort de son frère. Deux fois. Au funéraire, pendant qu'ils refermaient le cercueil, il s'était effondré comme un château de cartes, un immeuble qu'on aurait dynamité, tout droit, à la verticale, et Vincent avait juste eu le temps de le rattraper pour ne pas qu'il tombe totalement et que

sa tête vienne percuter le sol, et ensuite dans l'église debout à côté d'elle quand il avait fallu la soutenir. Elle se souvient de ce moment avec le regard des gens sur eux, Vincent qui lui tenait l'autre bras et son regard sur son père anéanti qui pleurait de tout son corps, sec, de plus en plus sec. Elle repense à ça. Elle ne pleure pas. Les gens la regardent, elle entend ce qu'ils pensent, comment va-t-elle faire, la pauvre femme, après son mari, son fils aîné. Elle entend ça et elle jubile dans sa peau. Elle avance dans l'église triomphante, elle ne pense pas à son fils, elle ne pleure pas. Jean était debout pour la mise en bière, puis assis à côté d'elle à l'église, puis de nouveau debout à côté d'elle avec Vincent pour la porter en triomphe dans la longue allée, ses joues luisent, ça coule de lui, il se répand vers la sortie. Hélène est seule au milieu des bancs, ses yeux brillent de haine. Elle a les fils, elle exulte, elle n'est plus seule.

Dans la banalité des heures solitaires, entre mon jardinet, ma table de travail et le mur qui me fait face, je me délecte intimement du caractère répétitif de mes vacances à venir. D'une certaine manière, elles ont, dans la projection fantasmatique que je m'en fais, le caractère et la valeur d'un rituel qui doit enfin me permettre d'écrire. C'est ainsi qu'elles s'entourent de précautions et de mise à l'écart de tout ce qui peut présenter une source de déconcentration. J'organise donc mille préliminaires pour ne pas me dérober et me rendre maître d'une zone blanche de l'espace et du temps, au-delà de laquelle pourrait se déployer un territoire propice à la lecture ou à l'écriture. En somme, les heures les plus remplies pour la plupart des gens nécessitent pour moi une

importante part de vide. Et celle-ci se manifeste aussi bien dans l'obligation de faire table rase autour de moi, que dans la répétition des mêmes tâches, aux mêmes heures, et selon le même scénario. C'est, du reste, le seul projet autour duquel doivent s'organiser mes vacances, et me permettre d'écrire un certain livre, une histoire sans cesse répétée depuis l'enfance et que l'écriture seule a le pouvoir d'épuiser. De cette constance du verbe, résulterait une forme de béatitude et une mise à l'écart, sans complaisance et sans amertume, de toute vie sociale. Je ne suis plus capable ni de me lier, ni d'entrer dans la danse. Lorsque le téléphone sonne, au milieu de la nuit, je me retiens de regarder qui m'appelle. Je cherche d'abord à me remémorer le rêve qui m'a assailli pendant le premier sommeil. C'était, je ne l'oublierai jamais, un rêve d'eau. Je cherchais quelque chose dans une voiture remplie d'eau mais il n'y avait rien. J'apostrophais quelqu'un mais il n'y avait personne. Dehors – si toutefois le

dehors existait encore – le paysage s’étendait depuis les remparts d’un château. Je déambulais dans un espace de marécages, rempli de souches d’arbres, de feuilles et de branches mutilées qui flottaient à la surface de l’eau. Mon angoisse dépassait tout ce j’avais été capable d’affronter jusqu’alors, en fait d’obsessions, de manies et d’enfermements par rapport au monde. Il n’y avait plus de monde. Littéralement. Il n’y avait plus de route. L’espace dans lequel je roulais – car je roulais, au pas, dans ce lieu infini d’eau – ne semblait pas se caractérisait par autre chose que son immensité. Aucune carte, que j’avais pris soin de conserver dans la boîte à gants (le réseau téléphonique ne fonctionnant plus), ne semblait répertorier ce territoire, comme s’il s’était agi d’une étendue désertique d’eau, d’un palais abandonné ou encore d’un village entièrement englouti, avec sa place publique, sa mairie, sa salle des fêtes, son école, son terrain de sport, ses rues et même les lignes qui

délimitaient les rives de sa rivière. Comme lorsqu'un lieu se trouve soudain totalement submergé et ramené à l'inhumaine vacuité de son essence aquatique. Dans mon rêve, ce déferlement de l'eau ne s'arrêtait pas là : une maison apparaissait au loin, mais à mesure que j'avancais, elle s'éloignait. Je criai encore pour appeler quelqu'un mais aucun son ne sortait de ma bouche. Le silence régnait absolument, comme si mon hurlement n'était fait d'aucun déploiement organique. Il n'était qu'absence de son, impossibilité même de toute production sonore, en dehors de la rumeur, répétitive à en devenir fou, du clapotis de l'eau, en sorte que mes appels à l'aide (pour qui je ne le savais pas) ou mes cris, à l'adresse des inexistants, ne dépassaient pas la lisière de mes lèvres et que, la toute-puissance des flots recouvrant l'impuissance de mes mots, je n'étais plus rien qu'un corps à la merci de la montée des eaux. Et je me demandais par quel miracle il se faisait que je ne m'étais pas encore

noyé. Ou peut-être m'étais-je noyé et cet endroit qui n'en était pas un, dénué de refuges et d'indications, symbolisait-il juste le point culminant où l'eau se donne comme seuil et fondement, et je touchais ainsi à la compréhension de mon origine et de son épilogue. Je tentais donc, par la seule force de ma volonté et la puissance de mes muscles, de continuer d'avancer vers la maison. Mais cette création du désir échouait aussitôt que les roues de la voiture s'enlisaient dans la boue, que le courant s'agglutinait dans tous les interstices que lui offrait la tôle, devenue soudainement fragile et poreuse. Je poursuivais donc à pieds ma marche en avant vers la maison, même si en avant ne signifiait plus rien, car elle continuait toujours de s'éloigner à mesure que j'avancais. Avancer était, de toute façon, inconcevable. Ce qu'il restait, c'était moi, tout seul, pathétique, qui tombait, dans une pure incapacité de crier en tombant. Je sais alors qu'il me faut ouvrir les yeux, que je dois

tendre la main, allonger les doigts, et me projeter avec mon corps vers l'appel en absence de mon téléphone. La nuit s'étire d'elle-même dans une noirceur réconfortante, celle qu'on éprouve à l'idée que le jour est encore loin et tous les engagements à venir, et je me dis que cette accalmie qui déjà n'en est plus une, sera peut-être la dernière. Dehors, il pleut.

*Les matins blêmes*

Dès que je ne respire plus, tout n'est que silence et harmonie, plus rien ne grince plus rien ne s'effondre, nulle trace de cataclysme nul instinct de mort ne rôdent autour de moi. Mon errance se traduit par une succession d'images aux contrastes sans nuance. Tout devient de noir et de blanc, comme la neige ou le sable. Sous cette lumière, ma vie se résume en une infinité de fissures, de taches et de trous. C'est comme si une faille s'était ouverte jusqu'à laisser s'infiltrer une incandescence odieuse, comme si on ne sait quelle gangue ou paupière avait soudain éclaté et abandonné toute chose à sa carbonisation, à sa dissolution. L'indifférence s'est craquelée jusqu'à s'écrouler, jusqu'à n'être plus qu'un monceau de ruines autour d'une béance. Soudain je lutte contre de

minuscules ronds de cuivre. Ils se déplacent. Ils se jouent de moi. On dirait qu'un jet de vapeur métallique flotte dans l'air, qu'il imprègne les lieux d'une odeur épicée, un peu âcre par instants. Tout porte à croire qu'un mélange répugnant d'urine et de laiton a inondé la pièce. Et l'esprit qui aime les petits objets s'en trouve décontenancé.

Je suis parti parce que ce n'était plus possible de vivre comme ça. De passer ma retraite entre ces murs sans réagir, comme si vraiment je pouvais prendre ça à la légère de toujours être à leurs yeux un incapable, un raté, celui qui s'est contenté toute sa vie de raser les murs en attendant que ça passe. Et tout le temps à me rabâcher les mêmes phrases, les mêmes reproches, t'as pas d'ambition, tu pouvais bosser avec mes frères mais t'as préféré conduire des trains de banlieue et t'engager dans l'armée quand c'était plus possible, mais t'avais quoi dans la tête

comme rêve pour vivre comme ça, comme un étriqué, et me condamner à rester tout le temps seule dans ton bled, pour vivre à côté de ta petite maman et de sa foutue baraque. Voilà ce qu'elle dit de moi à Vincent, Catherine, quand elle l'appelle, et qu'il l'écoute déblatérer sa déception d'avoir fait sa vie avec un minable comme moi, *un dix degrés, vaut pas mieux qu'un petit vin de table ton père*. Tous ces mots qu'elle me lance à la figure, c'est comme un bloc de pierre qui vous tombe au-dedans. Incapable de se dire que ça vous creuse à force les reproches. Que ça crée des galeries où s'engouffrent tous les maux, ceux du corps d'abord, qui vous lâche au moment où on pourrait donner le plus, et puis les idées odieuses surtout, monstrueuses, qui montent en soi jusqu'à laisser sortir la violence qu'on n'imaginait pas si dense à l'intérieur.

*Trois images de la vie  
d'une femme*

Oublié au fond de la mémoire, au fond du tiroir familial, ton vieil album photos est figé dans l'ailleurs. Il attend qu'on vienne te chercher. Qu'on déchiffre le nom des rues, les lieux effacés pour ne pas qu'on t'oublie. Il sera là jusqu'à ta disparition. Il est une image de toi qui attend, inchangée, qu'on te reconnaisse.

Il faudrait faire le deuil de ses visages. Reconnaître ça à celle qui s'acharne. Que c'est quand même un visage son sourire sans dent. Un trou comme un puits dans la mâchoire. Avec l'affaissement des lèvres. Les tissus violacés. Les racines arrachées. La bouche encore humide des chicots tombés au sol sur un paquet d'étoffes.

L'histoire d'un visage pur de jeune fille oubliée, retombant sans cesse dans ses douleurs d'avant. Les eaux noires où s'amassent les dents de lait d'une petite fille souriante. Reconnaître que ce n'est pas pareil à présent. Le visage ne tient plus. Il tombe. Les lèvres pendent. Elles s'affinent. Revoir la pince qui arrache les dents, ampute le crâne. Les dents. Celles qu'on n'a pas pu sortir soi-même devant l'effroi de l'enfant et la peur de la septicémie. Elle arrête de tirer sur les chairs et le sang des plus profondes molaires gicle sur ses joues, inonde ses mains, recouvre ses poignets. La gorge tiède de sang. Les lèvres couvertes de rouille. Il ne reconnaît plus sa mère. Il faudrait faire le deuil de son visage. Suis morte dit la voix de petite fille édentée. La bouche vidée après le grand dépeçage, salie par le souvenir de l'ancienne bouche, l'autre retombant chaque fois, l'appelant sans cesse à retourner au puits retrouver le vide, l'écho du cri. Sa douleur d'enfance. Visage d'amour sans

dent, visage brisé, atroce de près, repoussant le visage terrifié de l'enfant. Réduite à ça celle qui s'acharne. Au réveil ton visage porte une douleur lancinante. Une douleur de matraques, de coups, de piétinements dans la mâchoire. Reconnaître que c'est fou quand on y pense, de ne plus avoir mal et d'avoir aussi mal pour un seul et même visage.

Je vois la ville et c'est très sombre. Très loin aussi les deux tours. Le foisonnement de la grand'Rive. L'éclat du port et des bateaux. Le clapotis des bouées. Le chant des mouettes. C'est très loin. Très sombre. Les deux tours et la maison hantée. Il faudrait pouvoir vérifier. Il faudrait pouvoir dormir une ou deux nuits pour s'assurer de ça. Jean pense que j'ai perdu la tête. Il dit que les pierres que je ramasse au bord de la rivière ne sont qu'un amas de vieilles caillasses foutues. Il pense que je ne fais

plus la différence entre l'eau qui stagne sur la berge, et l'eau croupie qui inonde la maison. Je la goûte. Je sens la fraîcheur de l'eau qui monte depuis la ville. L'odeur de la marée qui glisse doucement le long de mes joues, le long de mes narines, et qui explosent au souvenir de la bouche. Au souvenir de mes dents. J'arrive dans la ville à pieds après une marche de cent jours. Les jambes engourdies par la vase. Par les vers de vase qui nettoient mes orteils, qui dévorent mes peaux mortes de petite vieille, ma peau très blanche, mon corps très blanc de vieille femme déjà pliée au fond, de vieille peau naufragée de la rivière, de la marée, de la vase, du port, de l'eau croupie de mon salon où je marche la bouche remplie d'algues et de boue. Je vois la ville et c'est très sombre. Très loin aussi les deux tours. J'avance dans l'eau froide, le sol aux genoux, le corps enchevêtré, usé, débordé, repoussé dans l'eau froide, je me déplace à tâtons, une main posée sur le dossier du canapé dont je distingue à peine les

contours ensevelis de glaise. Les objets de la maison disparaissent. J'étouffe un cri. Je reste là à regarder la ville. Je ne suis plus une forte tête. Engourdie par les eaux, je me laisse glisser au souvenir de la ville.

Les dents sont divines. Elles seront vivantes même quand elle sera morte. Leur noirceur bleutée de cadavre est un leurre de plus qui la mène vers le désastre. Il y a des zones du corps à ne plus investir. Des espaces qui parlent de dents et foudroient celle qui s’y aventure. L’enfant le sait. On ne franchit jamais la lisière de la bouche. Elle dit juste mes dents me gênent. À la sortie du cabinet dentaire, le marché coloré du dimanche vacille, l’envolée des dents blanches et des sourires vernis, des petites dents lustrées et des bien alignées. Ce sont des dents qu’on affiche. Tout se cabre, s’étiole en elle avec la chute des dents dans la bouche. Et puis un jour à force de regarder le bol, j’ai fini par avoir envie de porter son appareil. Dès que je me suis rapproché du bol, dès que mes mains sont entrées en

contact avec ses parois lisses, je me suis dit je vais perdre mes dents, je vais les arracher moi aussi, je vais les récolter une à une dans mes mains, et je vais les mettre dans une petite boîte en porcelaine. Et mes mains tremblaient. Je tremblais à l'idée de prendre ce bol dans mes mains. Et plus je m'approchais, plus je tremblais à l'idée qu'il faudrait d'abord que je me fasse éclater toutes les dents. Alors je regardais son dentier. Et plus je regardais le dentier qui baignait dans le bol, plus j'espérais qu'il se mette en mouvement, qu'il se mette à claquer le long des parois du bol comme la petite main dans la famille Adams, la chose là qui m'avait tant fait peur un mercredi après-midi après l'école, et que le dentier du bol me rappelait sans cesse quand je le regardais flotter dans son drôle de liquide. Pourtant même si j'en avais peur je l'observais attentivement comme une chose précieuse qu'il fallait impérativement que je possède. Je me disais tu dois porter ce dentier. Tu dois prendre ce dentier dans ta

main, et d'un geste mimétique, que j'avais maintes fois reproduit quand je la regardais en cachette mettre son dentier, je portais ma main à la bouche en reproduisant un son de claquement pour vérifier la solidité de la structure. Et, en m'imaginant mettre son dentier dans ma bouche, je me disais, bon à présent que tu prends ces dents dans tes mains, que tu évalues leur volume avec tes doigts que vas-tu faire ? C'est-à-dire que je m'imaginai déjà avec son dentier dans ma bouche, un dentier dense, d'une épaisse armature métallique à plaquer dans la bouche, je l'aurais pris dans mes mains, je l'aurais saisi, je me serais penché au-dessus du bol, j'aurais plongé ma main dans le liquide du bol, j'aurais senti le dentier contre mes phalanges, et j'aurais tiré de toute mes forces la petite dentition immergée devant moi, et je l'aurais dans mes mains, je le garderais dans mes paumes, comme un petit oiseau tombé d'un nid, et une fois que je l'aurais ainsi recueilli avec mes doigts, que je

l'aurais dans mes mains, je ne saurais plus quoi en faire. C'était ça le problème, c'est que j'imaginai déjà le porter à mon tour, le fixer dans ma bouche, mais je ne savais plus comment faire une fois que je l'aurais entre mes doigts. Pourtant je sentais très bien, même immédiatement, dès que j'ai vu le dentier dans le bol, je me suis dit je vais le mettre dans ma bouche. Il n'y a qu'une chose à faire si je vois ce dentier dans le bol, je le prends, je le sors ou alors, je l'arrache avec une pince que j'aurais dans mes mains, parce que... seulement par le regard, même en le convoitant longtemps, il ne vient pas jusqu'à ma bouche. Je n'ai peut-être pas une bouche suffisamment attrayante. Pourtant je le fixe intensément et je prends des poses de pin-up, je fais la moue, et je veux le prendre dans ma bouche, mais mes lèvres à elles toutes seules ne suffisent pas à faire sortir le dentier du bol. Alors j'ai imaginé, plutôt que de l'aguicher, je pensais, je m'imaginai, je m'imaginai déjà l'avoir dans la

bouche, l'avoir sous les lèvres, le prendre, le saisir, le sortir du bol en le secouant légèrement, et faire tomber les gouttes du drôle de liquide dans lequel il baigne. Et une fois que je l'aurais secoué je ne saurais plus comment m'en débarrasser. Donc je restais là, planté là avec le dentier immergé devant moi dans le bol, avec la sensation du dentier dans la bouche, puisque je m'imaginai l'avoir installé dans ma bouche, et je ne savais pas comment faire, et pourtant je le sentais en moi, dans ma tête, et je ne savais pas comment faire pour mettre ses dents sans casser les miennes, et pourtant je voulais tant le porter dans ma bouche, alors que je n'avais aucune raison de le faire, parce que j'en avais déjà des dents, je n'avais donc aucune raison de porter un dentier ou de remplacer mes dents, donc je n'avais pas de raison de mettre un appareil dans ma bouche, mais c'est simplement d'être perpétuellement confronté à la vision du bol avec le dentier au milieu qui m'a donnée l'envie tout de suite quand je

l'ai vu, je me suis dit ce dentier dans le bol il faut je le porte à ma bouche. Parce qu'il faut que je le porte, il faut que j'éprouve moi aussi sa denture, il faut que je la fasse mienne pour comprendre. Parce qu'un dentier comme ça, tout seul, dans un bol, ce n'est pas tout à fait des dents. Il n'a pas encore de corps, il n'a pas d'attache, c'est un corps étranger sans corps plongé dans un bol. Il est seul dans le bol et il attend. Il attend que quelqu'un s'en saisisse et le mette dans sa bouche. Et moi en le voyant dans ce bol, seul sur le bord du lavabo, je me suis dit il faut que je le porte à ma bouche. Et, et de là est née une sorte, une sorte d'obsession, j'étais un peu obsédé de vouloir, d'avoir envie de, d'avoir besoin de le mettre ce dentier, d'avoir besoin de le sentir dans ma bouche, d'en ressentir les contours, et le toucher avec ma langue. Et et... je souhaitais ardemment le mettre dans ma bouche, et remplacer mes dents avec ce dentier qui était posé là dans un bol sur le bord d'un lavabo, et j'avais les

idées qui s'entrechoquaient dans ma tête, et je me disais bon tu vas casser tes dents avec un marteau, et tu vas prendre ce dentier dans ta bouche, tu vas le prendre dans ta bouche, parce qu'il est seul dans un bol et que tu veux porter un appareil pour avoir les mêmes dents qu'elle. Et je m'imaginai très bien vivre avec le dentier dans ma bouche, avec l'idée de pouvoir retirer mes dents de ma bouche le soir avant de m'endormir comme on retire ses bijoux, je pourrais le poser dans le bol qui trônerait tout près de moi sur la table de nuit, et j'aurais même pu me réveiller en pleine nuit pour décider de le replacer dans ma cavité buccale, mais pour l'instant, il n'est pas dans ma bouche, il trône toujours dans le bol, il n'appartient pour l'heure à aucune bouche, même si je sais qui le porte la plupart du temps, je ne vais ni le prendre, ni le placer dans aucune autre bouche, il ne prend aucune place particulière, il est dans ce bol, il est seul, il ne bouge pas, il est rose et blanc, il baigne dans son liquide, mais

moi de le voir comme ça, tout de suite j'ai eu envie de le mettre dans ma bouche, de le porter à mes lèvres, à mon nez pour en sentir les restes de salive, c'est-à-dire de faire, d'effectuer le geste de plonger ma main dans le liquide trouble qui l'enserme, de la plonger franchement et m'en saisir et en le saisissant, d'être saisi de le saisir, et de le porter à ma bouche et de l'ouvrir pour le mettre à l'intérieur. Donc il a fallu que je le regarde, que mes yeux se posent un matin sur le bol, que je tombe nez à nez avec son dentier, et que j'aie eu envie de le porter à la place de mes dents. Parce que de le voir posé comme ça, dans un bol, sur un bord de lavabo, ça m'a tout de suite donné envie de le porter à ma bouche. Alors je reste là, le corps inerte, les bras ballants à regarder le dentier de ma mère, et je me rends compte que mes mains ne bougent pas, et j'imagine encore que je veux le toucher, je veux porter un appareil, tout comme elle le porte tous les jours, et j'imagine encore que si je fracasse mes

dents avec un marteau et que je prends son dentier dans mes mains je vais m'endormir avec son dentier dans la bouche.

La tige d'un jonc est droite et flexible. Elle s'arrache d'un coup sec. Le sol de la maison est constellé de fissures. Les rhizomes traçants ont permis aux bambous d'envahir la cour. C'est peut-être pour ça qu'elle tient encore debout. La porte est recouverte de condensation. L'hiver il faut mettre une guenille sur le carrelage et colmater les fenêtres. C'est une grande pièce à vivre avec une table de ferme vissée au milieu. Des chaises recouvertes d'un simili cuir bordeaux sont disposées tout autour. Dans un coin, entre le réfrigérateur et la panière à pain, le fusil du père est triomphalement rangé dans une housse en tissu marron. Ça sent bon le chien mouillé et la soupe paysanne. La cuisine révèle le potentiel du lieu par dissonance ; le petit salon de lecture où crépite un feu de

cheminée, les vitraux de la porte d'entrée, les carreaux de ciment en damier vert et blanc, les moulures, les hauts plafonds fissurés, l'énorme escalier qui donne sur deux étages, les grands paliers vides, les six chambres, le plancher en chêne qu'il faudrait poncer, le grenier enfin. Pas du beau. Du vieux. Du solide. La roche sur laquelle est bâtie sa maison. Ici, dans le fauteuil, face à la fenêtre, elle regarde son fils manger. Son bras repose sur l'accoudoir. La télévision est allumée. Ils ne se parlent pas. Il dort souvent chez elle depuis qu'il fait des réserves. Ça lui laisse plus de temps loin de sa bonne femme. Elle se dit qu'il n'est jamais vraiment parti. Que c'est grâce à la maison qu'elle le tient sous sa coupe, qu'elle préserve l'essentiel. Tant qu'elle vivra, sa bru n'habitera jamais ici. Ou alors il faudra la tuer. Elle sourit. Elle incline son dossier. Les filles-mères sont de mauvaises mères. Tout le monde sait ça mais personne n'ose le dire. Elles couchent avec le premier venu et après elles

viennent chialer quand elles sont en cloque. C'est comme ça. On ne dit rien de nos jours. On accepte tout. Il faudrait même les plaindre. À la télévision on nous rabâche tous les jours que les mères célibataires ont une vie difficile. Les mères célibataires n'arrivent pas à joindre les deux bouts. Les mères célibataires se privent pour élever leurs enfants. Les mères célibataires souffrent. Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre. Les bonnes mères couchent avec leur mari. Point à la ligne. Elles ne baissent pas leur culotte devant n'importe qui. Il a fallu que cette petite trainée, cette salope de marie-couche-toi-là, décide de jeter son dévolu sur mon fils. Il avait quinze ans de moins qu'elle à l'époque. Il était mineur. Elle avait trente-cinq ans la garce. Et après on dit que ce sont les hommes qui sont tous des détraqués, comme si ça ne lui suffisait pas de s'afficher avec le cousin de la famille quand elle était gamine, il les lui faut tous, ces filles-là n'ont aucun honneur, aucune morale, c'est

tellement excitant de se taper un petit jeune, alors le cousin du père de son bâtard, ça donne plus d'allure au tableau, et mon idiot de fils qui l'a épousée, on ne se marie pas avec une fille-mère, pire que du chienlit cette espèce-là, une fille-mère, et l'autre qui va témoigner à la télévision en mille neuf cent soixante-huit pour raconter qu'elle est tombée enceinte par accident, c'est pas croyable des filles comme ça, elles pensent peut-être qu'on fait des drôles par l'opération du Saint-Esprit, on ne l'avait pas prévenue soi-disant, et puis quoi encore, on ne parle pas de ces choses-là, à la limite si elle s'était mariée avec lui, au moins elle n'aurait pas accouché d'un petit bâtard – la honte de cette famille – mais il fallait qu'elle se venge, qu'elle prenne mon fils pour se rapprocher de l'autre et de son sang pourri. Moi je dis que ce genre de fille ne mérite pas d'avoir des enfants. Je suis d'une espèce de mère en voie de disparition. Elle regarde son fils

assis à la place de son père. Elle pense à son mari. Elle fait son signe de croix.

*Corps emmurement*

Derrière les silences, son corps emmuré. Il n'y a pas de corps plus neutre, plus parfaitement transparent, plus au fait du vide que son corps de femme enfermée dans la maison. Son corps s'est délabré. Il l'a trahie. Le miroir de la salle de bain en est le seul témoin. Au bord du lavabo, son dentier trempe dans un bol. Il est la quintessence anonyme de son corps détruit et elle trouve ça très bien. Il ne contient rien de plus que ce qui y repose. Ce qui veut bien tenir encore. Du corps humain souffrant, d'une souffrance liquide, à la limite du supportable. De la maison où personne ne vient parce qu'ils ont honte, elle a rêvé qu'elle la tuait. Au milieu de sa cuisine, dans une nuit habituelle où s'acheminent les fous et les chiens, elle la frappe à mort. Elle n'a plus mal alors, elle peut

marcher, courir vite pour se jeter sur elle, et la ruer de coups avec un objet contondant, une barre de traction qui trainerait dans sa chambre d'adolescent, et la vieille tombe ensevelie sous les coups de l'objet métallique, débordée de sang, sans un cri peut-être. Ou alors si, justement, son corps à elle qui crierait. Avec des cris de dents, de chiens enragés toutes canines devant, qui arracheraient la chair, et le dos malgré tout un peu courbé par le poids de l'horreur, de la voir ainsi matraquer la marâtre, son éternel bourreau, celle qui l'a dépossédée de sa maison, de leur maison, et la vieille qui la regarderait sans rien pouvoir faire d'autre que de subir l'effroi de sa violence qui la dépossède, la rosse, lui éclate tout le corps, quand c'est son corps à elle qui se régénère, que le foie la rate explosent, et la mâchoire fracturée comme une revanche à ses dents effondrées, ses rotules pour les siennes, qui ne la portent plus tellement, elle si lourde, emmurée dans son corps, alors elle broie ses os, ses poignets, ses

rotules encore, les deux coudes, elle s'affale sous les coups, glisse sur elle, elle ne tient plus debout, son corps lourd, derrière le silence, des crissements, des gestes sur le carrelage maculé de sang, elles tombent de tout leurs corps dans un même mouvement, et du couteau qu'elle saisit sur l'évier de la vieille, elle l'assassine, elle y va de bon coeur, de tout son coeur qui dès lors n'est plus nécrosé, elle fend sa peau comme une soie fragile, sa peau fine et ridée qui s'ouvre pour laisser le sang s'épancher et les mots qui sortent alors de la bouche sont confus, ils racontent une histoire de corps de femme abandonnée, jamais aimée jamais considérée jamais choyée, malgré sa beauté passée sur le vieux port, le sang s'épanche, elle s'épanche en mots confus, ce qu'elle dit se perd dans le tumulte du sang, des viscères, de la matière blanche et spongieuse du cerveau qui sourd de la tête éclatée de la vieille, ce qu'elle dit, ce que crie son corps raconte l'image dernière de son corps

disloqué. C'est un cri puissant, sonore, vindicatif, qui exprime quelque chose derrière l'horreur de son acte, quelque chose d'authentique. Elle dit que c'est injuste que son corps soit comme il est maintenant, prisonnier de ces murs humides, de cette maison qui n'est pas la sienne, pas la leur, et que la vieille peau aurait dû mourir, qu'elle mériterait d'être morte pour le mal qu'elle leur a fait, à tous les deux. À présent, elle marche dans la maison, dans les couloirs de la maison, et ses genoux la font atrocement souffrir. Elle est lourde à nouveau. Elle se souvient de son corps d'enfant quand elle courait. Si elle tuait la vieille elle pourrait revivre dans le cri démultiplié de son enfance. Les os de ses hanches craquent. Il se confondent avec le silence de la maison. La perte de l'enfance. La perte du corps. Elle respire mal. Elle s'allonge de tout son corps. Lourdemment. Elle a tiré le drap jusqu'au menton. Il est parti depuis une semaine. Elle est seule dans la maison. Emmurée

dans son corps. Elle regarde ce corps devenir un territoire, son territoire de grande détresse. Elle se souvient quand elle marchait sur le vieux-port. Elle se souvient de ses chaussures à talons. Si proches ces talons. Si proche le souvenir de son corps. C'est à l'endroit des talons qu'elle se mue.

*Parler de la pluie et du  
beau temps*

On ne serait pas sur une forme de bonheur là... Enfin je veux dire comme ça, assis au soleil... On serait plutôt pas mal... On aurait le temps... De toute façon ça finira bien par passer... Tout passe dit mon père... Sauf la pluie... Surtout la pluie en fait... On est sur une forme de pessimisme... Limite cynique le type... Moi je dis qu'ils ont quand même bien le droit de profiter et de se poser là peinards sans qu'on vienne leur dire ce qu'ils ont à faire de leur retraite... Parce que ça va bien cinq minutes, les gens qui nous disent ce qu'on doit faire, et à quelle heure faudrait se lever... Dans quelle maison faudrait habiter... Et les travaux qu'il faudrait prévoir... Limite les mecs viennent te border

le soir en te récitant la morale républicaine... Bon faut pas charrier non plus, on n'est pas un troupeau de veaux qu'il faut dresser... Et après quoi, ils prennent le temps... Ils ont bien le droit de flâner un peu mes parents... Non mais quoi... On est même sur une forme d'errance bien légitime... Disons un espace de détente qu'ils s'octroient, et qu'on n'est pas près de leur enlever... Ah mais je les entends quand même les types du genre de ton père... Tu vois ceux qui regardent la télé poubelle... Je les entends me dire que je suis un bobo... Mais ça veut dire quoi bobo... Tu sais pour moi bobo, on est sur une forme de case, d'étiquette... Ça ne veut rien dire ton truc des étiquettes... Tout ça comme un scotch sur une enveloppe... Juste peur qu'on découvre ce qu'il y a à l'intérieur... Alors on raffine soi-disant, et on s'invente des trucs du style bougon bobo, ou un truc de ce genre là... Alors moi je veux bien qu'on glose sur le concept de bobo, le style bobo, les trucs qu'ils portent, les goûts et même

la couleur des rideaux façon magazine de déco... Si tu veux, enfin pourquoi pas... Mais c'est quoi le truc en fait... Bobo ça veut dire bourgeois bohème... Voilà disons qu'on est sur une forme de bourgeois bohème... Mais je te le confirme je préfère dix fois un bourgeois bohème à un bourgeois réac... Non mais là je t'arrête tout de suite... Moi j'ai jamais pu saquer les bourgeois... Ou alors ceux qui font semblant d'en être, alors c'est certainement pas aujourd'hui que je vais commencer... Oui semblant je te dis... juste pour l'image qu'on veut renvoyer... L'image... T'as rien de plus conformiste que ça... Tu te lèves un matin et t'es pris de panique parce que la petite façade de ta grande maison n'est pas assez blanche, ou alors que le voisin a soudainement décidé d'acheter une plus grosse voiture que la tienne... C'est quand même bas de plafond... Tu ne m'enlèveras pas de l'idée que c'est bas de plafond... Mais pourquoi tu t'énerves... À aucun moment je les ai insultés !... Est-ce que j'ai dit

que c'étaient des bas-de-plafond... Non à aucun moment... J'ai simplement dit que ce genre de raisonnement sur l'image que l'on veut renvoyer de soi, et les fictions qu'on se crée en se persuadant qu'on fait partie de la bourgeoisie, parce qu'on possède une grosse voiture et une belle maison avec piscine, ça c'est bas de plafond... Donc ça n'a rien à voir... Après si tu penses que tes parents sont visés ça n'engage que toi... Mais ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit... Après c'est vrai que tes parents... Ils pourraient parfois garder leurs réflexions pour eux... La dernière fois, par exemple, je ne suis pas certain que mes parents étaient très à l'aise... Tes parents ont quand même passé trois heures à leur parler de leurs maisons... Les problèmes de piscine avec le liner qu'il faut changer... Je suis d'accord faut bien parler de quelque chose... Mais passer trois heures, pour ne pas dire quatre, à montrer des centaines de photos de travaux dans ta résidence secondaire à la campagne, alors

que mes parents sont obligés de venir habiter chez nous parce que la maison qu'ils louent est inondée, je trouve ça un peu limite... Oui parfaitement c'est un peu limite... Oh et puis bon on arrête là... Non mais c'est quoi le truc, on a décidé de se détruire notre petit café au soleil.... C'est vrai qu'on est sur une forme de ciel sans soleil... Oui il pleut... Pardon... J'avais juste envie de le dire un peu différemment... Pour changer exactement... Pour me distinguer... C'est bien ça non ?... Le but de la vie... Se distinguer... Faire plus riche... Plus beau... Plus intelligent que les autres... Je ne sais pas je te le demande... T'as plutôt été à bonne école, comme on dit, avec tes parents... Oui c'est bon j'arrête... De toute façon j'ai bien compris la leçon... J'ai bien vu la dernière fois que ça t'avait pesée qu'on les héberge... On était bien content en même temps qu'on nous aide un peu avec la petite... Parce que s'il faut attendre tes parents... Ils n'avaient pas le choix mon amour... Ils louent déjà une maison alors

que mon père devait vivre dans celle de ma grand-mère... C'est la sienne... Tu le sais très bien... Sa mère a l'usufruit et tant qu'elle n'est pas morte, mes parents n'iront jamais vivre là-bas... Tu sais bien qu'elles se détestent avec ma mère... Dans une maison de retraite ?... Mais mon père est beaucoup trop loyal pour ça... Loyal le mot est faible... Il est moralement incorruptible... C'est sûr que si c'étaient tes parents... Ils auraient moins de scrupules... Non mais je te vois venir là avec tes grands yeux ahuris... Arrête de me regarder comme ça bon sang... Tu me rappelles les autres là, cette bande d'abrutis qui adultent tout ce qui peut faire bourgeois ou chic et qui me regardent avec leurs yeux de merlan frit parce qu'ils ne comprennent pas pourquoi je trouve ça affligeant... Je t'en foutrais du chic moi... Oui tes parents par exemple ! ... C'est sûr que les miens avec leur histoire d'usufruit et de maison inondée... Ils n'ont pas trop le temps de se poser la question... Ah pardon... Ce n'est

pas la question ? ... Tu crois vraiment que les tiens ne sont pas si obsédés que ça par leur image... Tout est une question d'image pour eux... Non mais pincez-moi là... je dois rêver... La dernière fois on a eu droit à une explication de texte... Ton père disait justement que tout est une question d'image... Oui t'es arrivée au moment où le ton montait... Si t'avais un peu plus le courage de t'opposer à lui, à eux, t'aurais pu entendre les inepties qu'il profère... Bon j'en étais où moi avec tout ça... Ah oui les bourgeois réacs... Oui, enfin là on est sur une forme de pléonasmisme si tu vas par là... Non parce que tous les bourgeois sont réacs... Bourgeois c'est un état d'esprit je te dis... Par exemple les bourgeois adorent posséder une grosse voiture... Parce que tu vois avoir un gros SUV ça fait riche... Alors on arrive en retard... Pour pouvoir un petit peu la montrer... On tarde, on tarde... Et on apparaît enfin aux yeux du peuple !... Après avoir paradé dix minutes dans la rue devant tout le monde, dans la dernière

voiture à la mode... Non mais sérieusement, c'est pas une forme de mépris ça !... Je te le demande... On est sur une forme de mépris absolu là... Qu'est ce qu'ils en ont à faire mes parents de leur bagnole de luxe, ils ont à peine une Clio en état de rouler... Bref, bobo ou bourgeois c'est un état d'esprit... C'est pas une question de salaire ou de classe moyenne... Mais bon on est quand même sur une forme de bien-être là... Posé comme ça sur cette petite terrasse avec la fontaine au milieu... On se croirait dans le sud de la France, presque à Aix-en-Provence... Le soleil en moins... Alors on va pas commencer à se rendre malade pour des questions de distinctions... Mais parce qu'on est sur une forme de distinction là ma vieille... Et oui, oui d'accord Bourdieu... Si tu veux mais c'est pas le propos... C'est pas mon propos... On ne va pas s'enfermer dans des paradigmes non plus... Mais non je suis pas dogmatique ... Faut pas exagérer... Mais bien sûr... On est d'accord... Mais attends voir,

je vais te raconter une anecdote... Le dîner, la dernière fois, chez ta mère ça ne te dit rien ?... Tu ne te souviens pas ?... Tu y étais pourtant ma pauvre... Et oui t'as oublié... Tu devais faire tapisserie comme d'habitude... Bref, un moment vous me laissez tout seul dans le salon avec le type là, le prototype du théâtreux... Oui c'est ça pendant le festival, le mec du cinéma si tu veux... On s'en fout, c'est pas la question... Quel est l'abruti qui ne fait pas du cinéma de nos jours... On est sur une forme de détail là... Enfin bref... Le type je ne sais pas quoi lui dire donc je tente une de ces vanes qui nous avaient tellement fait rire à l'époque... Évidemment je ne me souviens pas de la chute et y a un blanc... Et tout de suite on est sur une forme de malaise tu vois... Alors je veux bien parler de la pluie et du beau temps moi, on passe sa vie à parler de la pluie et du beau temps de toute façon, ça ne me dérange pas... Mais pour dire quoi... Je ne comprends pas les bourgeois... Ou les gens qui catégorisent...

On n'a vraiment rien à se dire... Ce sont des étrangers pour moi... On ne peut pas tout mélanger non plus... Après on est sur une forme de confusion... Bobo réac bourgeois... Ça commence à être pénible pour tout le monde ces longs silences laborieux... Oui enfin, je constate que tout ça est resté très vivant, c'est plutôt bon signe... On est sur une forme de ritournelle en quelque sorte... Bon on va se détendre un peu et on va quand même prendre un petit croissant avec le café là ?... On a quand même encore faim !... Il paraît qu'il va pleuvoir pendant des semaines... Je sais... Je ne devrais pas m'énerver comme ça... Mais je n'arrive pas à joindre mes parents... Je lui avais dit à papa que l'eau allait monter plus que la dernière fois... Tu sais bien qu'il me dit oui pour avoir la paix mais qu'il n'en fait qu'à sa tête... Ce n'est pas normal le silence de ma mère... Ce n'est pas son genre... J'ai peur qu'ils soient vexés tous les deux par cette histoire... Je vais peut-être passer les voir et leur

proposer d'habiter chez nous jusqu'au retour des beaux jours...

## 20 *Le mur*

La vérité c'est que tu es folle... On peut tracer ta folie à la pointe d'un couteau... La lire sur les murs de la maison... Tu ne colles pas... Nulle part tu n'arrives à toucher le monde... Peu à peu l'angoisse de ne plus prendre part au quotidien s'est concrétisée... Le réel t'écrase comme un bloc de pierre... une chape de béton dans une mer de béton... À faire des gestes de béton... Dehors tu t'enlises... Tu marches toute une nuit, une nuit de mai, sans parler, sans écrire... Tu attends le chant du rossignol... La perfection de son chant te tient en éveil au milieu des crissements de ville... C'est ce chant qui éclabousse ta nuit... qui la fait durer dans le temps, et te comble malgré la douleur... malgré les voix qui te disent qu'il ne faut plus vivre... qu'il te faut quitter la maison... Vincent et ses

parents tristes... c'est de vous... c'est de toi dont ils parlent... mais lui, le rossignol, te tient en éveil et finit par te persuader de ne plus vivre ou alors de t'obstiner follement à vivre... l'un ou l'autre selon le jaillissement de son chant... de sa gorge, qui étreint tout le silence depuis le premier jour de ta vie jusqu'à aujourd'hui... Alors tu l'écris sur les murs de la maison... dans les murs de la maison qui s'émiettent de tes ongles... et tu oublies le mal de vivre... et tu sens le bonheur de respirer hors des murs.... Pour en apprécier l'effet tu t'arrêtes devant une vitrine... À défaut de pouvoir comprendre tu fixes ton regard sur les perles d'un collier... De la forme arrondie naissent les envies dangereuses... Tu crispes tes doigts sur ta cuisse... Ta tête s'abaisse... tu observes l'inclination de ton visage émacié... Le désir perle à l'extrémité de tes cils... Tu fais glisser ta main le long de ta nuque rendue humide par le délire... Tu la caresses longtemps, puis tu lèves les yeux vers ton reflet... Un sourire radieux

inonde ton image... Le mur... L'idée du mur... La sensation du mur... La dureté du mur... La violence du mur... L'angoisse du mur lézardé... Tu te traînes jusqu'à chez toi... Tu ne ressens pas encore le mal comme une étreinte perpétuelle... plutôt comme le souffle d'un adversaire chaud et vaguement poisseux... Tu t'allonges sur le canapé... Tu regardes la marque qu'une petite pièce de monnaie jaune a laissé dans la poussière de ton étagère... Tu fermes les yeux... Tu te mets à rêver à la femme... à l'enfant... à la mère... à cette existence trouble que tu n'as pas souhaitée... mais aussi à la forme des nuages, à la couleur de l'or et à l'odeur de l'essence... Lorsque tu t'éveilles au milieu de la nuit, tu te retiens longtemps de porter ton regard sur le mur... L'amertume et la tiédeur te collent à la peau... Tu pourrais rester entre les murs de la maison tout le jour... Toute la nuit... Dans ces moments et dans quelques autres où s'impose une qualité toute particulière de l'obscurité, tu es étrangement heureuse

à la pensée que ce qui t'arrive là, c'est l'effondrement tout entier de ta vie... Tu n'as plus besoin de sortir et de te mêler à la foule pour te sentir participer à une quelconque existence... à une vaine tentative d'intrusion... Tu attends que vienne le jour que passent les heures... le moment propice où tu pourras dire à Vincent les choses, quand il comprendra où son père est parti.

21  
*Distorsions*

Je vis ma mère qui fumait une cigarette à la fenêtre. Elle recrachait toujours la fumée à l'intérieur quand elle parlait. Moi j'étouffais. Je faisais semblant de respirer.

Elle ne sait pas que cette histoire me distord le ventre.

Elle racontait j'ai le souvenir d'un jour où il est rentré au petit matin ivre mort, hilare en nous réveillant pour nous annoncer que nous étions fauchés, que nous avions perdu toutes nos économies parce qu'il avait tenté de remporter la mise à la roulette. Il déambulait à travers l'appartement en vociférant qu'il fallait prendre des risques dans la vie, que c'était quoi les risques que je prenais derrière mon petit guichet, dans ma petite maison

de la culture toute étroite de petite campagne mal dégrossie. Je lui ai sauté dessus. Il est tombé en arrière et sa tête a violemment heurté le plancher. Je lui ai saisi les avants-bras pour le maintenir au sol. Il était ivre de rires et d'alcool. Je l'ai regardé avec toute la haine que je détenais depuis l'enfance et sans le ménager, sans même penser un seul instant que ton frère n'aurait jamais dû assister à ce genre de débordement, je lui ai craché au visage plusieurs fois d'affilée, et lui riait à s'en tordre de douleur. Quand j'eus fini, enfin quand la salive me manqua à la bouche, je me suis relevée d'un bond, je me suis tournée vers ton frère sans un regard pour lui, je l'ai pris par le bras et nous sommes sortis sur le Vieux Port.

Dans la rue nous étions encore en pyjama, transis de froid et de tristesse.

Je vis mon père qui parlait tout seul sur la jetée. Il était tôt. Il n'y avait personne.

J'avais pris le premier ferry sans les enfants pour essayer de comprendre, pour essayer de le convaincre d'arrêter de ruminer pour la maison.

Il ne sait pas que cette histoire me distord le ventre.

Il disait pendant que je fais ce job d'été pour retraité je ne suis plus obligé de faire semblant d'aller bien. Je regarde passer les gens qui font le tour de l'île à vélo mais je sens qu'ils me pèsent tous ces touristes, des parisiens la plupart du temps, parce qu'en pleine saison les locaux préfèrent partir ou se terrer chez eux plutôt que d'assister à cette parodie de vie simple. Comme si on choisissait de vivre simplement, comme si la façon de vivre dépendait d'un choix libre et indéterminé. Moi ça fait plus de soixante ans que je vis simplement comme ils disent et pendant qu'ils parlent, pendant qu'ils dissertent sur

la vie simple et les gens qui la font, je les regarde passer à vélo avec leurs baskets blanches et leur petite mine cool, cette mine qu'ont les gens qui n'ont rien arraché et qui n'arracheront jamais rien, comme si faire du vélo pour aller chercher trois légumes bio sur un marché suffisait à leur faire comprendre la vie qu'on a ratée de peu.

Je vis un paysage de brindilles fendues sur une ligne de brume grise. Un gris de fin du monde. Les champs étaient recouverts d'eau stagnante. Le ciel était comme maculé d'une tourbe épaisse et drue. Sans nuage. À la lisière de l'eau on apercevait les tuiles des maisons et des fenêtres éventrées. Les habitants qui vivaient là étaient partis. Elle était seule. C'était sans doute mieux comme ça.

Ils ne savent pas que cette histoire me distord le ventre.

Il marmonnait je me retrouve encore seul avec ma mère dans ma maison. Elle ne sait pas que ce n'est plus la sienne. Je reste là à écouter son souffle se déployer depuis la table où papa buvait sa soupe. Je ne vais pas tenir comme ça très longtemps, je vais finir par la foutre dehors. Je sais bien que ta mère ne comprend pas pourquoi je pars, elle croit que j'ai peur de manquer d'argent, que les autres vont me juger avec mes petites chaussures bon marché. Je sais que c'est difficile à admettre pour elle, mais moi je n'ai jamais demandé à partir, je voulais vivre ici, je n'ai pas l'esprit d'un découvreur de monde, alors j'ai dit à ta mère la maison elle me revient, je n'achèterai jamais la maison de la rivière, mais ta mère m'a répondu qu'on avait la possibilité de l'acheter, qu'elle savait bien qu'on n'avait pas beaucoup de moyens mais que ça serait toujours ça en plus qu'on te légue-rait, et puis la petite aussi ça la rassurerait de savoir que ses beaux-parents allaient bien, parce que soi-disant ta femme

s'inquiète de nous savoir dans un logement humide, elle lui aurait même dit Hélène vous ne devriez pas accepter de vivre dans de telles conditions à votre âge, et moi j'écoute ta mère me raconter tout ça, comme quoi ce serait mieux d'être propriétaire, que ça nous permettrait d'être vraiment chez nous et d'avoir un lieu sain pour tous vous accueillir.

*Les pieds devant*

Avant de mourir, il aurait fallu se dire une dernière fois les choses, c'est ça qu'il aurait fallu faire, ne rien attendre de l'avenir puisque qu'on n'avait plus le temps de se raconter des histoires, alors j'ai dit à ton père que je voulais mourir, qu'il ne fallait pas compter sur moi pour vivre avec elle, enfin plutôt crever, oui j'ai dû dire plutôt crever parce que m'infuser sa mère après les années de mépris accumulées, ce n'était plus du tout envisageable. Il a froncé les sourcils comme il fait souvent avec les choses qu'il ne veut pas entendre, et je lui ai ordonné de m'écouter, d'entendre les mots que je devais prononcer, pas ceux des autres, pas ceux que toi tu faisais semblant d'entendre, non, simplement mes mots, les mots que j'ai à dire, les phrases qui tapent tout au fond du

corps, toutes celles que je pensais oubliées dans la mémoire, dans mon corps d'enfant figé sur une photographie en noir et blanc, et sur laquelle je souris. À présent la maison est tellement silencieuse, on perçoit juste le clapotis de l'eau qui vient taper contre le bord des parpaings, le long des plinthes de la véranda. Je lui avais dit qu'on devait partir, qu'il ne fallait pas attendre aussi longtemps, mais il ne m'a pas écoutée, il a préféré se terrer dans le silence, se murer comme il fait toujours quand on aborde le sujet de la maison devant toi. On pouvait aller chez vous. Ta femme nous avait dit qu'on était les bienvenus, que ça lui faisait plaisir de nous aider le temps qu'on trouve une solution, le temps qu'on se retourne, mais ton père n'a rien répondu, il a juste fait un petit hochement de tête en regardant par terre, alors quand tu as dit qu'on allait encore se retrouver pris dans les inondations, que tu avais vu aux informations régionales que la crue allait monter bien plus vite que la dernière fois,

j'ai senti ce désespoir en moi, si dense que la nausée est venue, j'ai d'abord cru que j'allais m'effondrer, me répandre comme une flaque de boue sur le plancher, et ça devait se voir que je vacillais un peu parce qu'elle m'a soutenue, au moment où j'ai senti mes jambes se plier, elle a posé sa main sous ma nuque humide, et tu as bondi aussi parce que sans ça je l'aurais entraînée dans ma chute. C'est pas un gros gabarit la petite, pas comme celle qui ne faisait rien d'autre que de te raconter des histoires. Je dis ça mais j'aurais aimé en écrire, moi, des histoires, j'ai même aimé quelqu'un comme ça, un professeur aussi, qui remplissait les murs de phrases, il avait tapissé sa chambre avec les pages de *La peste* d'Albert Camus. Tout ça tu le sais déjà. J'ai dû te le dire au moins mille fois. Je radote. Je raconte toujours les mêmes vieilles anecdotes. Ça me fait du bien d'en parler, de feindre d'oublier juste pour me donner l'illusion de les revivre un peu dans le dialogue. Tout ça c'est loin à présent.

C'est sûr que parfois je me dis que j'aurais dû rester en haut avec ton frère. Mais je voulais que tu aies un père. Alors j'ai accepté de redescendre avec lui et aujourd'hui je me retrouve prisonnière (sans doute pour l'éternité) de ces murs qui suintent de partout, avec cette satanée odeur de laiton qui plane dans l'air, pendant que ton père est parti je ne sais où, peut-être sur l'une de ses îles pour faire ses réserves ou alors chez sa mère pour récupérer sa foutue maison. Il rêve. Elle n'en partira que les pieds devant.

*II*  
*La pellicule des mythes*



*La nuit jusqu'au débord*

(Mercredi 7 août 1991)

et dire que les histoires qu'on invente sont les fables qui tiennent au corps, avec le froid dans la maison et les poumons qui brûlent à cause de la cigarette, l'asthme qu'il avait, et la rage déjà quand il balançait tous ses bouquins en dansant sur lui-même, moi j'entendais surtout ses cris à elle qui couvraient les siens, et qui traversaient la porte de l'appartement, depuis les trois étages que je montais à toute allure pour les rejoindre, et je trouvais toujours cet amoncellement de fumée qui flottait comme des corolles au dessus de la tête de mon fils, mais elle s'en foutait pas mal de tout ça, et du reste d'ailleurs, les factures à payer, les piles de linges sales, la moisissure, les taches de nourriture partout sur

la gazinière, la crasse à même la table sur laquelle nous mangions, toujours, avec les restes de la veille, pourtant elle l'aimait, pas de doute là-dessus, elle y mettait tout ce qu'une mère peut offrir d'amour à un enfant qui vous donne une dernière chance de faire table rase – alors elle raccrochait quand elle m'entendait rentrer, en murmurant il arrive, comme pour signifier à l'autre au bout du fil que la récréation était terminée, que le mari en trop revenait pour mettre fin à sa tranquillité, à sa liberté de femme, au peu de responsabilité qu'elle se donnait et que son passé légitimait à tous les coups, tu ne peux pas comprendre, une enfance comme la mienne ça vous laisse sur le carreau, et puis d'évoquer la Grand' Rive et son ex, le prof de philo, l'évaporé, le disparu, celui qui repoussait la nuit jusqu'au débord, avec l'enfant, le premier fils, qui devait attendre dans le petit deux pièces que les choses se tassent, que la nuit cesse pour de bon, pour enfin entendre Hélène, sa mère,

rentrer avec lui, et s'envoyer en l'air dans le salon jusqu'au petit matin, alors oui, je lui en veux de ne pas admettre que cette enfance-là, elle n'était pas mieux que celle de François, que l'absence de ses nuits, sa solitude, il pouvait aussi les ressentir dans les coups de téléphone qui n'en finissaient pas, et que mise à part jeter des livres sur le sol, il n'avait pas d'autre issue pour attirer son attention, pour oublier cet horizon d'immeubles couleurs d'agrumes, avec l'illusion du lac au bout de la rue, loin, très loin de la maison, du chêne et de la forêt qui bordent les secrets de mon enfance, loin aussi des mères qui oublient, alors je me suis dit qu'il fallait qu'on parte, qu'on lui offre autre chose que ce calvaire, mais je l'ai déjà dit ça, de toute façon je me répète, à force de tout vous raconter, je ressasse toujours les mêmes vieilles histoires et je commence à fatiguer, à me lasser de rabâcher sans cesse qu'on méritait mieux que ces faux jardins, ce lac artificiel et ce béton à perte de vue, que ça

devenait vital pour moi de se rapprocher de la maison, enfin de ma maison, celle pour laquelle j'avais signé chez le notaire un acte de propriété, celle que mes parents, que ma mère surtout, me devaient comme un dédommagement – mon père avait dit qu'ils partiraient vivre à la Bonnetière, que la maison, le chêne, seraient à moi quand je le déciderai, que ces histoires d'usufruit c'était une façon de les sécuriser eux, le temps qu'ils se retournent, et puis finalement il n'y eut qu'un amoncellement de promesses non tenues, ils ont d'abord hypothéqué la maison, leur maison, enfin la mienne, pour que mon frère fasse construire sur le terrain qu'il venait d'acheter, et puis quand il a décidé de le revendre, de ne pas aller au bout, ils lui ont donné la mesure de la Bonnetière et ils sont restés dans la maison que je devais habiter avec ma famille – on fait quoi dans ces cas là des histoires qu'on s'invente pour tenir, quand on se retrouve confronté à une telle trahison, quand la différence vous arrache à

vous même, si violemment, que vous avez l'impression que votre tête pourrait exploser, tellement la brûlure à l'intérieur devient intolérable, que les mots quittent la bouche, quittent le corps de l'homme qu'on se doit d'incarner, mais c'était trop tard, c'était signé, j'allais pas non plus les mettre dehors, j'allais pas les tuer quand même, je me suis dit que me rapprocher ce serait déjà une première étape – quand on a décidé de partir, enfin quand Hélène a accepté de redescendre, j'ai trouvé un copain du métro dont le beau-frère avait un camion suffisamment grand à nous prêter pour transporter notre misère, on a tout chargé en quelques heures et on s'est retrouvé tous les quatre à l'avant, dans la cabine, à la tombée du jour, il fallait impérativement que nous arrivions au petit matin, alors mon copain Lassus a proposé qu'on roule toute la nuit, il a même ajouté qu'il n'était pas fatigué et que ça lui faisait plaisir de nous filer un coup de main après toutes ces années passées à bosser

ensemble, et je me souviens que Vincent pleurait au début, parce qu'il avait peur de lui et de son visage patibulaire, faut dire qu'Hélène avait bien chargé la mule comme on dit, elle avait fait ce qu'il faut pour conditionner le petit en allant lui raconter que Lassus était un type infréquentable – un bois-sans-soif comme tous les copains de ton père, un de ces types avec qui il va boire des coups après le foot ou le boulot – mais elle en savait quoi Hélène, de mon dégoût pour l'alcool, elle m'a vu quoi, trois ou quatre fois en tout rentrer ivre après le sport, alors que j'avais juste une petite vingtaine d'année, ça fait pas de vous un alcoolique, quand on a tout juste vingt-deux ans et qu'on ne connaît plus personne, qu'on est complètement déraciné, et qu'on cherche juste à repousser sa jeunesse un petit peu plus loin passé vingt cinq ans, alors, forcément, Vincent, il était terrorisé, parce qu'elle avait fait passer Lassus pour un mec dangereux au volant, un mec qui allait nous tuer en

s'endormant sur la route – je me souviens encore du regard d'Hélène, son regard noir comme celui de ma mère quand j'avais annoncé que je montais en région parisienne avec elle – celle qui avait eu un drôle avec un cousin de la famille qui ne l'avait jamais reconnu, une fille instable disait-on dans le quereu, une marie-couche-toi-là qui venait maintenant faire son marché chez eux pour arracher son second fils et l'emporter à la ville – voilà ce qu'elle racontait sur Hélène, et déjà à l'époque, j'avais envie de lui sauter au visage et de lui arracher les mots de la figure, vous imaginez bien que si mon père n'avait pas été là, si le peu d'amour qu'il restait encore dans la maison ne passait pas par lui, je crois que je lui aurais craché à la gueule pour de bon, mais je me suis contenté de partir, de fuir loin d'eux, et de leur mesquinerie de petites gens rustres et sans envergure – quand Lassus a démarré, quand le camion a commencé à rouler et à trouver sa cadence, Vincent a fini par se détendre, surtout grâce aux

blagues qu'il faisait, Hélène aussi s'est apaisée et s'est départie d'un rire grave, un rire qu'elle a pris soin de réprimer avec sa main, elle est comme ça Hélène, derrière la colère, les mots qu'elle dit ou qu'elle laisse trainer dans ses aigreurs, il y a aussi sa façon incomparable d'être au monde, qui vous aide à vous maintenir la tête hors de l'eau, j'avais besoin de ça à l'époque, de quelqu'un pour m'épauler, et gommer ce qui en moi refusait de faire bloc, qui s'accumulait trop loin pour s'exprimer autrement que dans le mutisme justement, j'ai pensé souvent à leur dire, à leur raconter que cette histoire de masque cristallisait tout le reste, qu'il y avait bien plus derrière tout ça, que mon enfance s'était brisée par-delà les humiliations, que j'avais souvent l'impression d'être moins important qu'un bibelot dans la maison, mais je ne savais pas comment leur dire, et cette nuit-là, quand on roulait, quand on redescendait en bas, à mesure que les panneaux amorçaient le nom des

viles familières, je sentais mon cœur qui s'accélérait, j'allais retrouver le quereu de mon enfance après plus de dix ans d'absence, et peut-être qu'Hélène en aurait fini avec le bruit des voix et les trahisons de la rue Saint-Sauveur – quand La Rochelle est apparu sur le rectangle vert, quand les phares du camion ont éclairé le panneau, j'avoue que j'ai frémi un peu, j'ai senti que Vincent aussi tremblait, je me suis dit qu'il devait penser à François, son frère, qui était resté là-haut, dans l'immeuble de la butte, sans doute pour ne pas redescendre encore une fois vers leur passé commun, vers ces nuits d'insomnies où il guettait son retour, et ne pas être, comme moi, ce déclassé, celui qui échoue parce qu'il revient sur ses pas, comme font les petites gens, incapables de partir vraiment ou de faire table rase.

24  
*Dimanche*

(Dimanche 12 juin 1966)

Il est déjà tard mais elle ne sait pas se coucher. Elle a quarante-trois ans. Elle passe la nuit à fumer des cigarettes, des rothmans rouge, accoudée à la minuscule lucarne du deux-pièces où elle a tenté de fuir avec son fils. Encore un deux-pièces. Elle repense à la rue Saint-Sauveur et à l'autre fils, François. Vincent dort dans la petite chambre. Il y dort depuis maintenant huit mois. Au milieu des cartons on peut discerner quelques livres, et surtout le petit lit d'enfant aux draps dépareillés. Elle dort dans le salon quand elle y arrive. Elle passe la plupart de ses nuits à ressasser sa fuite. Son échec. Elle n'est pas parvenue à lui échapper. Elle ne sait pas pourquoi elle l'a laissé revenir. Il aime son

fil et ne l'abandonnera pas, pas comme les autres pères et ça suffit bien pour compenser le reste. Demain il sera là et ils redescendront tous les trois. Assise sur le tabouret bleu, celui qu'elle a repeint avec David à l'époque de la rue Saint-Sauveur, elle songe à leur dernière conversation. À leur dernière dispute. Vincent sera plus heureux avec ses deux parents, elle ne va quand même pas donner raison à celle qui dit d'elle qu'elle est une mauvaise mère doublée d'une putain. On ne fait pas un enfant avec une fille-mère surtout quand on sait qui est le père de son bâtard, tu as perdu le sens commun mon drôle et puis elle a presque quinze ans de plus que toi. La rengaine de la vieille peau elle la connaît par cœur mais ça fonctionne toujours. Il sait ce qu'il faut dire pour la mettre en colère. Elle n'a pas besoin de lui pour ça. Elle la hait. Elle n'a rien oublié. Elle n'oublie pas ce qu'ils ont dit. C'est pour ça qu'elle ne vivra jamais dans cette maison. Pourtant elle les attend, cette fois il en est

sûr, il va en parler à son père. Ils vont enfin lui laisser la baraque, c'est la sienne, c'est écrit noir sur blanc dans l'acte notarial, la vieille ne pourra rien y faire, rien dire pour contester ce qui lui revient de droit, et puis Vincent sera heureux là-bas, il pourra jouer au rugby dans le quereu, comme lui quand il était enfant. Elle ferme les yeux. Elle voudrait pouvoir se tordre, se contorsionner et se hisser par le petit velux de la kitchenette, peut-être même disparaître pour de bon pour ne pas devoir choisir, ne plus renoncer à sa vie de femme. Mais elle aime trop Vincent. Elle ne veut pas lui infliger la même enfance qu'à son frère. Elle était plus jeune alors, elle n'a pas réfléchi, elle n'a pas choisi surtout. Mais elle se souvient du quereu. Elle revoit le père biologique de François, Daniel, qui la cherche du regard seize ans plus tôt, tout près de la maison déjà. Elle se souvient de ce mois de juin 1966. Elle vient d'avoir dix-neuf ans, lui en a dix-sept. Il fait chaud mais les arbres, des châtaigniers, forment un

écriin de fraicheur. Elle regarde Daniel. Il est beau avec ses boucles blondes et son corps élancé. Il sait qu'elle va finir par succomber. Elle le devine à cet air assuré qu'il prend à chaque fois qu'ils se parlent. Elle aime son arrogance, ça lui donne un certain charisme. Sa cousine Mireille est avec elle. Elle est folle de jalousie. En même temps il y a de quoi, c'est un Soldeau. Un fils Soldeau tu te rends compte, c'est un bon parti. Hélène ne l'entend pas comme ça. Ce qu'elle veut c'est s'échapper de chez elle, sauver sa peau et celle de ses frères. Avec un garçon comme lui elle pourrait s'en sortir et avoir une belle vie, une vie à elle, bien solide, loin des colères du père et des folies de la mère. Pour l'heure Daniel a cessé de flirter. Il est captivé par autre chose. Elle s'en souvient. Elle allume une autre cigarette. Elle aurait dû se méfier. Fuir aussi ce maudit quereu. Mais il fait bon sous ces châtaigniers en ce mois de juin dix neuf cent soixante-six alors Hélène et Mireille allument une cigarette – c'est

Daniel qui les a initiées – et s’assoient sur le banc de pierre tout près du grand chêne qui jouxte la petite cour ombragée. Daniel regarde des enfants qui jouent. Ils ne jouent pas ils s’affrontent. Les coups pleuvent. Les débordements s’accumulent. C’est du rugby fantasmé, portés aux nues. Dans toute cette marmaille, il reconnaît deux de ses cousins. Le petit Pierre de six ans son cadet et surtout Jean dit Fifi à cause de son allure de fil de fer, qui bien que beaucoup plus jeunes que les autres, il doit avoir dans les cinq ou six ans, écla-bousse de toute sa classe rugbystique cette sorte d’arrière-cour arborée où la lumière peine à pénétrer tant les châtaigniers sont denses autour d’eux. Il a indéniablement un truc le même, avec sa drôle d’allure dégingandée et ses longues jambes qui portent ses chevauchées fantastiques à travers tout le quartier. Y a pas à dire glisse-t-il à Joël, son éternel compère qui ambitionne de séduire la Mireille, il est fait pour le rugby le gosse. Pourtant Daniel

n'aime pas cette branche de la famille. Il se souvient des joutes, les jours de pluie, quand ses frères et lui affrontaient les cousins du ruisseau comme on les appelle encore dans le voisinage. Les Jean, Guy, André, Henry face à Michel, Frédéric, Jean-Claude et les autres. Ça s'envoyait sec. On ne faisait pas semblant dans le quereu. C'était une question d'honneur et de territoire. Les riches contre les pauvres. Les bien habillés contre les mal fagotés. Les importants contre les moins-que-rien. Daniel s'en souvient. Sa mère, la mère Soldeau, les pousse au crime. Il faut écraser toute cette vermine, ces sales drôles ; les vauriens du quereu comme elle les appelle, elle ne comprend pas comment sa soeur a pu un jour s'enticher de ce minable de Brillanceau. Une raclure, un alcoolique notoire connu de tous, incapable de s'occuper de ses gosses et de sa femme. Et maintenant toute cette marmaille court dans sa mémoire avec les mots de la mère, et il ne peut pas s'empêcher de regarder

les exploits de Fifi avec une pointe d'agacement parce qu'il perpétue les joutes et les branlées que ses frères et lui subissaient contre son père, le petit Henry qui courait déjà comme un cabri entre les lignes, et les laissait béats d'admiration devant tant d'aisance et d'intelligence sportive. Maintenant Henry trime toutes les nuits avec Guy, son frère, derrière les fourneaux de la mère Soldeau, ça fait longtemps qu'ils ont capitulé mais quelque chose l'agace chez le cadet des fils, un élan, une fièvre qui semble électriser le corps de l'enfant maigre. Il ne veut pas se rendre, il ne veut pas céder de terrain à sa grande tante, il ne veut pas devenir son larbin comme son père, le cousin de Daniel. Et lui, Daniel, sent que le petit Jean, du haut de ses cinq ou six ans, le défie du regard pour lui signifier que la guerre n'est pas finie, et qu'un jour prochain il prendra sa revanche dans le quereu. En attendant Hélène est là et Daniel, Dany comme on l'appelle ici, n'y pense déjà plus. Elle a une allure de

citadine avec ses cheveux à la garçonne, il la trouve flamboyante et puis elle est plus âgée que lui, de deux ans son ainée, elle doit avoir de l'expérience et du haut de ses dix-sept ans il se prend pour un homme. C'est vrai qu'il a pris de l'assurance depuis quelques semaines, même sa mère ne reconnaît plus le jeune garçon timide qui n'osait pas regarder les clientes dans les yeux lorsqu'il servait à la boulangerie pour l'aider. Mais Hélène c'est autre chose que de l'assurance pour lui, c'est une respiration, un mouvement qui le galvanise, il ne veut pas reprendre la boulangerie familiale comme se plaît à le croire sa mère, non lui il veut faire des études de médecine, il va aider les gens, s'occuper de leur santé, il s'en est ouvert plusieurs fois à Hélène, qui se laisse impressionner par ce jeune ambitieux qui n'a rien à voir avec son père autoritaire, elle qui n'attend qu'une chose, fuir pour de bon. Elle qui se rêvait libraire mais que le père a arraché à Madame Aubertin deux mois avant la fin de

son apprentissage pour déménager en région parisienne, se verrait bien avec un garçon comme lui. Après tout, elle est plutôt jolie. Elle se dit que cette histoire c'est sa chance. Et puis Mireille pourrait fréquenter Joël qui lui tourne autour depuis le début. Mais il ne lui plait pas vraiment, et puis ce n'est pas un Soldeau. Hélène fréquente un Soldeau. Les Soldeau, enfin la mère Soldeau, possèdent trois boulangeries en ville. Ils ont de l'argent et le prestige qui va avec dans ce genre de hameau.

25  
*Le bol*

(Mardi 24 octobre 1989)

J'ai été cet enfant qui regardait ce bol encrassé de tartre sur le bord de l'évier de la salle de bain. Ma mère m'y lavait en morceaux. Nous dormions tous les deux dans la chambre attenante et chaque nuit je rêvais que mes dents tombaient une à une dans le bol. Pas grandi en sachant que selon le centre national des ressources textuelles et lexicales, c'est d'abord une pièce de vaisselle de forme généralement hémisphérique, servant à boire certaines boissons. Enfant, c'est surtout une fonction et une forme qui définissent une histoire de lèvres tombantes, de pierres tombales à toute vie sociale. Des pierres fabriquées principalement à partir d'une résine d'acrylique composite qui brisent sa

bouche. Entravent sa langue. Calcinent ses gencives dévorées par une histoire plus âpre que celle des dents arrachées. Une histoire grandie sur les parois du bol, de la coupe, du verre fumé borosilicate qui maintient la prothèse, son harnachement volatil, loin de la plaie béante qu'est devenue sa bouche. J'ai connu ma grand-mère assez longtemps pour m'en souvenir. Elle aussi était édentée. À quel moment l'enfant comprend qu'elle porte un appareil. Un dentier qui baigne à même un bol en Arco-pal dans un mélange répugnant d'eau tiède et de Polident. J'ai été ce petit garçon qui attendait sa mère chaque matin en regardant le bol. Elle prenait son temps. Elle disait qu'on avait bien le temps d'arriver à l'école. Elle fumait des cigarettes avec sa mère. Je les regardais fumer dans la cuisine. Le bol était là, posé sur une toile cirée d'un autre âge. Il attendait la bouche. Ma grand-mère retirait son dentier pour fumer. Ça lui donnait un air teigne. Elles ne disaient rien. Elles ne se regardaient pas.

Elles se contentaient de rester là à fumer devant l'enfant médusé. Plus tard le sentiment de l'effroi. Le choc des incisives. L'arrachement de ses dents. Les cris. Le sang. La colère et la détresse mêlées devant mon regard interdit. Le bol posé sur le bord du lavabo. Une autre salle de bain. Un autre bol. Elle était devenue corps amputé de jeunesse. Corps hémorragique. Bête stoppée dans son élan vital. Les dents clochettes qui résonnaient cling-cling contre les parois du bol. Le chant du bol dans la main de la mère. Dans la main de sa mère. Dans la main de ma mère. Le mot de bol précédant toujours mon prénom d'enfance dans la bouche exsangue de maman.

(Mercredi 3 mai 1967)

On y accède en suivant une ruelle étroite et étouffante. Déjà on aperçoit le palier du premier étage qui surplombe le parc du lieu qu'ils appelaient entre eux le château. Des branches s'étendant comme des bras lui fouettent le visage, griffent ses joues, écorchent ses oreilles. Les fenêtres très hautes s'ouvrent sur les arbres. Au loin, derrière le mur en pierres de taille qui affleure l'étroit passage, par-delà le chien-assis qui fissure par endroits depuis le temps, il distingue nettement les mouvements circulaires de ses feuilles qui mouchettent le ciel de petites formes elliptiques. Le chêne est une masse aux proportions qui lui semblent gigantesques, avec toutes ses nuées

tentaculaires, toutes différentes, mais formant une seule et même couverture sombre, des branches qui font bloc dans l'espace, comme une rangée de dominos ou une armée de lianes, avec en perspective la cime fantasque des bambous de la cour où avait jailli autrefois le cri de douleur du frère. Il est tout petit quand il marche. Il ne se tient pas droit. Il oscille un peu. On lui reproche souvent d'être bancal. On le menace. On le gronde. S'il le faut on lui mettra un balai dans le dos pour qu'il se redresse. L'air atterré, il tourne dans la rue des Frères. Il y a là le marché des Halles, tout près du cinéma qui longe le parking qui a remplacé le parc. Ils s'y promenaient souvent avec leur père. Il portait aussi un pardessus râpé, comme dans la chanson. Il s'obstinait à vouloir le mettre tous les jours avec de vieilles bottines fourrées en cuir noir. Il tapait le sol des centaines de fois dans la journée pour retirer la terre de dessous ses chaussures et c'était un vrai passe-temps de le regarder faire. Parfois

sur l'un des bancs du parc, il se déchaussait et pouvait inspecter le bout de ses pieds plusieurs minutes durant, devant ses fils fascinés par ses orteils qu'il tordait ou aplatissait comme du caoutchouc. Puis il remettait ses godasses et il sortait de sa poche son opinel pour retirer la terre séchée de ses semelles. C'était son premier travail avant le pétrissage, le moulage ou le façonnage. Il arrosait. Il bêchait. Il élaguait. Le parc est une vaste dalle de béton désormais, avec des lignes blanches tracées au sol pour symboliser l'emplacement des véhicules. Il ne reste plus à sa contemplation que ce qui est invisible et insaisissable. Il passe toujours par l'arrière de la maison. Il entre dans la cour comme un ridicule petit Tarzan qui se serait égaré dans une jungle. La cour est ombragée. Il y a beaucoup de monde à l'époque. Il y a quelque chose de très décevant dans ces grandes tablées. Lui a conçu cette cour ouverte, dans le libre exercice de son imagination, comme un jeu sérieux. Mais le quereu ne supporte pas, à

ses yeux, l'exercice de l'altérité. Loin d'être le champ d'expérimentations infinies de tous les possibles de l'enfance, ce lieu tellurique devient le temps d'un repas de quartier, le misérable agrégat d'une vie singulière prise dans l'algorithme insensé de toutes les autres vies du voisinage. Les adultes sont tous hilares, futiles, replets. Le banquet débouche sur une beuverie, non sur une véritable convivialité. Les phrases s'envolent, vagues et insipides, dans une mélasse indigeste de poncifs et de lieux communs. Un énorme ennui se répand dans la cour. Il est Fifi, ce garçon maigre et introverti. Il aime cette petite cour ombragée au pied de la maison, son atmosphère secrète, les tuiles émeraudes de ses arbres. Il se délecte de la beauté de leurs floraisons, de la pureté de leurs troncs, de la netteté de leurs silhouettes, des ombres précises de leurs feuillages. Lorsque le soleil se trouve bien en place et ses rayons bien tracés à travers la toile des cimes lointaines, alors il peut commencer

à jouer – seul d’abord, puis rapidement rejoint par une meute impressionnante d’enfants – et mettre en place ces lignes d’essais imaginaires où naissent les désirs ardents d’en découdre. Dans l’évidence du jour, à portée d’une nature terreuse et du front végétal d’une forêt de chênes, rien ne le prédestine à la tentation du puits. Il trône là comme un piège, au milieu des visages rougis d’efforts. Et pourtant dans ses rêveries, dans ses courses effrénées pour aplatir le ballon dans la zone d’essai, le frêle aspirant rugbyman associe ce qu’il appelle sa quête de réparation à une plus obscure élaboration du péché, un péché de sang, qui occupe tout son esprit et qu’il a gravé à même l’écorce de l’arbre centenaire.

*La pellicule des mythes*

(Mercredi 5 novembre 1969)

Tu es tout l'inconnu assemblé en un seul corps. Ce corps gracile. Ces bras immenses où jouent l'enfant qui te sourit. Cet enfant main sur la bouche où retentit ton cri. Un cri de mère planté à la racine des dents. Ce cri d'enfant qui dit maman n'est pas le tien. Pourtant il est le sang qui enfante l'autre mais n'en veut pas. Ne le peut pas. Tu n'as pas les ressources pour l'élever. Tu dois le confier. Sans cesse partir sans que l'enfant sache qui tu es. Tu pleures pour celui qui souffre toujours à l'intérieur de celle qui se souvient. Non. Tu cries que non. Tu pleures. Tu cries et il pleure. Vous êtes deux corps emmaillotés, l'un faisant mal à l'autre. Tu sens la détresse qui jaillit de tes gestes, où tu arraches et déchires les

dernières parois d'une colère plus grande encore d'être ainsi partagée entre celle qui follement aime et celle qui abandonne. L'enfant qui crie n'a pas la bouche ouverte. Il te regarde partir. Le reprendre dans tes bras serait trahir. Il tient une petite voiture dans ses mains. Il sait. Ce sont ses mains ses jambes ses yeux qui crient. Il reste là silencieux. Il n'y a rien qui puisse remplir le vide. Ton vide. Celui que tu laisses chaque fois que tu pars. Il n'y a rien qui puisse remplir ce trou béant. Tu n'es pas triste. C'est pire. Tu ne sens rien. Tu suis l'écoulement du vide. Tu es fanée, comme brûlée à l'intérieur. Le rose sur les joues replètes de l'enfant et ce feu sous vos peaux si étroitement liées. Ce silence après ton départ quand tu marches sous un ciel de nuit frappé d'étoiles, la honte et la culpabilité collées à la peau. Tu es la fille devenue mère. La fille-mère qu'on méprise et qu'on montre du doigt dans la rue en se bouchant le nez. La plaie grande ouverte qui te lacère. Comme une histoire d'amour

pénétrant ta mémoire fautive. Tu n'es pourtant pas venue en sachant tout ça. Personne pour t'expliquer. Personne pour te dire ce qu'il fallait faire. Tu es restée longtemps à attendre que le corps saigne à nouveau. Tu priais. Tu implorais le petit Jésus pour qu'il te vienne en aide. Déjà l'enfant face à l'Enfant. Tu suppliais pour qu'il fasse de toi une chair nouvelle, toute propre à le recevoir. Une chair vierge d'étreintes qui reçoit le don de lumière qu'on destine aux petites saintes. Mais dans ton corps quitté d'enfance d'où le sang ne coule pas, tu meurs à petit feu. De ce corps sec aux écoulements lointains, une venelle qui relie ton monde révolu à un autre plus incertain. Ce monde t'accueille et te rejète. Il palpite aux pas contenus de l'enfant. Chaque fois que tu revois l'enfant tu espères regagner sa confiance et devenir vraiment une mère. Sa mère. Mais l'ombre de l'abandon te précède. L'enfant ne t'accompagne jamais plus loin que la pierre du jardin de la

maison où il vit. Sans toi. Dans une famille qui n'est pas la sienne. Avec une mère qui n'est pas toi. Des geste qui ne sont pas les tiens. Cette pierre est ce qui t'empêche de l'emporter. Elle l'affranchit de ton amour. Tu l'interdis de la franchir. L'enfant face à la pierre. Il regarde s'éloigner sa mère. Mains à ne plus toucher. Le soir accompagne vos larmes déjà sèches. Et à peine séchées et déjà avalées, tu te mets à courir. Ton corps entre en convulsions. Jamais tu ne renonceras à lui. Ton corps de mère qui quitte la rue bordée de lampadaires pour aller souffrir ailleurs, là où c'est plus noir, là où on ne te verra pas pleurer et t'effondrer comme il le veulent tous. Tu as ta fierté. Ta dignité. C'est tout ce qu'ils ne pourront jamais te prendre. Tu récupéreras l'enfant. Ton enfant. Tu le sais. Leur laisser serait brûler.

Ton histoire est une histoire que je raconte. Une histoire de mère grandie à même la pellicule des mythes, dans le noir

et blanc d'une photographie ou d'un film en Super 8, que ma mémoire trouée déploie à l'intérieur des toiles de ta partition mémorielle – individuelle et familiale – à partir de tes traces, de tes fissures, de tes failles, de tes interstices, de tes lapsus, de tes oublis, de tes pertes de mémoires, de tes retours du refoulé, de *la mémoire de ce qu'on oublie*, de tes zones d'ombre, de tes cryptes, de tes images et de tes paroles confisquées, de ta mémoire empêchée, manipulée ou obligée, de ta *mémoire blessée*, de tes *processus oubliés*, de tes silences, tes dénis, tes angles morts, tes fragments épars, tes strates superposées.

*Comme un fracas*

(Lundi 13 novembre 1989)

C'est un regard comme un fracas, un regard à rendre fou d'amour n'importe qui. Ce regard-là, je le reçois comme une hache. Entre nous et le monde une brisure se fait, forme une crête mais de l'intérieur comme une serrure. Elle m'accoste. Elle me dit qu'il existe autre chose pour s'échapper que des manières de tunnel ou des façons de soupirail. Je me souviens de ça. De l'éternel présent qui soudain jaillit dans ma toute petite vie. On vit ensemble. On danse ensemble. Elle est la personne qui partage le plus mon temps. Et moi le sien. Même quand nous dormons nos deux corps respirent de concert. Ils forment une bulle indéfinissable. Il n'y a pas de mot pour décrire ce souffle, cette chaleur au

départ de ses lèvres qui m'emplit comme en avançant du dedans de l'épaule. Quand j'esquisse un mouvement trop brusque, elle émet un son limpide, une expiration qui dit tant la contestation que le plaisir d'être au monde dans l'abandon du sommeil. Nous partageons un vivre ailleurs où se crée une espèce singulière de lien. Dans l'espace exigü d'un lit. Dans le temps infini du don.

Dans une lettre de janvier 1904 adressée à Oskar Pollak, Kafka écrit que la littérature doit être la hache qui brise la mer gelée en nous. C'est aussi ça que doit être l'amour.



## 29 – *Le sous-sol*

(Mercredi 11 Janvier 1967)

Je ne me souviens pas d'une époque antérieure au sous-sol. Il a toujours été là, comme mes bras, mes jambes, ma tête qui repose sur mon torse, et sur personne d'autre. Nous étions assez enfants pour partager naturellement le même sol, même s'il y en avait deux. L'un en haut, l'autre en bas, mais nous n'avions pas besoin de celui du haut. Seulement pour sauter en cachette de là en bas, quand nous avions goûté à la potion magique. Nous courions à travers la cour arrière que se partageaient plusieurs maisons. Notre territoire en contrebas. Nous nous tenions les uns aux autres. Nous nous poussions à tour de rôle et nous laissions pousser par l'autre. Nous courions pieds nus, même si c'était interdit, si bien que nos petites

semelles claquaient sur le sol nu et que nous avions des parties calleuses. Nous n'avons jamais marché sur un morceau de verre, comme les adultes nous l'avaient prédit. Nous avions de la chance et ne trouvions rien d'étrange à cela. Nous lancions des bisous en l'air, là où les pigeons volaient autour du chêne et dessinaient de là-haut des points mobiles sur l'asphalte. Nous poursuivions leurs ombres. Nous jouions à Je vois ce que tu ne vois pas, et je gagnais à chaque fois. Nous sautions dans les buissons et effrayions les merles, nous trouvions de petits animaux morts et leur construisions des tombes dans les sous-bois, nous posions sur la terre tassée de minuscules croix tordues faites de branches attachées ensemble. Bien que nous n'ayons pas de croyance particulière ; aucune qui soit dirigée vers quelqu'un ou quelque chose. Je suppose que nous n'en avons pas besoin. Quand il avait plu, nous cherchions des escargots et des vers de terre. Partout, ça sentait la terre. Nous

faisions la course avec les escargots, nous coupions les vers de terre en deux parties égales avec un petit bâton. D'où vient cette croyance délirante que l'on peut faire deux corps avec un seul. Ce n'est que plus tard que j'ai lu que seule la partie avec la tête survit. La partie arrière du ver qui a été coupée meurt inévitablement. Après tout, un ver n'a que deux yeux, pas quatre. Nous ne l'avons pas demandé à l'époque. Nous n'avions aucune raison, tout semblait possible. Nous ramassions aussi dans nos mains des baies bleues toxiques et nous les serrions si fort que le jus rouge foncé coulait comme du sang le long de nos coudes et se répandait partout sur le sol.

Jusqu'à l'âge de dix ans, je ne voulais pas aller seul à la cave. Je ne voulais pas non plus monter l'escalier qui menait au fond, à ciel ouvert, vers la porte. Mon frère le savait. Quel effort cela me coûtait de descendre là. Dans ce trou dont j'ignorais s'il me ramènerait ou non à la surface. Je

n'en savais rien. Comment aurais-je pu. Cette peur folle. Aujourd'hui, je ne me souviens pas de quoi. Tu sais que je suis ici, criait sa voix impatiente depuis les profondeurs. Ne fais pas dans ton froc. Je ne voyais rien. Il était assis, enveloppé par l'obscurité. Le grattement du bâton sur le sol en pierre. Il devait avoir froid. Trouvé, m'écriai-je. Tu dois me taper, sinon ce n'est pas valable. Je n'ai plus envie. Dois-je rester assis ici pour toujours ? Tu ne dois rien faire. Allez, viens. Tu dois me sauver. Je me suis assis sur la plus haute marche, j'ai cru voir sa tête. Un îlot de lumière sur des cheveux noirs. L'odeur de cave humide montait à intervalles réguliers, je respirais par la bouche et pensais à des mûres. Des mûres noires bien mûres, comme celles que nous allions manger, du buisson à la bouche. Je dois rester ici si tu ne me trouves pas. Tu es un idiot m'écriai-je en riant malgré tout. Je n'avais vraiment plus envie maintenant, je glissai les fesses un cran plus bas. Rien. Pas de raclement. Loin,

une voix, ma voix, qui l'appelait. Cet état que je redoutais. Après les picotements dans les membres, il ne s'est plus rien passé, tout s'arrêtait : les voix de la radio qui soufflaient dans le jardin depuis l'un des balcons bleus, le bruissement des merles affairés dans les sous-bois, les enfants des voisins qui frappaient un buisson avec un bâton près des arbres, les grognements des ivrognes dans le quereu, leurs rires pour être joyeux. L'odeur des vêtements mouillés, du linge qui sèche. Le chant des oiseaux. Le cœur, le mien. Tout cela était là, je le savais, mais où ? Je me suis redressé et je suis descendu, marche après marche, en m'accrochant à la grille rouillée. Des éclats de peinture se détachaient et restaient collés à la paume de ma main humide. Ne pas lâcher prise. Descendre comme dans un bassin d'eau. Faire semblant, pour que la peur disparaisse. J'aurais pu le prévoir. Le voir émerger dans l'obscurité, les bras écartés, surgir comme quelque chose qui se cache sous une

surface et s'élançait de toutes ses forces vers le haut. Comme un petit morceau de bois poussé vers le bas, un corps de faible densité sous l'eau. Une simple loi de la physique. Vers la lumière, vers l'air. Whoa, sortit de son ventre, plus comme un rire que comme une frayeur. Puis tout reprit, les bruits, les odeurs, les sensations, bien trop puissants, trop clairs, le monde en staccato, et mon cœur, frénétique, mais l'essentiel était qu'il batte. Mon frère enfonça sa tête dans mon ventre. Je mis mes mains autour, j'attrapai ses cheveux épais, je les remuai entre mes doigts. Ils étaient imprégnés d'une odeur de pomme trop mûre. Chaque centimètre de son corps était un terrain connu : les sourcils épais, sa peau délicate et jaunâtre aux chevilles. Des pommettes hautes en forme de cœur. Et les yeux. Quelque part, il a fait comme un coude, s'est écarté du chemin. Il y avait un point noir sous la peau, un panneau indicateur, et un autre juste à côté. Ils étaient d'un vert foncé délavé et se trouvaient là.

Deux petits trous de lumière discrets. Qu'est-ce qu'il y a, demanda-t-il, étouffé sous ma peau. Son souffle remplissait mon ventre, chaud et beau. Je me mordais la lèvre, une cicatrice je ne sais plus d'où, d'avant tout ça. Sur ma couille, comme il l'appelait. Il disait c'est comme si tu avais un petit œuf dans la lèvre. Je n'ai pas peur, dis-je doucement dans l'obscurité, avec toi je n'ai tout simplement pas peur. Quoi, demanda-t-il en retirant ma main de son oreille pour qu'il puisse m'entendre, qu'est-ce que tu dis ? Rien espèce d'idiot. Je l'ai tenu dans mes bras. J'ai cru que j'allais tomber. Et maintenant attendons dit-il. Des pas légers et brefs se faisaient entendre dans le couloir. Je me demandais si quelqu'un allait venir nous chercher. Parfois, j'avais peur de cette voix. Une porte s'ouvrit en grinçant et se referma aussitôt, ce n'était pas la nôtre. Où donc, demandai-je, soulagé de ne pas m'être évanoui. Des mouches mortes gisaient entre les vitres. Elles avaient les pattes tendues vers le

haut, étaient éparpillées sur la laque blanche, sur le côté ou sur le dos, cinq au total, et brillaient dans la lumière. Comment s'étaient-elles retrouvées là ? Qui les avait emprisonnées ? Qu'était-il arrivé à leurs âmes minuscules ? Il secoua la tête, comme si je n'avais rien compris. Je ne sais pas, n'importe où, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Je me taisais et réfléchissais à cet endroit, à ce qu'il devrait être, mais je n'y arrivais pas. Et je me retrouvais toujours devant les mouches, les lignes délicates de leurs ailes qui, ensemble, formaient un motif, leurs corps aux reflets verts et dorés que la mort avait forcés à se courber. C'était horrible à voir et délicieux. L'un des corps était parcouru de spasmes. Mes paupières tressautaient. Les choses n'étaient pas ce qu'elles prétendaient être. J'ai dû fermer les yeux et compter secrètement jusqu'à cinq avant de pouvoir le regarder. Son beau visage d'adolescent. Ses pupilles réfléchissantes étaient hantées par quelque chose d'inquiétant : Qui

es-tu donc ? C'est peut-être ce qu'il voulait vraiment savoir. Alors j'ai regardé en arrière, à travers le reflet, dans le noir, et je me suis dit : Il y a donc quelqu'un là-dedans. Essayais-je vraiment de regarder à l'intérieur ? À l'époque, nous croyions encore à des choses du genre de la télépathie. On fonctionnait comme ça. Il se levait de sa chaise, alors je me levais de la mienne. Il léchait son assiette, alors je passais ma langue sur la surface lisse de la porcelaine. Il riait et je me joignais à son rire. Il hochait la tête, et je hochais la tête, vingt fois d'affilée pendant qu'il réfléchissait déjà à ce qu'il allait faire ensuite. Parfois, j'essayais de toutes mes forces de réprimer mes propres pensées crues, juste pour qu'il ne me surprenne pas en train de penser à autre chose. Et maintenant ? J'avais beau me concentrer sur ma réflexion, je ne trouvais pas d'endroit où j'aurais préféré être. Et c'était peut-être là le problème. Le monde en dehors de celui-ci était vide. Qu'il semble étrange aujourd'hui de partir

de l'époque comme du seul possible. Il leva les yeux au ciel, agacé. Quoi ? demandai-je. Ce serait bien de le savoir, tu ne crois pas. Juste pour être sûr, je veux dire. En sécurité. Pour voir si l'on peut vraiment compter l'un sur l'autre, comme des frères. Mais tu peux compter sur moi ! répondis-je indigné. Il rit si fort que l'on eut dit que j'avais raconté une blague qu'il n'avait pas comprise, presque gêné. Mais j'étais sérieux et je le regardais toujours avec intensité. Espèce d'idiot. Il s'arrêta net. Je sais, bien sûr, je le sais. Mais que savait-il au juste ? Nous n'étions que des enfants. J'étais le petit frère et lui le préféré.

30  
*Agrandissement 1967*

(Mardi 24 octobre 1967)

Photographie I : Juste une image.

Celle d'une jeune fille adossée contre le mur de la maison, tout près du vieux chêne. Elle cherche à se protéger de la pluie, à se faire la plus discrète possible.

Photographie II : Les os

Tu es interpellé par la finesse de ses os, aussi fins que les tiens. C'est la première fois que ça arrive. Tu as six ans. De la lucarne du chai, tu la découvres, plantée là, tandis que l'automne

s'installe.

### Photographie III : La buée

L'air est inattendu. Froid et dense. On aperçoit de loin sa respiration s'échapper de sa bouche et les contours de son ventre qui se dessinent sous son manteau bleu marine. Elle est pâle. Tu ne sais plus si elle pleure.

### Photographie IV : Les piqûres de moustiques

Tu as de la poussière aux pieds. Il observe tes jambes bronzées, couvertes de piqûres de moustiques, griffées par les égratignures. Les boutons rouges s'entassent entre les poils brillants. Tu as passée la nuit dehors, à traîner dans le parc du château, au bord de la rivière déjà.

### Photographie V : Une mémoire

défaillante

Mais pour l'heure, tu es là, au pied du chêne. Les baskets incrustées de boue, que l'enfant porte aussi. Cela te revient à présent. Ce seul modèle. Tout le monde avait des Converse All Star à l'époque, comme Larry Bird. Quand exactement les as-tu remplacées par des chaussures en cuir ? Dehors des enfants jouent dans la rivière.

Photographie VI : Le miellat

Le chêne. Au printemps, il recouvre tout d'un miellat collant, de la rue aux toits des voitures en passant par les trottoirs. Mais il est désormais presque chauve. L'enfant porte un bonnet violet orné d'un panda brodé, trouvé dans la rue près de l'immeuble de la rue Saint-Exupéry. Et puis, ces couleurs, celles qu'il appelle maison

de toilette. Des carreaux de faïence en jaune et bleu, rose et violet, entrecoupés de fils verts qui s'échappent des jointures comme des herbes. Des formes géométriques qui se dessinent, des losanges, des carrés, des triangles. L'enfant a parfois l'impression d'être un poisson dans un aquarium, limité par ton propre monde.

Il veut qu'on s'occupe de lui, qu'on le dispute ou qu'on le frappe, qu'on le console pourvu qu'on le considère. Il jette les chaussures à la figure de la mère. L'autre femme, étrangère à la longue foulée des amours maternelles, assiste à la scène sans mot dire. Elle contemple de son sourire figé l'étendue de ta violence, les mains croisées sur le ventre. L'enfant ne pleure pas. Il encaisse les coups. Son sourire à lui n'est pas figé. C'est un bon sourire d'enfant ravi d'attirer

l'attention de sa mère. Ton attention.  
Un vrai sourire d'enfant qui attend le pardon, le baiser, la gifle ou les mots de son bourreau avec la même impatience.

Photographie VIII : De la terre encore humide

Tu ne comptes plus les fois où tu as pensé de cet endroit. Parfois, avant même d'être tout à fait éveillée, tu te surprends à y retourner en rêve. C'est un désert inhabité peuplé de fantômes à l'écorce sèche. La porte de la maison est entrouverte. Elle laisse filtrer une lumière diffuse qui caresse les feuilles de l'arbre. Témoin muet de ta vie échanquée. Les passants défilent, indifférents à la maison. Même les oiseaux se font rares désormais. Et tu te prends à imaginer ce qui se cache derrière cette façade, à peupler l'espace avec des visages, des voix,

des objets. Les familles qui habitent tout autour du quereu, les jouets abandonnés dans le bac à sable, le seau renversé où l'eau de pluie stagne, les enfants pieds nus qui traquent les lombrics dans la terre encore humide. Et puis les cris, les rires, les bruits de la ville qui s'infiltrant, presque imperceptibles, comme pour rappeler qu'ici aussi, la vie s'écoule, indifférente au passage des heures et des saisons. Tu sais que rien de vraiment nouveau ne se produira ici. Rien qui ne puisse ébranler l'ordre immuable des choses. Ta vie de femme qui s'est arrêtée là sans jamais vraiment commencer. C'est ça l'effrayante vérité. Tu regardes en arrière et ce que tu vois ne te renvoie rien de beau. Tu ne te souviens que du moment où tu fus emmurée là par l'autre, pendant qu'il traversait la rue pour ne pas revenir. Te laissant seule avec le premier fils à même le ventre.

(Samedi 2 mars 1991)

Dans l'histoire d'avant mon histoire, la mère part le soir. Elle part sans que l'enfant sache le départ de sa mère. La buée frêle du souffle sur le velux du salon. Dans l'autre pièce l'enfant et l'envie qui te tord le ventre d'en finir avec tout ça. De partir pour de bon. Difficile de repousser la fatigue et les idées noires. Nuits de sueur sur le monde trop petit, le canapé étroit, barricade de cartons pour ne pas s'installer – vers où aller alors – prémisses déjà de la maison, du vide à venir, des nuits froides de sueur quand tu comptes les jours de son retour. Rester caché dans l'ombre du petit couloir et observer la frénésie des doigts qui arrachent les cils, grattent le blanc, la

poudre des plaques dans les cheveux. Les trous dans la mémoire, quand tu ressasses les nuits de sueur d'un corps à l'inconfort.

Souvent tu descends trop vite pour les petites jambes le chemin bordé d'arbres. À la vue du rempart métallique, déjà les pas qui s'accélèrent quand tu passes devant la grande demeure. L'envol des chiens noirs, attachés, pierre au cou, et la furie à même la gueule, les pattes épuisées d'avoir tenté la course avec le corps tant aimé, qu'on observe de loin triompher de la bête violente. À l'arrivée, puiser le courage du fond de son enfance, et remonter avec toi cette rue, à la tombée du noir, avec le loup à mes dépens. Quelque chose qui remue sur ce chemin tentaculaire.

S'emmailloter de ta présence, et soutenir l'attente, tout le jour, de ton retour.

Dans la baignoire sabot, le vase renversé. La peur d'être seule. Les feuilles et les fleurs qui flottent à la surface de l'eau. Mais

tu n'as plus peur de ton reflet. Tu fais face à l'eau avant de t'immerger. Tu pourrais bien remplir tes poumons jusqu'à plus soif. Toi, devant le miroir déformant de l'onde, avec le bleu infini du ciel derrière la petite fenêtre. D'ici, on pouvait voir tout le terrain. La pelouse, avec au milieu les barres d'immeubles. Oranges tous. La cité-jardin. La pente qui descendait doucement de la Butte jusqu'au lac. Les balançoires. La joie des grands chemins. Le lac à l'arrivée, qui s'étendait vers une autre rive, où on apercevait d'autres barres d'immeubles. D'autres maisons, plus loin. De chaque côté de la Butte, la forêt. C'est une route de béton qui traverse, hors de toute cette nature. Durant le jour, quand tu es là, il faut choisir entre les baignades dans le lac, les promenades en forêt, la lecture d'un roman ou le sommeil à rattraper. Il y a beaucoup de temps. Tu fumes des Rothmans rouge. Tu es bien. Sur le bord, tu laisses pendre tes pieds dans l'eau. Tu ne frissonnes pas quand des enfants te

frôlent.

Après le départ dans le petit deux-pièces, tu n'as plus répondu au téléphone. Tu es partie sans te retourner, sans ouvrir les cartons, sans même sortir les livres que je répandais sur le sol pour attirer ton attention. Tu as quitté le Vieux-Port. Sa Chaîne et sa Lanterne dans l'oubli du père et de l'enfant. Tu étais tout l'inconnu assemblé en un seul corps. Tu le restes encore aujourd'hui. Ta vie a changé. Nous vivions dans ton monde, dans tes tristesses, avec les piles d'assiettes entassées dans l'évier. La puanteur qui en résultait. Les mouches. La moisissure. Tes sommeils interminables. Parfois tout le jour. Et les nuits de solitude aussi, d'angoisse, passées à t'attendre, calfeutré sous une couverture, près de la grande affiche aux monstres – les marionnettes de Dominique Houdart – qu'il t'avait volée à la maison de la culture cet été-là. Souvenir de votre rencontre.

Ces réveils sans personne pour me regarder. Ces promenades sans personne pour nous voir fondre en larmes. Le retour au milieu de cette butte de béton, son architecture moderniste, la richesse de sa composition urbaine, reflet de ce rêve inaltérable d'offrir du beau pour les prolos. Ici, je peux passer en revue mes souvenirs d'enfance avec toi, ton basculement dans le temps, dans la folie. Les journées interminables à l'appartement où l'odeur de tabac froid stagnait dans l'air humide. Les murs suintants de moisissure. Le défilé des amants sans cesse renouvelé. Les cendriers remplis dans le salon de l'appartement vide. Toujours vide. Et le chemin parcouru jusqu'à ma vingtième année. Ici, je peux faire revivre ton image et recopier les phrases que tu laissais traîner sur la table du salon. Si ta vie ne s'était pas entièrement arrêtée là-bas avec lui, rien de tout cela ne serait arrivé. Je n'aurais pas eu à le rencontrer. Ni à scander tes mots comme des poèmes.

Le dernier poème connu de Sylvia Plath, « Edge », « Extrémité » ou « Seuil », écrit le 5 février 1963, dessine le portrait d'une femme arrivée aux limites du langage, que rien ni personne ne semble pouvoir secourir. Les premiers mots commencent par l'évocation de la mort propre, avec une référence peut-être à Médée : « Voici parfaite la femme. / Mort, // Son corps arbore le sourire de l'accomplissement ; / L'illusion d'une nécessité grecque // Flotte parmi les volutes de sa toge ; / Ses pieds // Nus semblent dire : / Nous sommes arrivés jusqu'ici, c'est fini // (...) ».

*Le pacte du chêne*

(Mardi 13 septembre 1966)

Il reste figé par sa présence. Ce sera leur secret. Le seul témoin. Celui qui sait le mal qu'elle lui inflige depuis l'enfance. La crise de nerfs à l'ombre de ses branches, les cris de colère, la rage contre cette injustice. Il a tout vu. Tout entendu. Le sourire goguenard et complice de la mère envers le frère qui arbore déjà fièrement son masque d'indien. Les longues plumes cuivrées, si amples qu'elles se confondent avec la ramure passée de ce milieu d'automne mille neuf cent-soixante-six.

Oui l'enfant resté figé attend maintenant chaque jour que les souvenirs d'avant s'effacent au pied de l'arbre. Les joues empourprées de haine contre sa mère. Une

haine viscérale et immédiate. Profondément enfouie dans le sol, comme les racines de l'arbre centenaire ou millénaire, dit-on, tant le chêne semble porter des histoires d'un autre temps. Il sait, de ce savoir ancestral propre à son espèce, que l'enfant, mains sur la bouche, réprime un cri. Un cri de métal planté à même l'écorce. Blessure pénétrant dans une chair nouvelle, toute propre à recevoir l'horreur du pacte qu'il passe avec lui-même. Un jour il tuera la mère. Il l'a gravé d'un coup de couteau sec sur la couche extérieure du tronc, là où l'arbre croît en épaisseur et transporte la sève nourricière du mal qui vit au cœur du chêne.

Les pas de la mère sur le chemin rouge de feuilles. Avec à la main le masque de fille pour le fils au corps de fillette. Le mot de fils précédant toujours celui de fille. Fifi le fil de fer. Fifi la fille à sa maman. La toute puissance maternelle derrière les mots qui humilient. Qui tuent le peu

d'amour qu'il ressent encore pour elle. Elle ne voulait pas d'un autre fils. Il le sait. Elle désirait une fille à son image, une bête de somme, qui parle fort et ancien.

Il a saccagé le masque. C'est toi qui l'as voulu qu'il a hurlé. Quand il a fermé ses lèvres, enfin, quand il a laissé le vacarme du chêne prendre le dessus sur lui, il a tout abandonné. Il a arraché sa robe, il l'a laissée à ses pieds, avec sa peau à découvert. Il la défiait du regard. Cette mère qui espérait un autre enfant que lui. Ses yeux se sont remplis d'une haine sauvage. Quelque part, au pied du chêne centenaire, un animal frappait un autre animal à mort. Déchiquetait la peau morte du masque avec les dents. La mère sentait ces chairs se déchirer jusque dans la sienne. Crie, dis quelque chose, défends ta mère. Use des douze années de force accumulées dans ses entrailles et défends-la donc ! Mais l'autre frère n'a pas bougé. Comme pétrifié, il l'a laissée en plein jour, dans la

lumière tranchante qui mordait sa face entière. Il l'a abandonnée les mains pleines d'images de lui, le préféré, qui rapetissait sur le chemin à mesure qu'il fuyait.

Loin de la fureur de son petit frère. Quelque chose a crevé dans l'air. Du cœur même de l'arbre. Elle l'a senti. Elle s'est retournée vers la maison. Rien ne bougeait. Elle s'est mise à marcher d'un pas de somnambule. L'autre frère guettait son mouvement par la fenêtre. Elle est partie avec les fragments de masque qu'elle avait à la main. Une deuxième fois. Elle a fait face à la maison. Elle y est entrée, nue et dépouillée.

Sans même la regarder, il s'est approché de l'arbre. Comme si tout était prévu, même la mort de l'amour. Il faisait sombre à cause des branches touffues. Il a fait plusieurs fois le tour du tronc. La joue contre l'écorce, il a sorti son opinel. Il aurait dû savoir que le sang fait plus de mal lorsqu'il ne coule pas pour de vrai. Puis il a scellé le

pacte avec le chêne. Un jour il tuera sa mère. Il l'enfouira quelque part sous la terre, emmêlée dans les racines et rongée par les vers ou la pourriture.

(Jeudi 7 mai 1998)

Elle m'écrivait qu'un bleu profond jusqu'au sommeil hisserait cet amour de l'autre côté des barreaux des fenêtres de la folie. Et qu'un regard semblable au mien raviverait la couleur exténuée de toute chose. Elle l'écrivait sur des post-its. Elle les laissait bien en évidence sur la table du salon, parmi les bouteilles et les miettes. Je me souviens de ses mots comme des aiguilles. Elle m'écrivait que ça finirait par s'estomper (parmi les plis), ce désir insensé d'aurore à perdre gorge. Elle disait aussi que cet amour-là, cet amour inespéré, elle aimait le vivre à l'ombre des regards. Que c'était mieux comme ça, notre amour comme un secret. Bien enfoui dans le corps. Le poing fermé dans la parole. Et

puis le soir, la petite lumière. Les cris. C'était encore les peurs de sa vie d'avant. Elle me regardait droit dans les yeux. Tu sais rien ne distingue les souvenirs des autres moments. Elle aimait me raconter des histoires de précipice. Dire qu'il suffisait d'un geste, ou d'un mouvement trop brusque, pour descendre les yeux ouverts à l'intérieur du gouffre. Elle écrivait tout le temps. Partout. Elle barbouillait nos murs de phrases. De poèmes. D'incantations qu'elle récitait dans toutes les pièces. Je l'entendais au loin. Sa voix me terrifiait. Dans notre chambre, sur un petit tableau noir, elle avait inscrit à la craie ces mots : l'arrachement des tissus se remémore comme la nuit parfois nous précipite.

Dans la nuit du 25 septembre 1972, Alejandra Pizarnik ingère une dose de psychotropes qui lui est fatale. On raconte que sur un petit tableau noir où elle traçait à la craie des ébauches de poèmes, on

retrouva ces vers : Créature en prière / en  
rage contre la brume // écrit / au / crépus-  
cule // contre l'opacité // je ne veux plus  
aller / nulle part / qu'au tréfonds // oh vie  
/ oh langage / oh Isidore //

*Point de suture (délire)*

(lundi 11 janvier 2021)

Voulant aimer encore j'ai pris mon frère  
 par le bras je n'ai pas cherché à réfléchir  
 aux conséquences on s'est retrouvés sur le  
 bord de la route et on a marché comme ça  
 peut-être deux ou trois kilomètres sur le  
 bas-côté pendant que je réfléchissais à ce  
 qu'on allait bien pouvoir faire après.  
 Point de suture.  
 Je suis seule.  
 Elle s'écrie c'est dans la maison que je suis  
 seule, pliée comme un drap.  
 Je veux m'enfuir. Mettre le feu à la maison,  
 à son odeur d'eau croupie.  
 L'odeur se penche.  
 Elle dort.  
 Elle écoute.





misère.

Il était avec sa Lili donc la mère de l'autre Gérard oui mais elle n'est pas venue au mariage elle non plus oui mais à l'époque ils avaient toujours une relation et ma grand-mère était donc montée ma grand-mère a dit. C'est une maîtresse femme ma grand-mère. Régine est ma belle fille ta pute comme ça elle a parlé ta pute elle reste en bas je ne la connaîtrai pas si Régine ne vient pas au mariage elle a dit ça je ne serai pas au mariage de mes petits-enfants. Elle n'est pas venue au mariage de Gérard et d'Alain mémé faut le faire. Le corps flottant, chaque jour j'attends sur le banc que les bateaux passent. Elle agite sa petite main vrillée par le temps.

Les doigts contenus de douleur. Elle pense à son enfance. Et donc elle lui dit écoute ta fille appelle sa mère c'est normal qu'elle soit là à emmener ses fils au mariage parce que c'est la mère qui emmène il a dit non tu te rends comptes et c'est sa

soeur Yvette qui les a emmenés à l'autel de l'église qu'est ce qui fait que Gérard et Alain ne se sont pas révoltés ils ont pleuré le jour de leur mariage et mes belles-soeurs m'ont dit mais qu'est-ce qui fait qu'ils ne se sont pas rebiffés mais ils ne pouvaient pas c'était une autre époque non mais je ne les juge pas je ils ne pouvaient pas petite Je regarde une photo d'elle avec son père sur une moto. C'est ce qu'on disait avec Michelle l'autre jour mais pourquoi on n'a pas dit à ton père pourquoi on n'a pas osé dire à ton père.

Il la coupe. Laisse mon père est allé trop loin quand t'as vingt-deux ans vingt-cinq ans papa tu laisses maman dans une merde pas possible divorce et donne lui de l'argent parce que c'est pas bien. Vous lui avez dit ça oui vous avez réussi à lui dire ça et il nous a dit vous m'emmerdez si vous continuez je vais mettre le feu dans la maison.

Silence. Elle hésite. Elle s'arrête. Les mains plaquées contre son ventre elle fait tourner ses pouces d'avant en arrière. Point de suture. Michelle dit mais pourquoi on n'a pas réagi même avec Gérard pourquoi on n'a pas réagi on avait peur de lui oui vous étiez encore sous emprise oui on était sous l'emprise de papa vingt-deux ans vingt-trois ans fallait fermer notre gueule c'est normal.

Elle dit mon père sourit sur la photo. Elle dit tous les moments heureux devraient être figés sur des photos comme ça. Il l'interrompt. Regarde Dominique avec ses fils c'était ça papa tu te rends compte qu'il a reproduit la même chose oui lui oui pas Gérard pas Alain il a reproduit exactement la même chose ses enfants sont sous son emprise enfin de moins en moins mais d'une certaine manière vous avez tous reproduit la même chose dans cette famille. Les enfants grandissent sur des berges.

Ils ne sont plus tout à fait enfant. Ils forment des mots qu'elle ne comprend pas. Elle dit le temps éloigne les gens de la connivence.

Le temps crée des ruptures Vincent.  
Des moments d'amour.  
On peut écrire pour un seul fragment de vie.

Le souvenir a cette cruauté semblable à la peau. Il flétrit.  
C'était grave que ma mère ne vienne pas au mariage et que ma belle-soeur Geneviève comme Gérard et Michelle me disent. On ne sait pas très bien pourquoi on fait semblant de croire à son enfance. Moi j'avais de la peine pour mes frères évidemment elles me disent on s'est mariés

Gérard il regarde le plafond il pleure  
Alain pareil il pleure  
ils ont pleuré.  
Ce n'est peut-être pas perdu pour tout le monde.

Point de suture.

35  
*Le puits*

(Dimanche 12 juin 1966)

La douleur tient ton corps entier serré. Tu viens d'être père. Tu as quitté la Charente Maritime et la tranquillité d'une petite ville de province. Les nuits de tarot au café *Le Français*, quand c'était le plus endurant, celui qui conservait sa vigilance jusqu'au petit matin, qui remportait la mise. Les copains du rugby, les fêtes, les troisièmes mi-temps avec les filles du coin qui ne partent jamais. Toi, tu es sorti au grand air. Direction les Hauts-de-Seine. La proche banlieue ouest de Paris. La région Île-de-France. Quatre-vingt-douze. C'est là que tu la rejoins. C'est là que pour toi – mais tu ne le sais pas encore – la jeunesse prend définitivement fin. Dans ce quartier

résidentiel verdoyant. La cité-jardin de la Butte-Rouge. Ses barres d'immeubles oranges et cubiques. Ses jardins dispersés sur l'arrière des bâtiments. Rien à voir avec le quereu de ton enfance et ses murs de châtaigniers. Avec son architecture moderniste, elle est considérée comme un véritable joyau. Un moindre mal mais une maigre consolation pour tel déracinement.

Ce n'est rien qu'une infime petite chose. Une maladresse. Un coup involontaire qui brise l'élan d'une enfance heureuse, malgré les différences qu'il perçoit déjà, sans toutefois pouvoir poser les mots pour s'insurger. Ce sera pour plus tard. Pour l'heure, l'écart qu'il ressent parfois avec le petit Pierre, pupuce comme on l'appelle dans le quartier, se fait sentir dans le quereu. À l'ombre de ces arbres protecteurs qui ombragent l'espace de jeu pour laisser sourdre, non pas la lumière, mais l'extraordinaire vitalité des corps qui bondissent

sans trêve, se ruent les uns aux autres, suent sans craindre le regard brûlant du soleil. Les branches des châtaigniers sont comme un écrin sur leur enfance, une cabane à ciel ouvert qui danse. Si touffus, ces arbres, que la lumière n'y pénètre que par sillons, par flèches.

On dirait un château de feuilles, où les rayons de l'astre filtrent l'obscurité entre les branches, comme s'il s'agissait de simples meurtrières dans ce gigantesque toit végétal, qui enserre de toute sa présence le carré discret des jeux de l'enfance.

Ce n'est rien qu'une énième bataille. Une querelle fraternelle comme il y en a tant, quand on joue à on aurait dit qu'on était les gallois et vous la France. Michel est un enfant chétif. Il le sait. On lui répète assez souvent qu'il devrait manger un peu plus. Forcément ça l'agace parce qu'il mange déjà beaucoup. Mais rien n'y fait, il ne grossit pas et il peut toujours faire le tour de

ses poignets avec les doigts de Mireille, la fillette qui vit dans la maison la plus reculée du quereu, et dont les mains font la moitié des siennes. Ses os sont épais comme des fils. On l'appelle Fifi depuis toujours à cause de ça, du moins depuis qu'il se souvient de quelque chose. La mère dit aussi, t'es pas bien épais mon drôle, faut manger de la soupe si tu veux pas que le vent te prenne dans ses tempêtes. Ça l'ex-cède toutes ces remarques sur sa maigreur. Plus tard, il sera fort et rapide comme Phil Bennet ou Barry John mais surtout Gareth Edwards son idole. Et alors ils verront bien si Fifi est maigre. Quand le jeu commence, c'est un déferlement de cris dans le quereu. La lumière ruisselle sur les cheveux châains des frères. Les corps jallissent et s'entrechoquent. On ne ménage pas ses efforts pour franchir la ligne des t-shirts qu'on a posés là, pour symboliser la zone d'en-but où aplatir le ballon. Le centre du terrain, le rond central, c'est le puits que les habitants du quereu se

partagent depuis toujours. Sorte d'accord tacite entre tous, presque moyenâgeux, bien que nombre des maisons du quartier soient plus récentes. C'est une bataille dès lors, mais aussi une rupture en soi.

De soi envers le frère. Et à travers lui, le préféré, une défiance envers la mère.

Quand le choc éclate, la lumière perce à travers les châtaigniers et photographie l'horreur. Un coup. Un impact tel que les autres enfants se figent dans cette lumière de fin d'après-midi. Fifi ne court plus. Ce n'est plus un jeu mais un secret. La mère ne doit pas savoir. Il dit c'est rien qu'un coup. Un coup sans importance. C'est une maladresse. Une rupture. C'est rien qu'un malheureux placage, vous êtes témoins. Le rugby, c'est de l'engagement. C'est la guerre. Je ne pouvais pas prévoir que sa tête allait taper contre le puits. Il aurait pu se mettre à pleurer ou courir chercher son père. Mais il a prononcé ces mots puis il s'est tu. Il aurait aussi bien été au-dehors

ou au-dedans de lui-même. Muet ou bavard. Inquiet tout de même. Il aurait aussi pu tuer sa mère. Se servir d'un couteau ou du fusil de chasse de son père. Elle en aurait la bouche si rouge qu'elle serait devenue du sang. Il aurait pu faire ça. Il n'a fait que rester là où l'instant l'a suspendu, le laissant incandescent et stupide. L'idiot qui regarde. Le souvenir de sa peur reste stupeur. Peut-être il n'y eut que peu dans cet instant, puisque le frère se relève. Se tenant debout, le nez ensanglanté, aveuglé par la lumière qui le remet en état de marche. L'enfant, lui, n'y comprend rien. Il est encore celui qui gêne. L'éternel second. Il est la fillette à sa maman, à qui on offre des masques de filles pour l'humilier. Pas comme son frère et son costume d'indien. Oui, il n'y a peut-être que peu dans cet instant, mais l'enfant en reste fendu en deux comme une bûche. Un morceau par-ci, un morceau par-là.

(Mercredi 29 juillet 1981)

Hélène se méfie des hommes, depuis sa rupture avec David, et cette nuit de mai mille neuf cent soixante dix-neuf où elle s'est retrouvée seule et démunie sur le Vieux-Port avec François, elle les fuit. À trente-quatre ans, elle n'a plus le temps de jouer aux billes comme on dit. Elle est à nouveau seule avec un fils de treize ans et demi qui n'a pas de père. Daniel ne le reconnaîtra jamais. François le sait. Il en souffre mais il ne dit rien. Il appelait David papa mais désormais c'est fini il n'a plus de père. Il devra faire avec, s'adapter aux choix d'Hélène et continuer d'être un bon fils avec sa mère. Elle sait que les remords et la nostalgie des occasions manquées ne

servent à rien dans la vie. Ils vont manger du pain noir le temps qu'il faudra mais elle n'aura plus d'homme dans sa vie. Hélène allume une cigarette. Il fait chaud en ce mois de juillet mille neuf cent quatre-vingt-un. François est parti jouer chez les voisins. Ce sont les cousins d'Hélène. Ils sont jeunes et beaux comme on peut l'être quand on n'a que vingt ans. L'été lui va bien, c'est une saison fluide où tout semble possible même si pour le moment elle vivote un peu à Paris avec son fils. Elle a trouvé un petit job de secrétaire chez Fougérolle, la plus vieille entreprise de BTP française, ce n'est pas très intéressant mais au moins ça paye mieux que la maison de la culture. Elle repense à ces soirées de théâtre, de danse, de littérature et ça lui manque un peu. Elle se dit qu'elle a fait ce qu'elle a pu pour essayer de recoller les morceaux avec David. Les infidélités à répétitions, les drogues, les jeux d'argent, elle ne pouvait plus le supporter. Elle pense encore à lui mais il fallait qu'elle

parte, sinon elle serait devenue folle. Elle est restée presque deux ans sans voir personne. Heureusement que sa belle-soeur lui faisait les courses et venait s'occuper de François. Elle a bien cru mourir dans l'appartement de la Butte. Elle a même essayé d'en finir. C'est François qui l'a découverte, sur le sol, inanimée. Ils n'en ont jamais vraiment reparlé depuis. On verra plus tard, et puis il est solide son fils, c'est un gentil garçon. Elle a fini par remonter la pente, elle s'est faufilée dans l'ordinaire gris des jours. Sa mère et ses frères lui ont envoyé des colis et ont payé son loyer, ça leur a permis de tenir et à aucun moment avant cet été mille neuf cent quatre-vingt-un, elle n'a été tentée de se replier au vingt-six rue de l'Avenir à S. pour se reconstruire à l'abri du cocon familial. Elle n'a pas de cocon familial. Cette maison et toutes celles qui jouxtent le quereu lui rappellent trop ses années de souffrance quand elle a dû se débrouiller seule avec son bébé et sa condition de fille-mère. Et

puis la boulangerie des Soldeau était toujours là et elle n'avait pas envie de croiser la mère Soldeau à l'époque, ni Daniel d'ailleurs. Désormais c'est différent. Elle peut revenir ici, plus personne ne lui en parle ou la regarde de travers. C'est de l'histoire ancienne comme on dit. Les gens se sont habitués même si tout le monde sait dans le quereu que son Fils est un Soldeau. C'est marqué sur son visage. Il tient de son père, le même élan du corps, et plus de quatorze ans après ça émeut encore la jeune mère vieillissante qu'elle est devenue. Son fils n'y est pour rien, elle ne veut pas le priver de ses grands-parents ou de ses cousins. En plus aujourd'hui c'est un jour spécial, on célèbre un mariage princier, entre le futur roi d'Angleterre et une roturière. Elle va bientôt rejoindre sa mère qui est déjà vissée devant le poste de télévision et qui commente toutes les images. Elle l'entend depuis le jardin et ça la fait sourire. Ce soir elle s'est autorisée une sortie avec Eric, son cousin qui fête ses vingt-deux ans. Ils

sont jeunes avec ses copains mais il y aura aussi Colette la soeur d'Eric qui a le même âge qu'elle. Toutes les deux elles vont bien rire et se moquer gentiment de tous ces ploucs de campagnards et de leur boîte de nuit minable. Il faut dire qu'Hélène sort tous les weekends à Paris au Palace ou à la Main jaune avec ses amies de Fougerolle, alors forcément elle se dit qu'elle va s'ennuyer, mais elle a envie de sortir, de se changer les idées, et puis on ne sait jamais, elles vont peut-être s'amuser. Elle passe la journée devant le poste de télévision avec sa mère. Les images de la cérémonie sont magnifiques. Hélène se prend d'affection pour cette jeune princesse dont elle suivra des années durant le destin dans la presse à scandale. Pour l'heure elle ignore tout de sa fin tragique après un accident de voiture dans le tunnel passant sous le pont de l'Alma. Elle se prépare à sortir. Elle s'habille comme une parisienne avec une chemise et une cravate d'homme, juste pour les provoquer et voir la tête que

feront tous ces petits campagnards devant sa tenue. Eric est époustouflé. Ses amis aussi mais Hélène les trouve beaucoup trop jeunes pour elle. Lorsque le petit groupe arrive dans la boîte, Jean est déjà là avec ses copains du rugby. On ne peut pas les rater, ils hurlent, ils beuglent, ils provoquent tout le monde, ils sont joyeux et ivres. La nuit leur appartient. Jean a six ans pour toujours sous les arbres du quereu lorsqu'il voit arriver Hélène. Jean n'a plus six ans depuis quatorze ans mais il n'a rien oublié de cette jeune fille aux yeux cernés qui tentait vainement de dissimuler son ventre sous son petit manteau bleu marine au pied de l'arbre. Il se souvient de la finesse de ses os et de cette dernière image. *Celle d'une jeune fille adossée contre le mur de la maison, tout près du vieux chêne. Elle cherche à se protéger de la pluie, à se faire la plus discrète possible.* Tout lui revient quand il la voit arriver, l'heure même où il l'aurait voulue, elle, comme mère, et dans ce moment suspendu où les

copains braillent, lui se met instantanément à l'aimer, mais cette fois avec la force et le désir de son corps d'homme de vingt ans. Hélène remarque tout de suite ce beau garçon tout en muscles joli corps belles jambes en short quand elle arrive. Il a les cheveux longs. Hélène aime les hommes aux cheveux longs. Soudain, elle ne sait pas pourquoi, quelque chose recommence, le passé hoquète et se met à danser au milieu des corps agglutinés. Elle a déjà éprouvé une fois ou deux cette sensation étrange, un peu vertigineuse de remettre sa vie dans des rails anciens, mais jamais avec autant d'évidence. Eric, Colette et la ribambelle des cousins sont là, dans la pénombre des boules à facettes de la boîte de nuit mais elle est seule avec lui tout à coup. D'un seul regard, elle est captive. Eric s'approche d'elle et la prévient. Elle doit se méfier de cette bande de rigolos. Ce sont les espoirs du stade rochelais. Ils viennent pour attraper tout ce qui bouge, ils se croient irrésistibles avec leurs allures

athlétiques. Surtout elle doit se méfier du bellâtre qui la reluque depuis tout à l'heure. C'est un cousin des Soldeau. Un cousin de Daniel. Un petit gars du quereu lui aussi mais du côté Brillanceau. Hélène entend les mots de son cousin et tout explose dans sa tête. Cette fois c'est sûr elle la tient sa vengeance. Hélène s'adosse un moment contre le mur de la boîte de nuit et sent contre sa peau, à travers le coton de sa chemise blanche d'homme, les racines animales du chêne s'enrouler autour de sa taille ses bras son cou et pénétrer, plus tard, dans la moiteur de la chambre de Collette – qu'elle lui a laissée pour l'occasion – son corps sa bouche son sexe. Ils passent les deux semaines de vacances d'Hélène ensemble. Il doit signer un contrat aménagé dans une grande coopérative familiale qui lui laissera du temps pour se consacrer au rugby. Il refuse sans hésiter, sans même en parler à Hélène, un poste superbe qui lui aurait offert la possibilité de devenir un grand joueur de rugby. Il ira à

Paris. Ils vivront tous les trois dans l'appartement de la Butte. Il s'occupera aussi de François. Il sait qui il est. Il connaît toute l'histoire. Il a souvent entendu sa mère dénigrer Hélène, la traiter de tous les noms, leur dire qu'il n'y avait rien de pire que les filles-mères et leurs petits bâtards. L'amour qu'il éprouve pour Hélène depuis ce fameux dimanche douze juin mille neuf cent soixante-six s'est nourri de la haine qu'il éprouve pour sa mère. Il la tuera d'abord comme ça, doucement, gentiment, à petit feu. Il épousera Hélène et il s'occupera de son cousin honni. Cette fois c'est sûr il la tient sa vengeance.

*La rupture d'anévrisme*

(Mercredi 14 avril 1999)

Longtemps j'ai cru mourir d'une rupture d'anévrisme. J'essayais de comprendre d'où venaient ces angoisses que je vivais comme une infirmité. Chaque jour j'éprouvais une douleur lancinante, puis soudain aussi violente qu'un coup de matraque dans le crâne. J'avais littéralement l'impression que ma tête allait se fendre en deux, je prenais alors mon pouls pour vérifier que le sang circulait toujours et que mes veines ne s'étaient pas rompues ou nécrosées. Je posais mon index et mon majeur serrés contre ma tempe. Je pensais que le point de rupture se trouvait là, exactement dans la partie la plus incurvée de ma tempe droite. Je pense que ces sensations étranges, ces douleurs imaginaires,

qui produisaient des maux d'une violence inouïe sous le regard abasourdi de mes parents, et qui parfois me prennent encore aujourd'hui, me venaient d'une discussion d'enfance avec ma mère. Elle m'avait raconté comment un lointain cousin de la famille s'était soudainement effondré en plein repas devant sa femme et ses trois enfants, comment sa tête s'était écrasée dans son assiette encore pleine de nourriture et comment il s'était plaint juste avant de mourir d'une douleur à la tempe comparable à celle d'une scie qui lui tranchait le crâne. D'un autre côté, la croyance en ma mort imminente m'a préservé d'adhérer aux rôles et aux petites fictions que les uns et les autres acceptaient de jouer ou d'endosser à l'adolescence. Le temps m'était compté, je n'avais donc pas d'autre choix que d'accomplir les tâches supérieures que mon esprit malade avait décidé de m'octroyer. Adolescent au lycée, j'avais pris l'habitude de sécher les cours et de me faire porter pâle par ma mère que ça ne

dérangeait pas de rédiger des mots complaisants pour justifier mes nombreuses absences. J'adorais ces moments. Nous passions des après-midi à discuter de rien. Je faisais des allers-retours entre ma chambre bien enfouie au fond du couloir et la pièce hybride qui nous servait de salon et de salle à manger, et dans laquelle elle était continuellement avachie sur le canapé en train de regarder la télévision en fumant des cigarettes. J'aimais bien cette atmosphère d'oisiveté qui régnait dans la maison tant que mon père n'était pas rentré. Je restais avec elle une heure ou deux. Nous commentions les émissions qu'elle s'enfilait les unes après les autres sans jamais songer à faire la moindre tâche ménagère. Je débarrassais le repas de la veille. Je déposais les assiettes, les verres et les couverts sans rien rincer à même l'évier et je finissais les miettes de pain qui jonchaient la table en les picorant comme un petit moineau à sa maman que j'étais redevenu, bien emmitouflé dans mon

peignoir de bain bicolore et délavé, façon The Big Lebowski, puis je retournais fumer un joint sur mon lit en écoutant Nirvana tout en rêvant de départs, de fugues ou de disparitions. J'espérais dans le retour de l'autre un petit regain paternel mais j'avais toujours droit aux sempiternelles engueulades, aux éternels reproches. Mon père me dévalorisait. T'es rien qu'un taré comme ta mère à passer tes journées en pyjama, tu t'écoutes trop mon pauvre garçon. Au moins il me reconnaissait encore un peu de virilité. Mais à la différence de mon père, ma mère était comme attachée à une roue. Elle était grillée ou noyée dans ses histoires passées en forme de mythes. J'aimais cela quand j'y pense. Rester seul avec elle dans l'appartement comme un enfant malade. Apeuré. Terrifié. Les doigts plaqués contre la tempe. Avec l'espoir insensé que quelqu'un surgisse et soigne maman.

*De l'autre côté de la route*

(Vendredi 3 mai 1985)

Je me souviens d'elle. De sa façon discrète d'attendre le bus. De faire des mouvements de balancier imperceptibles avec son buste ; à la regarder comme ça, un peu tapi dans l'ombre derrière la haie de notre jardin, je me dis qu'elle n'était pas comme nous, que cette cadence pudique et distinguée c'était sa façon à elle de réinventer le temps, de ne jamais subir ou accepter celui des autres, ce temps, justement, auquel je ne voulais pas admettre que j'appartenais, alors que moi, peut-être plus que quiconque, j'étais coincé, foutu pour ainsi dire, on m'avait enferré pour toujours dans des grands liens de porte,

dans un de ces bruits de gond qu'on cherche toujours à faire taire mais qui vous réveille la nuit. Et comme une ritournelle : en finir avec la nuit, se débarrasser de ses contours, de ses fuites, ne pas attendre d'elle une issue ou un territoire à part. Simplement reprendre contact avec le jour, avec les autres, avec la simplicité des sourires ou celle, plus rare, des franches poignées de main. Mais je ne savais pas vivre en silence. J'aimais trop le bruit, la violence des pas sur le bitume, les grandes chevauchées sauvages au milieu des villes, les ruades mécaniques des trains au petit matin. Et puis la mélancolie aussi les jours de pluie, les jours où nous nous disputions parce que je n'avais pas ramassé les miettes sur la table basse ou que le désordre de l'atelier devenait chaque jour plus improbable ; alors je souffrais de notre distance, je ne supportais pas l'écart dans le lien, cette nécessité de gâcher le temps en prolongeant les disputes, de faire de nos détresses des mines

de ciel délavé. Et cet espace intolérable, où l'unisson avait fini par s'enliser, à chacun de nos heurts je craignais qu'il ne s'abolisse, qu'il ne s'invite à notre table et que tu fuis juste avant la levée du jour.

(Mercredi 29 mai 1991)

L'ours Caramel parle tout seul. Il me regarde dans le noir. Je peux voir ses deux billes de yeux qui me fixent méchamment depuis mon lit. Il ne bouge pas. Il reste assis sur ma petite chaise en paille et entrouvre seulement ses drôles de babines peluchées pour articuler des sons que je ne comprends pas. Je me souviens la première fois que je l'ai vu, bien emballé dans sa boîte en carton, tout enrubanné au pied du sapin. Nous n'habitions pas encore dans le petit deux pièces mais dans l'appartement de la Butte. J'ai tout de suite senti le regard mauvais qu'il portait sur moi. Mon père a installé les piles et l'ours s'est mis à chanter des comptines

innocentes. Trois petits chats, petit escar-got, une souris verte. J'ai détesté son timbre aigu et vaguement nasillard. Maintenant il ne chante plus. Il n'a plus de pile mais ses lèvres bougent toujours. Je me blottis sous la couette. Je tremble. Je n'ose plus respirer pour ne pas le contrarier. Je ne veux pas qu'il vienne me retrouver. Si je bouge il va quitter sa chaise et courir vers mon lit pour me dévorer. Parfois je l'entends marcher sur la moquette devant mon lit. Il touche mes jouets. Il joue avec mes playmobils. Il coiffe la crinière de mes petits poneys. Je voudrais appeler maman mais aucun son ne sort. Alors je reste caché sous ma couette en écoutant Caramel sortir tous les jouets que j'avais mis tant de temps à ranger dans mes caisses. Au bout d'un moment qui me paraît une éternité, ma mère entre dans la chambre en hurlant. Je sens alors l'odeur rassurante de sa fumée de cigarette qui emplit la pièce et le son de la télévision devient moins indistinct. Elle allume la grande lumière et me

demande ce que c'est que tout ce bazar. Je sors la tête de sous ma couette pour lui dire que c'est encore Caramel qui a tout dérangé pour qu'elle me gronde, qu'il cherche toujours à me faire punir et qu'il me fait peur avec ses yeux noirs qui me fixent sans arrêt. Je dois pleurer à chaudes larmes car je sens que mon pyjama est humide. Ma mère s'approche de moi, sa colère est redescendue. Elle me regarde avec une sorte de tristesse indéfinissable. Elle est comme ça maman. Elle a toujours l'air triste depuis que nous sommes partis mais je ne sais pas pourquoi. Elle touche mes draps et elle me dit que j'ai encore fait pipi au lit. Elle m'emporte pour me laver dans la baignoire sabot. Comme quand j'étais petit dans la maison de mes grands-parents. La salle de bain est en face de ma chambre. Il me semble que j'entends des pas mais ma mère me dit que ce n'est pas vrai. Il n'y a personne d'autres que nous. Mon père rentrera le weekend prochain. Enfin si tout va bien, il aura sa permission

comme tous les quinze jours. J'aurais juré entendre un bruit. Comme le souffle d'une bête sauvage tapie dans l'obscurité de ma chambre. En tout cas je sais que quelque chose vit dans Caramel. Quelque chose de mauvais. Quelque chose qui sait que je suis seul la nuit avec ma détresse quand ma mère somnole sur le canapé ou boit des verres en fumant des cigarettes avec les propriétaires du restaurant du bas qui nous louent l'appartement. Je ne saurais pas dire ce qui vit dans ce jouet. Je ne l'ai jamais aimé. J'ai bien essayé de lui percer les yeux avec le couteau de papa ou de les lui brûler avec un mégot de cigarette de maman, mais à chaque fois mes parents m'ont empêché d'aller jusqu'au bout. J'ai juste réussi à rayer sa cornée, sans plus. Désormais il vit dans le grenier de la maison de mon père. Enfin chez la vieille. C'est une lieu condamné. Un bric-à-brac de cartons remplis de livres, de cartes postales jaunies, de documents administratifs périmés, de vieux vêtements de famille et de

linges de maison. Les jouets de mon enfance sont entassés là, dans des caisses qui sentent encore l'odeur de plastique neuf. L'ours en peluche Caramel a perdu un oeil, il côtoie des petits poneys aux crinières arrachées, des soldats démembrés et d'autres jouets fracassés par le temps. Un baigneur porte un body par-dessus un bavoir fleuri plaqué contre le torse. Une couche en tissu recouvre ses jambes. Un jeu d'échec est étalé sur le plancher tout près d'une plinthe noircie d'humidité. D'autres figurines de la guerre de sécession ou du bateau pirate gisent dans des caisses de vin. De nombreux chapeaux, casquettes, bonnets et autres couvre-chefs plus ou moins douteux sont posés sur des cartons fermés ou traînent dans des moutons de poussière. Une guitare dont les cordes sont oxydées de rouille pend lamentablement, tête en bas, retenue par une sangle déchirée et moisie. On pourrait penser que tout est fini. Que j'ai fini par lui arracher l'un des ses maudits yeux. Mais

c'est encore l'une des ses nombreuses ruses pour leur faire croire qu'il n'existe pas, qu'il n'existe plus. Il sera là quand mon père viendra récupérer sa maison. Et alors il se lèvera de nouveau avec son air mauvais pour prendre la part de mal qui lui revient. À chaque fois rien n'avait bougé dans ma chambre et je suppliais maman de dormir avec moi pour ne pas mourir de peur. L'ours en peluche était sagement assis sur sa chaise, la gueule fermée, les yeux fixant le vide. Maman me prenait par la main pour me montrer que j'avais dû faire un cauchemar ou une crise de somnambulisme. L'ours ne pouvait pas fonctionner. Il n'avait plus de pile depuis un moment. Elles avaient coulé dans le compartiment. Des résidus d'une poudre séchée et durcie s'y trouvaient toujours mais mon père n'avait jamais cherché à le nettoyer. Le circuit électronique du jouet devait vraisemblablement être endommagé pour de bon. J'écoutais avec attention les explications de ma mère pour essayer de me

rassurer mais au fond de moi je n'y croyais pas. Seule sa présence réconfortante me permettait de trouver le sommeil, jusqu'à la prochaine nuit où il me faudrait encore affronter le monstre. La vieille dit qu'elle entend du bruit la nuit dans le grenier. Des pas comme si quelqu'un marchait au-dessus de sa tête. Mon père a fait venir une entreprise de dératisation mais rien n'y fait. Il y a toujours du bruit. On dirait qu'un enfant joue avec mes jouets d'enfance. Mon père raconte que la vieille perd la tête, qu'elle déraile, qu'il va finir par la faire interner. Il dit que rien ne bouge jamais là-haut sauf Caramel qui tombe parfois, parce que le sol n'est plus vraiment droit et que les pieds de sa chaise se déboîtent tout seuls. Moi je sais qu'elle n'est pas folle. Je ne l'aime pas beaucoup mais je sais qu'elle a toute sa tête. Sinon elle n'infligerait pas tout ça à son fils. Il va falloir que je m'en occupe moi-même si papa ne fait rien. Un jour je monterai dans le grenier et je tuerai Caramel. Je brûlerai la maison avec la

vieille dedans s'il le faut. La maison, alors, ne sera plus qu'un bûcher horrible et magnifique. Un bûcher monstrueux, éclairant toute mon enfance, un bûcher où brûlera cette vieille femme ignoble, et où il brûlera aussi, lui, mon bourreau, mon jouet ancien, mon ancien maître. Caramel.

40 *La  
tête endormie*

(Lundi 13 septembre 1971)

L'enfant a de la poussière aux pieds. C'est toujours le matin qu'il a peur. Il enfonce son menton dans ses mains. Une boule monte dans sa gorge. Il ne faut pas qu'il se laisse déborder. La mère ne doit pas savoir qu'il est parti. Personne n'a dû s'en rendre compte. Là-bas il est transparent. Sauf quand les autres le tacent. Pourquoi les autres enfants semblent mus par une force plus mystérieuse que celle qui le fige dans l'écorchure de l'instant ? Il s'oublie au fond de la forêt. Tout près du vieux chêne, son corps d'enfant abandonné se fige dans la lumière. Il attend qu'on vienne le chercher. Il sourit quand même. Elle le prendra par la main. Il ne

doit pas fléchir pour qu'elle le reconnaisse. Quand celle qui est partie reviendra. Elle ne sait pas que l'enfant du quereu attend d'elle son retour, l'attend pour de nouveau se mettre en mouvement, se mettre à grandir avec elle, loin des autres qui l'humilient, son frère et ses maudits parents. Il a la tête endormie. Les membres flous. Le front plissé. Il l'a suivie. Elle est partie par là. Il sent sa présence tout autour de lui. Ça le rassure un peu de savoir qu'il marche dans ses traces. Il descend le sentier en pente jusqu'à la rivière qui borde la forêt. Il sait qu'il la trouvera dans la barque. Elle et l'enfant mélangés pour grandir. Pour doucement libérer l'image immobile de l'enfant souriant, perdu là, qui ne bouge pas. Qui prend racine à cet endroit, qui fait roc pour ne pas être retrouvé. S'il reste, il ne la verra plus. Comment saura-t-elle alors qu'il l'attend depuis toujours auprès de la maison ? Mais elle est là. Comme prévu. Elle ne parle pas. Elle pousse elle-même la barque à l'eau.

Lui la regarde les bras ballants. Elle lève sa robe sur ses cuisses puis avance dans l'eau profonde. De la main, elle l'invite à prendre place à ses cotés dans la barque. Elle le prend en otage. Le vent. Les arbres qui craquent. L'eau est agitée de vagues. Il persiste à ramer très loin de la berge. Quand il remonte sa rame dans la barque, il pose ses mains trempées sur son visage. Si elle venait le chercher, l'enfant n'aurait plus à partir. Il serait avec elle, dans sa maison d'enfance, à vivre une vie bien à eux. L'enfant donnerait de la chair au corps abandonnée de l'autre, grandie absente à sa vie, désenchantée, saisie par le vide de l'autre fils resté dans les Hauts. L'enfant n'a que son souvenir pour dire qu'il est là. Il ne bouge pas. Il est un désert inhabité. Un paysage à l'écorce sèche. Il est fidèle à cet instant. Il est perdu. Il ne joue pas. Il ne joue plus. Il regarde autour de lui et ce qu'il voit ne lui rappelle rien de familier. Il ne se souvient que du moment où il a décidé de partir, de tout abandonner, traversant les

eaux profondes pour ne pas revenir. Quand la nuit tombe enfin, il retire ses vêtements. Il les laisse à ses pieds avec sa peau puis il nage de toutes ses forces jusqu'à la rive. À chaque traction de bras un creux se forme à la surface, comme une petite vague au sommet de sa tête. Et le visage de l'enfant coule au fond de l'eau.

*III*  
*La crue*



Mais moi, je l'ai ressentie comme tout le monde, cette violence tout au fond de soi qui vous fait comme des fourmis dans les bras, tellement que ça vous brûle de l'intérieur tous ces abandons. La peur et tout ce qui va avec. Les sommeils en retard. Les tracas qui tournent comme une toupie au fond de la tête (*se dire qu'au-delà de la maison il y a la forêt*). Ça vous creuse en dedans comme une tique qui vous boufferait les pores sous la surface. Et cette toupie-là, on la prendrait bien entre nos mains, comme une histoire qu'on aurait aimé voir advenir. Une histoire très en lien avec la terre. Avec le récit des autres qui vous attachent mais qu'on craint. Et à qui il faut bien rendre visite. Parce qu'ils nous plongent dans une autre temporalité. Une autre

séquence. Sans les contours habituels qui emportent. Je dis alors cette toupie, moi je la prendrais bien dans la main pour en avoir le cœur net. Et en éprouver les contours. Ressentir une bonne fois sa texture et la tendre à celui d'à côté, le plus léger que moi. Pas pour me venger, ni m'en débarrasser, mais pour qu'il comprenne, qu'il imprime une bonne fois ce que ça fait d'entendre quelqu'un dans son supposé silence. Où c'est une maison sans mur et sans meuble. Juste un tabouret de fortune, avec une petite planche en bois, et quelques verres à pied qui sont posés là, tout près, à la lisière des autres. Et les mines qui vous regardent de biais. Ou pas bien en face. Des corps tout confinés les uns aux autres au fond d'une cave bruyante. Des solitaires agressifs recroquevillés contre des murs. Contre une multitude de vies que les forces de l'attraction, et les désirs qui font vriller, choisissent pour se sentir éternels le temps d'une étreinte. Alors quand dès les

premières pluies je comprends que ça peut  
cesser de tourner, je fonds de toutes mes  
forces vers la maison pour la lui arracher.

*42 Véritable  
route de campagne avec  
fictions*

Derrière le portail de la petite maison de l'autre côté de la route, à peine dissimulé par une armada d'herbes folles, c'est un capharnaüm d'objets abandonnés qui bloque le passage jusqu'à la porte d'entrée. On dirait une cargaison de brocante à ciel ouvert, déchargée à la hâte, puis laissée à l'abandon. Il fixe d'abord son attention sur un matelas noirci par le milieu mais c'est surtout une étagère grise en métal comme celles qu'on trouve dans certaines arrière-cuisines qui capte son regard. De vieilles pièces de monnaie y gisent, pulvérulentes, et s'émiettent à même le meuble. Une curieuse impression s'empare de lui, à

mesure qu'il observe cette étagère. Il ne sait pas exactement pourquoi mais quelque chose l'effraie, le paralyse. Il peine à déglutir. Il n'aime pas la sensation de la salive dans sa gorge, ni cette idée de volume. Il n'a pourtant rien dans la bouche. Il transpire. Il a sans doute de la fièvre. Il reste figé sur place de peur qu'un geste trop brusque ne fasse tinter les petites pièces entre elles. Il craint leur texture. Il a peur d'en avoir envie. Il bouge lentement les jambes en prenant bien soin de crispier tous les muscles de ses pieds, afin d'en décomposer avec exactitude le mouvement. Il fait ensuite basculer sa tête de la gauche vers la droite, d'un déplacement circulaire, pour lui permettre de partir en arrière, et de se retrouver ainsi dans sa position initiale. Il conserve enfin une pression suffisamment forte sur son coude, pour que le portail qui supporte son poids ne produise pas de vibrations susceptibles de faire bouger l'étagère. Lorsqu'il finit ces manœuvres délicates, il porte son

attention sur les pièces. La fièvre – conjuguée à la faim qui lacère ses entrailles – a dû produire ces impressions étranges. L'angoisse s'est dissipée, quelques frissons parachèvent tout au plus son vertige. Le plus discrètement possible, il gravit les grilles du portail et marche vers la maison.

Il pense toujours aux petites pièces. C'est l'insignifiance qui fonde le pouvoir. Il peut s'étouffer avec, il le sait, il lui suffit simplement de se retourner, de les avaler et d'attendre qu'elles se coincent au fond de sa gorge. Justement, les pièces, là derrière, dans le jardin, traînent sur l'étagère. Il n'a plus qu'à les prendre. Il fait mille tentatives pour distraire son esprit mais tout la ramène à ces mets minuscules. Comment décrire le pressentiment de la forme ? Une dangereuse contamination lui fait corps. Bientôt, et contre sa volonté, il a envie d'avalier tous les petits objets qui l'entourent. Paniqué, il se met à courir de toutes ses forces.

Dans la rue il doit se faire violence pour ne pas se ruer à terre et bouffer les cailloux.

La vérité de la fiction flanche là où s'impose la réalité dans son horreur.

J'ai garé la voiture sur le chemin qui jouxte le quereu. À présent je regarde papa qui parle tout seul devant la maison, ses mots disparaissent dans l'air humide, si bien que seul le bruit de la pluie parvient à mes oreilles. Il reste planté là comme un arbre, prostré devant les murs de la bâtisse. Il tient la crosse de son fusil, fermement attachée à sa main, et me revient instantanément l'odeur de la poudre qui embaume dans l'air, mélangée à une espèce d'essence de sous-bois. Je m'avance encore, la pluie cogne contre mon visage, j'ai des fourmis dans les bras. Je m'approche sans bruit en continuant de l'observer de loin, comme si à l'extérieur de la maison il ne pouvait plus rien voir. Il

continue de regarder fixement les murs, un moment il esquisse un pas dans ma direction et je crains qu'il ne m'aperçoive. Mais il ne détourne pas le regard du vieux chêne qui domine la cour. Ou alors de la pierre apparente. Les moellons peut-être qui donnent l'impression que la maison transpire, comme lorsque le salpêtre écume sur les tomettes dans une cave trop humide. Enfin je ne sais pas ce qu'il scrute mais ses yeux sont tellement habités que je me fige et j'attends encore un peu avant d'avancer. Je suis tout étourdi par cette foutue odeur de plombs qui flotte dans l'air, mais je ne veux pas prendre le risque de le faire sortir de lui-même, parce qu'il semble comme enfermé dehors, avec ce drôle d'air qu'il a à mesure qu'il avance comme ça, le long de la route, et je me sens étrangement seul à ce moment-là, malgré sa présence qui cogne si fort dans le décor qu'il forme désormais avec la maison. Derrière lui on distingue l'arbre, le grand chêne qui jaillit par-dessus le toit. C'est

violent de constater à quel point il culmine par rapport à nous, à quel point le monde a dû changer devant lui, et les êtres surtout, grandir, vieillir, partir, et lui qui est toujours là, avec son ampleur, qui demeure immuable. Enfin je pense à toi, à ça, et à tant d'autres choses encore, au fusil que mon père brandit en direction de la baraque, et ce canon-là qui avait bien failli me tuer un jour, lorsque mon grand-père rentrait de la chasse. Un éclat dans le carrelage rebouché à la hâte avec du ciment. Même que ça jure toujours un peu dans la cuisine. Tout prêt du frigo. Il reste là. Souvenir d'une fin d'après-midi mille-neuf-cent-quatre-vingt-douze. J'ai huit ans. Je suis seul avec mes grands-parents. Je ne sais pas où sont mes parents. Ils doivent être à S., en ville. Papi rentre de la chasse. Papa n'est plus avec lui, il a dû sortir pour acheter quelque chose. Peut-être des viennoiseries à la boulangerie du coin. Chez la mère Soldeau.

## 43 *Une grande inspiration*

c'est ça,  
*respirer,*

c'est de ça dont j'ai besoin, une bonne bouffée d'air frais, une grande inspiration pour dire enfin les choses,

ma mère devra m'écouter cette fois, papa n'est plus là pour la protéger, pour mettre entre elle et moi ce *mur de silence* que je n'ai jamais osé rompre,

parce que sa présence justement, c'était tout ce qui me rassurait, je ne pouvais rien réclamer devant lui, il n'avait hérité de rien, il avait travaillé toute sa vie, et ce toit, cette maison, c'était aussi la sienne, même si elle venait de la mère, un peu comme une dot étrange à ce gamin des rues, qui avait grandi dans un taudis et dormi à

même la terre avec ses frères,

alors moi, forcément, je me sentais un peu minable de réclamer mon dû, même s'il me l'avait promis, je sentais que je ne pouvais pas, que je devais attendre que ça vienne de lui, puis j'ai fini par comprendre que par-delà les apparences, par delà l'attitude soumise de cette femme à son mari, c'était surtout elle qui *tenait la culotte*, que je devais passer par elle pour obtenir ma maison, pour récupérer ce qu'on m'avait donné en échange de l'avance sur l'héritage de mon frère,

j'aurais dû me douter que ma mère n'allait pas me faciliter les choses, j'aurais dû savoir que depuis l'affaire du masque de fille, le peu d'amour d'enfance qu'on avait échangé s'était transformé en une haine farouche et indomptable, un affrontement perpétuel, et que nous ne luttons pas à armes égales, après tout Hélène disait

toujours de moi que je manquais d'ambition, que j'étais incapable de prendre une décision, qu'il fallait toujours que je sois au pied du mur pour faire les choses,

elle a peut-être raison, ça doit venir de là cette impuissance à s'imposer dans les moments qui comptent vraiment, mais s'ils avaient pu me voir au travail, ils se seraient rendus compte à quel point je me sentais vivant et comment on percevait chez moi des qualités que je ne pouvais exprimer nulle par ailleurs, en tout cas pas dans le cadre de *ma cellule familiale*,

elle est drôle cette façon de parler de *cellule* pour évoquer sa famille, un peu comme si les êtres qui vous aimez les plus étaient ceux qui vous enfermez toujours un peu trop loin, là où à force de faire semblant on finit par s'isoler, à trop chercher les mots pour s'adapter,  
se conformer,

à ce qu'ils voudraient qu'on soit, avec toute cette eau à perte de vue j'ai encore attendu le dernier moment avant de réagir, maintenant il est trop tard toutes nos affaires sont foutues, Vincent m'avait prévenu pourtant, il m'avait dit que les prévisions n'étaient pas bonnes, qu'on risquait de se retrouver bloqués cette fois, que le fleuve allait atteindre un niveau de crue jamais vue dans la région, bien au-delà de la grande crue de 1926 où l'eau était montée à plus d'un mètre soixante-dix,

on avait quand même un peu anticipé avec Hélène, je lui avais dit que cette fois on allait mettre deux parpaings l'un sur l'autre pour abriter nos affaires et que pour les autres on les stockerait dans la véranda qui est surélevée de quarante centimètres, il n'y avait pas de raison que ça ne fonctionne pas, l'hiver précédent on avait eu huit centimètres,

une seule hauteur de parpaing avait suffi,

mais à présent l'eau monte de toute part, la plupart des gens ont fui, en tout cas ceux qui comme nous vivent en première ligne à la lisière du fleuve, j'ai dû sortir par derrière et passer par la véranda qui est complètement inondée,

il doit y avoir au moins cinquante centimètres d'eau et peut-être un mètre dans la maison, on ne perçoit plus que la crête du canapé dans le salon malgré les quarante centimètres de parpaings sous ses pieds,

Hélène ne veut plus descendre elle dit qu'elle a trop froid et puis qu'elle a peur de tomber et de ne pas pouvoir se relever, elle ne sait pas nager en plus, elle a encore l'étage pour s'abriter, l'eau n'y montera certainement pas mais on risque de vite se retrouver privés de provision là-haut, il ne nous reste que quelques boites de

conserves que je nous fais réchauffer depuis deux jours sur un petit réchaud à gaz, elle a aussi un petit radiateur à fioul pour se chauffer et avec les couvertures elle aura de quoi tenir jusqu'à ce que je règle *les choses avec ma mère*,

je vais récupérer ma maison, elle va devoir partir et si elle refuse je la mettrai dehors, j'ai attendu trop longtemps, je ne vais pas me laisser marcher dessus toute ma vie, je n'ai pas travaillé pendant quarante ans pour me retrouver cerné par les hauts et regarder toute ma vie les autres profiter de l'existence, alors que moi je suis comme bloqué dans une salle d'attente depuis l'enfance.



*44 Rien le paysage intact  
et du délire (poème de la  
maison d'eau)*

La lumière est une ligne qui traverse les maisons, un oiseau dans un corps de femme. L'humidité partout, sans référence, les ailes pliées, ici, parmi les formes dépecées, avalées la paroi des murs, une somme, nous avançons, de nuit en nuit un texte qui bruisse, nos souffles au fond ont basculé. Les cimes calcinées de la matière, le paysage un rythme, a tant de souffle. Sable, jeu perdu, l'écran de l'eau le verre brisé de l'autre qui nous tacent.

Au sol debout le pied de l'arbre un val rien le paysage intact et du délire. Les corps matières, la main, la nuit, laisse des empreintes. Qui osera lui dire ce qui d'un mythe tremble et se dévide. Temps

dépourvu de parois, derrière vitre et poussière du papier jauni en dépit de la lumière. Ailleurs le duvet de l'homme peaux d'oiseaux au ciel du gris des yeux.

Je ne suis pas la femme que tu cherches personne ne parlera de ce qui ne s'oublie, le chêne saturé d'eau. Jusqu'aux bords rauques de la dernière nuit elle avancera les choses les bêtes noyées dans la rivière. De l'aveuglement au temps de l'enfance mais qui en ton absence parle de temps perdu et de fillette négligée ? Les mots les flots une croûte sculptée qui se fixe à la bouche.

Au silence les flots s'opposent, ta mère est condamnée. Même dans l'oubli ne rien céder. Mère-dents. Corps-ruines. Noir relent doublure de bouche miroir rejette le contenu de contamination. La forêt d'une nuit traversée de rôdeurs, sommeil sur le seuil tout le long du seuil la forme d'un corps loin entre vos formes et mon émoi. De la

maison à l'abri une même dormeuse toi la mère attelée. Elle allonge sa forme.

Quand les dents quittent la bouche quittent le corps et la mère qui les porte quand l'eau s'assigne à tout le corps fils homme père jugé figures marquées d'autres passages quand frère chute sur le puits la ronde des enfants ronds comme des balles ovales les ombres des arbres à jamais dans le quereu. Les couloirs de la maison son seul outrage. Elle, mue bandée infertile.

Femme de plâtre épaules et cou sous robe aux plis rampants. Les remparts les deux tours souvenirs de vieille femme attachée pierre au cou. Souvenirs en accordéon, dans la tête les petites voix rapiécées, ensevelies entre les pattes noires, les jambes pour tristesse ne sentent plus l'innocence, loin robe fleurie loin odeurs de bières et de cigarettes avec plage à la Grand'Rive, ensevelies entre les pattes noires de l'eau les atroces adieux et les rires amoureux.

Cendre de cigarettes petit corps seul dire  
pardon à l'enfant entre les mains tenu.  
Voulant aimer encore a réparé les pièces la  
maison de son corps démonté. Corps tubes  
et la nuit les plantes, soupirs de nos pu-  
pilles dilatées, rien voir de l'humidité sans  
voir l'humidité, la perte des eaux et la mon-  
tée des eaux (corps à corps nous serons  
liés), si l'eau est rentrée une marque un ni-  
veau sur le dehors

une affiche municipale aurait dû nous  
alerter.

La fièvre dans les sables l'horizon gondole  
à l'aube le corps gonfle un rêve de crête un  
cortège exceptionnel. Prise à la gorge dans  
un engrenage liquide Elle s'avancera au  
miroir la fenêtre l'attente plombée un inté-  
rieur de voix c'est la voix de tête de Jean.  
Elle l'entend elle attend son retour : sans  
les dents la bouche mastiquent une prière  
d'eau et les gouttes se retirent de la mai-  
son.

Petit corps de petite mère toute bleue dans la maison d'eau seule abandonnée. Silence de l'écume de flocons noirs coagulés. Son tronc s'expose déborde laisse place au cri. À qui de droit constatera l'horreur du simulacre dans le cristal de l'ombre. Il ira à la nage face au ciel recouvert d'eau découvrir la dépouille de sa mère.

L'onde sera molle après sa venue et la paresse des sables une lumière diffuse.

Petit corps de petite mère toute bleue dans la maison d'eau seule abandonnée. Corps inerte à la pliure de l'eau, Hélène, Hermine du silence, bête héraldique sommeille dans le sommeil, dans la maison d'eau cruellement hiberne. La mère sous ses dehors blindée s'est enfuie, elle est morte.

La lumière est une ligne qui traverse les maisons. Elle se répercute sur les murs de la maison d'eau.

Même l'obscurité, dans sa forme la plus opaque, la plus drue, vaudrait mieux que cette atroce lumière. Même un désespoir sans fond, verdâtre et nauséeux.

Ou la truffe d'un animal mort.

*Dès que je ne respire plus, tout n'est que silence et harmonie, plus rien ne grince plus rien ne s'effondre, nulle trace de cataclysme nul instinct de mort ne rôdent autour de moi. Mon errance se traduit par une succession d'images aux contrastes sans nuance. Tout devient de noir et de blanc, comme la neige ou le sable. Sous cette lumière, ma vie se résume en une infinité de fissures, de taches et de trous. C'est comme si une faille s'était ouverte jusqu'à laisser s'infiltrer une incandescence odieuse, comme si on ne sait quelle gangue ou paupière avait soudain éclaté et abandonné toute chose à sa carbonisation, à sa dissolution. L'indifférence s'est craquelée jusqu'à s'écrouler, jusqu'à n'être plus qu'un monceau de ruines autour d'une béance. Soudain je lutte contre de*

*minuscules ronds de cuivre. Ils se déplacent. Ils se jouent de moi. On dirait qu'un jet de vapeur métallique flotte dans l'air, qu'il imprègne les lieux d'une odeur épicée, un peu âcre par instants.*

*Tout porte à croire qu'un mélange répugnant d'urine et de laiton a inondé la pièce.*

*Et l'esprit qui aime les petits objets s'en trouve décontenancé.*

*La forêt du lieu-dit du père  
(divagation)*

Que va-t-il advenir de toute cette pluie, dit-elle, alors que depuis une heure, peut-être plus, l'averse n'en finissait pas de l'alanguir. Le fleuve avait disparu. La berge et avec elle la jetée. Le petit banc de pierre devant le restaurant *Les Glycines*. Tout était inondé. Enfin on le supposait parce que l'eau était entrée dans la cour par le portail vert, comme le vert de la forêt du lieu-dit du père. Il avait disparu lui aussi. Tout allait pourrir à présent. Un peu plus loin, le menu du restaurant flottait en première ligne, tout près de la maison. Elle voulut l'atteindre. L'eau trop profonde par endroits l'en dissuada. Des fosses s'étaient formées quelques mètres plus bas. Des brochets rôdaient là comme des oiseaux

postés sur les restes d'un mur. Sur les hauteurs du village, les cimes des arbres qui n'avaient pas disparu resplendissaient. Elles évoquaient des doigts qui se lèvent pour appeler au secours d'autres doigts d'un blanc cireux, gelés ceux-là, syndrome de doigts morts comme sa voix qui ne sortait pas mais qu'on entendait au loin. Parfois il faut savoir s'en remettre aux arbres. Remonter vers la maison pour chercher autre chose du regard que des torrents de boue. De l'eau partout à perte de vue qui pousse fort le long des cuisses et déséquilibre. Dès qu'elle sut son arrivée, dès qu'elle vit la voiture rouler sur le chemin qui mène au château en surplomb du village, elle franchit le seuil de la maison. Elle s'était remplie d'eau en quelques minutes, les meubles coupés en deux, une partie solidement ancrée dans l'air tandis que l'autre devenait liquide, animée par le mouvement incessant de l'eau, cascade de bois et de tissus que le courant déformait, telle une réaction chimique ayant changé

tous les objets en feuilles clairsemées. Le son des bottes – les cuissardes de pêche du père – lui rappelait pourtant qu’il y avait de la matière solide au fond de l’eau, du sol où prendre appui pour ne pas sombrer. Quand elle sut qu’il était là, elle monta les marches deux par deux, remplit une grande valise de vêtements sans savoir dans quel but précis, et poussa le lit contre la fenêtre pour se hisser et lui faire signe. D’en haut on voit son regard triste, sans pour autant que son visage exprime la moindre colère. Sans doute avait-elle rêvé qu’il la retrouve et qu’il finisse par rompre les silences coupables, dit une voix. On le voit remonter dans sa voiture. Il roule sans s’arrêter, jusqu’au pied de la maison, juste avant la forêt du lieu-dit du père, dans la descente au terme de laquelle il se gare les roues dans l’eau, devant la maison, le souffle coupé, en pensant que celle que le père appelle la vieille peau vit au même moment dans une autre maison, une autre vie, loin des zones inondables, et il

comprend son envie de la tuer, dit-elle, sans même entendre ses confessions, alors qu'il contemple la maison et constate que leur vie à eux est encore plus misérable que tout ce qu'il pouvait imaginer, au point qu'il entre dans la mesure pris d'une rage qui lui fait contracter les mâchoires et serrer les dents. Malgré le froid et l'eau qui maculent son corps de jeune homme, il gravit quatre à quatre l'escalier qui mène à la chambre, arrache la mère à sa torpeur, au froid qui déjà la bleuit et lui a fait perdre connaissance, descend fiévreusement les marches avec ce corps tant aimé et pour l'heure inanimé, plaqué contre son dos soudain doté d'une puissance nouvelle, mais une fois dehors, une fois la mère chaudement emmitouflée à l'abri de l'habitable, il s'immobilise quelques instants debout face à sa voiture dont le moteur continue de tourner, avant de revenir sur ses pas et de plonger tête la première dans ce magma d'eau et de boue qui, dit-elle, l'a comme électrisé.



*Une femme qui dort*

Dès qu'elle ferme les yeux, l'aventure du sommeil commence. Elle sent la peau de sa peau se flétrir, gagner en épaisseur, et son corps, tout comme ses organes, ayant en quelque sorte renoncé à la légèreté, tombent dans une sorte de vide. C'est un instant inhabituel. Tout se déploie en elle, sans doute, et pourtant elle est comme extérieure à sa pensée, au naufrage irrémédiable du corps, à son inutile passage et à sa disparition dans l'oubli. Étrangement, dans sa solitude, c'est d'abord le clapotis de l'eau qui lui parvient, au loin et sur lequel elle n'a aucun pouvoir. Des morceaux composites de phrases, de poèmes, des bribes de conversations, des paroles de chansons, des noms de rues, des voix, des visages, des odeurs lui reviennent, étoffent un instant cette bulle indéfinissable et,

comme un enfant attiré par un puits, tombent, éclatent d'un coup, dans un trou de mémoire. Plus jamais elle ne se souviendra. On lui a dit parfois, quand elle était petite, que les noyés, avant de perdre définitivement conscience, assistent, en une sorte d'ultime retrospective intérieure, à la persistance de leur passé. On dit que toute sa vie défile devant ses yeux. Cette plongée dans le temps, renforcée par la montée des eaux, agit sur son imaginaire de vieille femme esseulée dans la maison. Déjà, le présent de l'inondation se confond avec les fautes du passé. Elle se représente ainsi les apparitions qui précèdent l'abolition de la conscience comme une sorte d'ultime confession, mais sans aucune rémission possible. En somme, un jeu mémoriel inutile dont l'agencement est donné une fois pour toutes, sans possibilité de retour en arrière ni de réparation. Dans cette débâcle d'images disparaissant sans fin les unes après les autres, elle ne distingue plus ce qui est de l'ordre de la

veille ou du sommeil. Ce qui est son histoire et ce qui reste le récit d'existences imaginaires, étrangères à la sienne, mais qu'elle pense avoir vécues. Le souvenir s'effiloche de lui-même. Les visages et les voix se dissolvent. La mémoire disparaît comme le corps se vide. D'abord effrayante, cette dissolution de son passé s'apaise, peu à peu, et le silence entre les flots qui montent s'étire à l'infini. Les souvenirs s'arrêtent. La pluie battante continue son incessant clapotis sur les tuiles de la maison. Des gouttes tombent du plafond et heurtent son visage. Une par ci. Une par là. C'est tout. Le souffle qui était toute sa vie s'espace et s'amenuise dans le plein silence de la pluie. Elle n'a plus à se demander s'il va revenir. C'est fini.

*La pluie et la fureur*

Il y a du bruit partout dans la maison, dehors c'est la tempête, dehors les cris de la pluie continuent d'hurler contre les tuiles. D'en bas, elle perçoit le clapotis des gouttes qui envahissent le grenier. Elle n'a pas la force de monter. Elle n'a plus la force depuis longtemps déjà. Le craquement du plancher. Juste avant le bruit des gonds qui grincent, celui de la porte de la cour. On dirait que quelqu'un cherche à entrer sans faire de bruit. Jean a pourtant refermé la porte en partant. Elle ne dort pas. Le clapotis de la pluie va la rendre folle. Ça tambourine même sur les volets avec ce maudit chêne qui claque et ses branches qu'il faudrait couper, il griffe le bois des volets, ça passe partout comme une craie ou des ongles qui glissent sur un tableau noir, c'est dehors, elle pense c'est dehors

que le bois craque, le bruissement des arbres du quereu, le battement des branches, le vent qui a ouvert la porte et Jean qui a dû mal la refermer en quittant la maison l'autre jour, il n'y a personne d'autre que lui qui passe par derrière, les dames qui s'occupent d'elle sont venues hier, elles ont bien claqué la porte derrière elles, elle va toujours vérifier dans le vestibule si elles l'ont fermée, mais là il y a du bruit partout, dedans, dehors, c'est la tempête, il y a du bruit dans la maison, des nappes de bruits blancs qui résonnent de partout dans son corps de vieille femme allongée dans son lit, il faudrait qu'elle se lève pour vérifier si le vent n'a pas ouvert la porte de la cuisine qui donne sur la cour, tout est luxuriant dehors, le chêne qui se débat et qui cogne contre les murs le toit les tuiles les volets de la maison, une minute, elle reste là, allongée, rien qu'une petite minute, l'instant d'après ça hurle dans la maison, il tire, elle entend une détonation sur le plafond, il est entré dans le

vestibule ou alors par derrière, par le chai, des bruits de pas qui courent, elle est clouée au lit, transie de peur, les tempes qui tambourinent, ça pourrait éclater en elle, de la sciure, on dirait que de la sciure se répand sur le plancher derrière le mur, ce doit être la balle, le coup de feu qui a détruit le plafond, et puis le souffle aussi de l'autre derrière le mur qui s'accélère et qui piétine, qui s'impatiente et ça repart de plus belle, ça s'agite, le bruit monte l'escalier, hurlant, vociférant, poussant des cris de bêtes, c'est une bête qui est entrée chez elle ou alors un démon, elle fait son signe de croix, il y a du bruit partout dans la maison, dehors c'est la tempête, des litres de pluie transparente qui s'infiltrent partout, il y a le bruit de l'eau de pluie dans tous les coins de la maison, on monte l'escalier en courant, quelque chose ou quelqu'un est entré chez elle, c'est dans l'escalier, ça résonne jusqu'à la porte de la salle de bain attenante, il s'arrête, ça s'arrête de bouger, des litres d'eau qui tombent, qui

ruissellent dehors sur les tonneaux et dans les pots de chrysanthèmes, ce sont des bruits de pluie qui tapent, comme une barre de métal sur des fils barbelés dans la tête, comme la petite scie des grillons de son enfance et le claquement des cordes à linge contre le manche à balai, c'est loin, très loin l'enfance mais ça revient parfois à certains moments, elle ne sait pas pourquoi, elle a le dos contre la porte de sa chambre, elle s'est levée sans s'en rendre compte, elle a retrouvé ses jambes, elle ne s'écoute plus, elle se parle à elle-même mais aucun son ne sort de sa bouche, elle croit qu'elle l'appelle à l'aide, s'efforçant de pousser contre la porte pour la plaquer contre son poids, sa masse de vieille femme sédentaire la bloque, elle ne la ferme jamais à clef, on ne sait pas ce qui peut arriver, et le bras sur la figure hurlant, s'efforçant de restreindre son cri, le bruit de la poudre, du plâtre qui tombe sur le plancher derrière la cloison, c'est un bruit sec de cendre qu'elle entend partout, lui

recommence à hurler, elle recommence à pleurnicher, elle implore, elle l'implore, elle le faisait manger, il recommence à hurler des mots, elle comprend qu'il parle de la maison, de sa maison, que c'est la sienne, il recommence à vociférer des mots incohérents, incompréhensibles, que c'est sa faute à elle, elle capte des bribes parmi le bruit de plâtre qui tombe et la pluie, le bruit noir de la pluie qui se déverse, il y a des bidons et des tonneaux et des citernes de pluie qui tambourinent dehors et se déversent partout, tout le temps, dans la maison, il dit qu'il a inondé le grenier, qu'il a défoncé le toit à la hache, elle ne comprend plus rien, il y a trop de bruits au dehors, au dedans, on dirait que le chêne est à l'intérieur de la maison, elle peut entendre les racines terreuses qui longent ses plaintes, il y a un bruit et une odeur de pluie, tous les parfums de feuilles et de fleurs épars dans l'air humide et chaud, il recommence à hurler, à tambouriner derrière la porte, contre la porte, à frapper à

fracasser la porte de sa chambre à coups de crosse, et le bruit de pluie s'éteint dans l'air humide de la maison et accompagne le silence de la voix des arbres au-dedans, elle regarde par-dessus son épaule plaquée contre la porte, et les tchacs-tchacs de la crosse vociférant ou de la hache, si vraiment il a ouvert le toit, elle articule des mots pour l'implorer d'arrêter, elle ne les entend pas, les a-t-elle seulement prononcés, lui ne parle pas, il beugle il râle il vagit comme un animal, c'est une bête un prédateur prêt à fondre sur sa proie, le bruit est dans tous ses gestes, toutes ses voix, le bruit est dans toute sa fureur, il a oublié qu'elle lui a donné la vie, il défonce la porte en frappant dans le bois comme dans du vide, elle est tombée comme un château de cartes un immeuble qu'on aurait dynamité, à la verticale, elle est assise et elle crie elle hurle elle vocifère des prières, des incantations contre le démon qui possède le corps de son fils, de Fifi, de Jean qui n'est pas là, ce n'est pas possible, ce n'est pas lui,

ce n'est pas son fils qui défonce sa porte à coups de crosse avec le fusil de son père, à coups de hache peut-être, elle est assise et elle s'étend dans l'eau, dans l'eau de pluie que le chêne qui rampe dans la maison rapporte depuis ses racines, elle est étendue dans l'eau, dans le bruissement sauvage de l'eau, et elle écoute le clapotis des vagues qui cogne contre ses flancs, contre les plinthes de sa chambre de petite vieille, elle est étendue dans l'eau de tout son long, des bruits d'eau plein la tête et le clapotis de l'eau qui tinte dans ses oreilles, la berce, le son du bois qu'on casse, la sciure qui tombe, on dirait du sable qui passe sur la langue comme quand elle mettait trop vite la tête dans l'eau, l'été, dans les vagues, elle se raconte tout ça, elle lui dit tout ça mais ça reste à l'intérieur, ça ne sort pas, il y a maintenant dans la chambre un peu plus de lumière, la porte à demi transpercée bat contre ses cuisses au son des battements d'eau et de hache, debout derrière la porte elle l'entend respirer fort,

haleter, être hors d'haleine, à force de taper et de vociférer, l'odeur humide du chêne et l'eau qui creuse une ravine dans la maison, et Jean qui parle tout seul à bout de souffle, c'est monstrueusement bruyant, irrespirable. Un instant elle reste là dans ces bruits de haine et de tempête mêlés, l'air semble n'être qu'une bruine de chaînes et de grincements de portes, ça sent la poudre et le métal mouillé. Il s'arrête. Il halète pour saisir un peu de cet air humide dans l'épaisseur de la nuit. L'instant d'après il hurle à nouveau, enfonce la porte et la tire par sa chemise de nuit, puis il la saisit par les chevilles et il la traîne sur le sol. Ils traversent la cuisine, longent la grande table de ferme, il ouvre la porte qui donne sur la cour, il y a là le chêne qui vocifère dans le vent, elle hurle à la mort et son bruit de gorge est terrible. C'est un bruit de bête qui couine comme un rat aux abois, il ne veut rien savoir, il n'entend pas ses cris ses mots ses excuses de mère ânonnés, il s'élançe de tout son corps de

fils honni depuis la crosse jusqu'au canon, elle se met à hurler, il est là debout les yeux injectés de sang, celui du chêne et de l'enfance, puis il s'élançe dans les ténèbres grises, il y a une odeur de poudre et de pluie, un bruit assourdissant puis le bruit sourd d'un corps, d'un poids mort qu'on pousse d'un coup sec avec le pied dans l'escalier et qui dégringole bim, bam, boum, jusqu'à la porte de la cave.

*L'odeur de mort est  
couleur de bleu*

Par quel processus le cerveau d'un individu peut-il tenir éloigné de lui la perception d'un cadavre, et surtout son odeur ?

Comment peut-il mettre tant de temps à identifier l'insoutenable univers olfactif qui gît devant lui ?

Combien de temps un fils peut-il cesser de respirer devant le corps de sa mère allongée sur son lit, les pieds dans l'eau, cherchant l'air derrière l'irrespirable odeur jusqu'au cri ?

D'une certaine manière nous parlons des odeurs mais nous devrions parler d'une

odeur en particulier, et cette odeur, celle de la décomposition, nous faisons parfois des kilomètres pour nous retrouver face à elle. Une odeur de mort qui plane dans l'air peut-elle vraiment se sentir autrement qu'avec dégoût ?

Nous ne pensons pas un jour sentir une telle odeur en plus du corps qu'il faut bien regarder, et la décomposition invisible, même si la peau bleuit c'est bien l'odeur qui en parle, parce qu'on peut bien aimer les gens, rire, écrire sur des carnets des choses et même l'odeur d'un champ de lavande, personne n'est prêt à respirer l'odeur d'un cadavre qui traduit olfactivement nos pertitions, nos tripes pourries, nos corps à l'abandon

Nous aimerions parler, écrire cette odeur mais c'est impossible parce qu'un cadavre ça pue, ça embaume toute la pièce et quand c'est le cadavre d'une mère ça ricoche même sur les murs

l'odeur de mort est couleur de bleu

l'odeur de mort bleuit en s'intensifiant,

l'odeur salit, elle laisse des morceaux de corps sur le sol, des asticots qui grouillent sous la peau et la décapsulent,

l'odeur de mort, l'odeur de pourrissement du corps, l'odeur de mort est un morceau de corps qui suinte et qui pourrit à même le lit de ma mère et qui tombe sur le sol de la maison,

le parfum de mort est plein de fines particules d'odeurs rances, de fragments de vies pourries.

C'est âcre, ça attaque les fosses nasales,

on voudrait vomir une telle odeur, mourir pour ne plus sentir l'ampleur de sa décomposition.

Le corps est au milieu d'odeurs insoutenables.

L'eau pue. L'eau est souillée. L'odeur croupie de l'eau se mélange à celle du cadavre de ma mère. Pendant la nuit, l'odeur de l'eau s'est infiltrée par tous ses pores, l'a fermenté. Elle sent la terre humide.

Quand la rivière déborde emporte-t-elle avec elle l'odeur de sa crue ?

La mère traîne par terre. Elle n'est plus vivante. L'odeur de son cadavre traîne dans l'eau. Pestilentielle.

L'odeur ne se plaque pas contre l'eau, elle embaume du corps de la petite morte

ses miasmes méphitiques remplissent la maison de boues et d'ordures : la fange odieuse exhale de tout son lit,

l'odeur putride coule dans l'eau, elle ruisselle à la surface et se laisse glisser.

Mon corps se soulève de dégoût.

Par la puissance des flots la mère se soulève sur son lit et avec elle l'odeur immonde. Elle se soulève, elle est pleine d'eau, elle est pleine d'odeurs irrespirables.

La chambre est remplie d'odeurs. L'eau n'a plus de place. L'eau regorge d'odeurs de mort. L'odeur infecte s'est dispersée, s'est répandue, a rempli tout l'espace de mon corps hébété d'odeurs.

L'odeur du corps mort de ma mère ne disparaît pas dans l'eau. Elle y baigne, y infuse, puis elle grimpe le long des murs.



## *Epilogue / La voix qui déborde*

D'écrire cette voix, sa voix, et s'oublier pour faire place nette à l'extérieur. Sans retour sur son timbre retenu. L'écho de cette voix immense. Cette voix rauque, timbre cousu au fil de l'aiguille, finement brodé dans une étoffe à déchirer, parvenue sèche à l'âge adulte. Respiration sifflante. Voix essoufflée. Voix d'absence quand elle était au téléphone. Toute fenêtre ouverte sur le monde, et moi assis devant à écouter sa voix parler à toute allure, ricocher, reprendre souffle, se faisant entendre à la taire, quand elle trouvait les mots pour se défendre. Aussi, entendre cette voix violente, parce que pleine de gravité, de ruches, de galeries, où le chagrin est si abyssal qu'on s'en recule d'écoute. Loin des bords toujours. Et pourtant la voix qui déborde, démesurée, dans l'insensé des

harmonies, hors du dedans même du corps. De quel lieu serait cette voix ? Qui ne s'entend ni ne s'écoute qu'à bout de forces. Cette parole nue. Corps de pensées, tendu entre deux cordes, avec la peau pour résonance. Écrire cette voix. Sa voix. Et comme respirer ce petit air de tabac froid qui accompagnait déjà les sons enroutés – les glaviots de la mémoire. Désert de cette voix donc, et le corps forcément, qui se fait entendre et qui permet d'accéder aux limites de l'insensé du timbre. Alors voix oubliées, voix étrangères au cœur de mes tympanes, voix perdues, fermées à double tour, et qu'on appelle en cris. Déchirure dans ma voix qui dit autant l'angoisse de leur gémellité que de leur discordance. L'intolérable silence dans la voix de l'écroulé. Parent pauvre de la voix hallucinée, mais n'en n'ayant ni l'étoffe ni la texture. Folie de cette troisième voix qui se substitue à la mienne. Cette voix, coupure de la nuit des temps, qu'on ne peut donc

entendre sans l'émergence soudaine du  
gel de la parole.